

Vol. 7, #1, 2002
5 \$

FéminÉtudes

Revue étudiante publiée par
l'Institut de recherches
et d'études féministes de l'UQAM

Femmes
et
sexualité(s)

ENJEUX SOCIO-POLITIQUES : AU-DELÀ DE L'INTERDIT

- 6 POULETTE... OU QUAND L'AMOUR S'EN MÊLE, Roxane Nadeau, certificat création littéraire
- 7 PROSTITUTION ET TRAVAIL DU SEXE : EN ROUTE VERS LA DÉCRIMINALISATION, entrevue avec Claire Thiboutot, par Catherine Véronneau, maîtrise science politique
- 10 VUE INTÉRIEURE, Mylène Slogar, maîtrise études littéraires
- 11 PROSTITUTION OU EXPLOITATION DU CORPS DES FEMMES : PERSPECTIVE ABOLITIONNISTE, entrevue avec Nicole Kennedy, par Catherine Véronneau, maîtrise science politique
- 13 PORNOGRAPHIE ET LIBERTÉ D'EXPRESSION, entrevue avec Pascale Navarro, par Marie-Eve Surprenant, maîtrise sociologie
- 17 LE TRISTE DESTIN DE NATASCHA OU LE TRAFIC DES FEMMES EN EUROPE DE L'EST, Karine Tremblay, baccalauréat science politique
- 20 À VOIR, À FAIRE, Marie-Eve Surprenant, maîtrise sociologie
- 21 L'UTILISATION DU VIOL SYSTÉMATIQUE COMME ARME DE GUERRE : ÉTUDE DE CAS ENTOURANT LE CONFLIT EN EX-YOUGOSLAVIE, Johanne Paquin, bachelière science politique
- 25 MA FAUTE..., Roxanne Ruel, bachelière études littéraires

CORPS DES FEMMES ET SEXUALITÉ(S)

- 27 LESBIENNES ET ÂGÉES : DOUBLEMENT INVISIBLES, entrevue avec Line Chamberland, par Karine Tremblay, baccalauréat science politique
- 29 LES MÉTHODES DE PROCRÉATION MÉDICALE ASSISTÉE : PROGRÈS OU DÉRIVE ? Extraits de Louise Vandelac, par Christelle Lebreton, étudiante libre en études littéraires
- 33 AU SEIN DE LA MATERNITÉ : FRAGMENTATION IDENTITAIRE ET DIVERSITÉ, Ginette Lafrenière, professeure, École de travail social
- 36 JOURNÉES VISQUEUSES, Nathalie Fortin, baccalauréat études littéraires

SEXUALITÉ(S) DANS LE CHAMPS CULTUREL

- 40 ATELIERS DE CRÉATION ET EXPOSITION CORPS DÉVOILÉS, comité éditorial
- 43 SHIRIN NESHAT : LA QUÊTE D'IDENTITÉ, Catherine Véronneau, maîtrise science politique
- 44 DE LA SEXUALITÉ DANS LA DANSE; ET DANS L'ŒUVRE FÉMININE EN PARTICULIER, Anne-Marie Boisvert, interprète danse contemporaine
- 46 L'UTILISATION DU CORPS DES FEMMES AU CINÉMA, entrevue avec Jean-Michel Poulin, par Marie-Eve Surprenant, maîtrise sociologie
- 48 FEMMES ET SEXUALITÉ(S) : FICTIONS ET TÉMOIGNAGES - QUELQUES TITRES, par Lori Saint-Martin, professeure, département d'études littéraires

DOSSIERS POLÉMIQUES

- 49 POURRONS-NOUS ENCORE DANSER ENSEMBLE? COUPLES ET RAPPORTS DE SEXES : EN QUÊTE D'UN NOUVEAU REGARD, Francine Descarries, professeure, département de sociologie
- 53 PSYCHANALYSE ET PSYCHOLOGIE DIFFÉRENTIELLE DES SEXES, François Jetté, doctorat psychologie
- 56 LA RECONNAISSANCE DES COUPLES DE MÊME SEXE : UNE AVANCÉE POUR LES LESBIENNES?, Louise Brossard, maîtrise sociologie
- 60 LE DILDO LESBIEN, Julie Ouellette, maîtrise études littéraires
- 63 AUTO-PLAISIR, Nathalie Fortin, baccalauréat études littéraires

Vol. 7 No 1 - 2002

FéminÉtudes est une revue étudiante publiée par l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'UQAM.

COMITÉ DE RÉDACTION

Christelle Lebreton
(Étudiante libre. Études littéraires)
Karine Tremblay
(Bac. Science Politique)
Marie-Eve Surprenant
(MA. Sociologie)
Catherine Véronneau
(MA. Science politique)

CONSEILLÈRES

COMITÉ DE SÉLECTION ET DE LECTURE

Lorraine Archambault
(Agente de recherche et de planification/IREF)
Marie-Lise Brunel
(Coordonatrice de l'enseignement/IREF)
Marie-Eve Surprenant
Catherine Véronneau

COMITÉ ÉDITORIAL

Marie-Eve Surprenant
Catherine Véronneau

CORRECTRICES

Myriam Laforce
Claudette L'Écuyer-Surprenant
France Véronneau

GRAPHISME

Kim Lanouette

IMPRESSION

B.L. Litho

TIRAGE

350 exemplaires
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec - 2002

POINT DE VENTE

Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM
Pavillon Thérèse-Casgrain
455, Boul. René-Lévesque Est,
Montréal, local W-4290
(514) 987-6587
<http://www.unites.uqam.ca/iref>

EN PAGE COUVERTURE

Le corps d'Emma Drinkwine, le mur,
et la concupiscence
photo de Marie-Andrée Boivin

Femmes et sexualité(s)



Marie-Eve Surprenant et Catherine Véronneau

Qu'en est-il de la sexualité des femmes? Ou plutôt, qu'en est-il des sexualités des femmes? À notre avis, il est de plus en plus difficile maintenant de parler de la femme, comme d'une personne ou des femmes comme représentantes de la classe des femmes. Les femmes sont

plurielles et multiples. Elles peuvent porter diverses identités au cours de leur vie et même plusieurs à la fois (femme, mère, immigrante, lesbienne, militante, étudiante, etc.). Si nous considérons que les femmes sont plurielles, différentes les unes des autres, il devrait en être ainsi de leur sexualité. Non seulement il y a des sexualités différentes pour chaque femme, mais une femme peut aussi avoir plusieurs formes de sexualité(s). La sexualité ne forme pas un tout homogène, stable et immuable. À l'instar de l'orientation sexuelle, qui peut être mouvante, changeante, la sexualité peut prendre différents aspects selon les étapes de la vie des femmes ou selon les expériences de vie, les partenaires (ou l'absence de partenaire...), etc. Ce sont donc, les sexualités, dans toutes leurs formes, leurs mystères, leurs différences que nous avons voulu questionner dans ce numéro. Un thème qui nous semblait être au cœur des préoccupations des femmes... et des hommes!

Aborder le thème des sexualités est tout un défi! En effet, étant donné les multiples visages de la sexualité, nous voulions présenter des articles couvrant le spectre le plus large possible. Pour commencer ce numéro, nous vous proposons un dossier sur les aspects socio-politiques de la sexualité. Un dossier chaud, qui regroupe un grand nombre d'entrevues, réalisées avec Claire Thiboutot, Nicole Kennedy et Pascale Navarro sur la prostitution, le travail du sexe et la pornographie ainsi que des dossiers traitant du trafic des femmes et de la problématique du viol. Il nous semblait aussi important de donner directement la parole à des gens travaillant sur des sujets touchant le corps des femmes qu'à des étudiantes explorant ces problématiques par le biais de travaux de recherche. Un dossier, qui nous l'espérons, suscitera de nombreux débats.

En second lieu, nous vous suggérons un dossier sur la sexualité et le corps des femmes. Tout d'abord, un texte abordant la maternité et qui tente une réconciliation entre l'être nourricier et maternel et l'être sexué qui recherche aussi la plénitude sexuelle. En continuité, nous vous présentons également un article qui soulève les enjeux éthiques des nouvelles technologies de reproduction et qui nous amène à réfléchir sur le désir d'enfant et ses revendications. Ensuite, une réalité qui touche plusieurs femmes : l'avortement, une création littéraire sur le vécu d'une femme, mais qui ne laissera sans doute, personne indifférent. Pour terminer ce dossier, nous vous présentons une entrevue réalisée avec Line Chamberland, sur la question des lesbiennes vieillissantes.

Notre troisième dossier aborde les sexualités dans le champs culturel. Dossier parfois ludique et parfois grave, il trace des ponts entre divers lieux du domaine culturel : la danse, les arts visuels, le cinéma, la littérature, etc. Il nous semblait essentiel d'interpeller des gens qui viennent directement de ce milieu. C'est pourquoi nous avons demandé à Anne-Marie Boisvert, interprète en danse contemporaine à Montréal, de bien vouloir nous faire part de la place qu'occupe la sexualité dans le travail des chorégraphes. Jean-Michel Poulin, nous a aussi entretenu sur sa passion : le cinéma et plus particulièrement de l'utilisation du corps des femmes au grand écran. Aussi, nous vous présentons quelques comptes rendus d'expositions et de films. Pour vos journées de vacances, nous vous suggérons de prendre en note les titres de romans érotiques de Lori Saint-Martin, professeure d'études littéraires. En terminant, nous vous proposons un bref bilan sur l'exposition organisée par le comité de rédaction de la revue FéminÉtudes et sur les ateliers de création qui ont eu lieu cet hiver.

Pour terminer la revue en beauté, quelques sujets polémiques. Seront abordés dans ce dossier, le couple sous l'angle des rapports sociaux de sexes et des rapports d'égalité entre les partenaires, une proposition de réconciliation entre le féminisme et la psychanalyse et le mariage des couples de même sexe. Le mariage constitue-t-il réellement une avancée pour les couples gais et lesbiennes? En terminant, nous vous suggérons deux textes sur le plaisir des femmes... enfin! Un texte sur le dildo lesbien et une création intitulée *Auto-plaisir*.

Le thème *Femmes et sexualité(s)* étant très vaste, nous vous présentons cette année une édition spéciale de la revue FéminÉtudes. Ainsi, tout comme la sexualité peut être parfois débordante, explosive et exaltante, nous nous sommes laissées surprendre par l'ampleur qu'a pris ce numéro de la revue. Ne voulant priver les auteur(e)s de leur droit de parole, ni privilégier des sujets plus que d'autres, nous avons décidé, grâce au support de l'IREF, de vous offrir une revue différente cette année, un format exclusif et édition plus volumineuse. Nous espérons que vous profiterez autant que nous de cette expérience unique.

Enfin, nous ne prétendons pas avoir abordé dans ce numéro tous les aspects de la sexualité, mais au moins, nous l'espérons, avoir réussi à vous donner des pistes de réflexion. Vous êtes piqué par la curiosité? Des sujets vous brûlent les doigts?! C'est maintenant le temps d'aller savourer les pages qui suivent! Bonne lecture...

Un gros merci à tous ceux et celles qui ont collaboré au présent numéro de la revue en nous soumettant des textes. C'est grâce à vous si la revue existe...

Le comité éditorial
xxxx

Rappelons que FéminÉtudes est une revue étudiante, subventionnée par différentes associations étudiantes de l'UQAM, le Service à la vie étudiante, ainsi que par le Fonds Anita Caron de l'IREF et dont le contenu n'engage que la responsabilité des auteures et auteurs.

Organisme à but non-lucratif, *Loisirs Femmes*, œuvre dans le quartier Villeray-Parc Extension de Montréal depuis plus de 25 ans. Mis sur pied au départ dans le but de sortir les femmes au foyer de leur solitude et de leur isolement, de créer un réseau de contacts et d'amies, cet organisme est rapidement devenu un lieu pour échanger et pour mettre ses talents et ses idées en valeur. Installé au chalet de Normanville, cet organisme offre aux femmes diverses activités sportives et culturelles. En collaboration avec le service de la Culture, des sports, des loisirs et du développement social de la Ville de Montréal, *Loisirs Femmes* offre toute une gamme d'activités à prix abordables. En effet, il en coûte 60 \$, plus une carte de membre annuelle pour participer à toutes les activités d'une session, soit plus d'une dizaine d'activités, ce qui en fait un organisme à la portée de tous. Bien que le nom de l'organisme puisse faire peur aux hommes, il faut mentionner que toutes les activités offertes sont ouvertes à tous et à toutes ! Les instigatrices de *Loisirs Femmes* lancent un appel aux jeunes ; elles espèrent qu'il y aura une relève intéressée à continuer leur projet et à soumettre des idées novatrices qui permettront à cet organisme, à visée sociale et culturelle, de se maintenir en constante évolution. Pour information, téléphone : (514) 872-2958 ou (514) 273-5814.



Les films de répertoire abordant diverses réalités liées aux femmes lesbiennes sont encore très peu nombreux à être présentés sur nos écrans. Il vaut la peine de souligner le travail de quelques réalisatrices qui osent briser le mur du silence. Léa Pool nous a offert dernièrement le film *Rebelles*, version française de

Lost and Delirious (2001), relatant la destinée d'un couple de jeunes filles vivant une intense histoire d'amour pendant leurs années d'études dans un collège privé pour filles. Leur compagne de chambre se fait la complice de leur passion, essayant de mettre fin aux rumeurs et aux remarques des autres jeunes filles. La pression sociale étant trop forte, une des jeunes filles décide de mettre fin à la relation pour se ranger du côté de la « normalité ». L'autre jeune fille usera de tous les stratagèmes pour reconquérir celle qu'elle aime, mais un fossé infranchissable se creusera inévitablement entre ces âmes soeurs. Un film émouvant sur l'affirmation de soi, la recherche de l'identité et la marginalité. Pour celles et ceux qui ne l'ont pas vu, *Meilleur que le chocolat*, d'Anne Wheeler, film réalisé en 1999, présente un chassé-croisé relatant les diverses péripéties et embûches rencontrées par des lesbiennes de tous les âges. Film plus militant, dénonçant la difficile acceptation de l'entourage face à

une orientation sexuelle qui, malgré de nombreux progrès, reste encore hors norme pour plusieurs. Ces questions sont traitées avec humour et candeur. Un film rafraîchissant et sensuel.



Vidéos

Capsules éclair

Par Marie-Eve Surprenant

Après avoir complété un baccalauréat en sociologie, Marie-Eve Surprenant poursuit actuellement une maîtrise en sociologie avec concentration en études féministes. Elle s'intéresse particulièrement au couple et à la famille et est présentement en rédaction d'un mémoire qui questionne les discours et les pratiques de l'égalité entre les sexes chez les jeunes au Québec. Les féminismes et l'art sont des domaines qui demeurent au cœur de ses préoccupations.

Santé

Pour tout savoir sur les dossiers chauds touchant à la santé des femmes, faites un tour sur le site internet du Réseau canadien de la santé des femmes: www.cwhn.ca/indexfr.html. Vous pourrez suivre les développements touchant aux nouvelles technologies de procréation. Vous y trouverez également des liens vers d'autres sites reliés à la santé des femmes, un journal en ligne et de nombreuses autres ressources. Vous pourrez aussi lire des articles écrits par les *Blood Sisters*, groupe anarchiste féministe menant la guerre aux industries de protections hygiéniques jetables. Les *Blood Sisters* proposent d'autres moyens de protections hygiéniques, en accord avec l'environnement et moins dommageables à long terme sur la santé des femmes, ainsi que de la documentation sur les risques liés à l'utilisation des serviettes et tampons chlorés. D'autres compagnies et groupes de femmes offrent aussi des protections hygiéniques sans chlore, dont *Natracare*, distribuées un peu partout dans les magasins d'aliments naturels au Québec. N'hésitez pas à en faire la demande! Ces produits sont faciles à commander pour les commerçants. Il y a aussi *Terrafemme*, un groupe de femmes qui s'adonne à la confection de tampons sans chlore, tampons faits à la main, par des femmes, pour des femmes.

Natracare: www.natural-goodness.com/womenonly.htm
et *Terrafemme*: www.biobiz.com/terrafemme.

Livres

Les nouveautés littéraires abondent en ce moment sur le marché. Ce n'est pas le choix qui manque. Pourtant, c'est d'un livre qui est paru en français en 1999 dont j'ai envie de vous parler. Vous avez sans doute entendu parler des *Vagina's Monologues*, d'Eve Ensler, qui font fureur à travers le monde. L'auteure a rencontré plus de 200 femmes, d'origines et d'âges divers pour réunir leurs témoignages à propos de leur vagin. Les monologues ont d'abord été récités, dans des théâtres, par l'auteure elle-même puis, par des actrices et comédiennes célèbres, originaires des villes dans lesquelles s'arrêtaient les *Vagina's Monologues*. Les monologues ont ensuite pris la forme de textes écrits réunis dans l'ouvrage traduit en français aux éditions Balland sous le titre *Monologues du vagin*. Livre exceptionnel, regroupant plusieurs courts textes, parfois drôles, parfois tristes et durs, mais toujours touchants. Le livre recèle quelques anecdotes étonnantes par exemple, la censure qui sévit à tout coup pour le mot « vagin », soit sur les affiches de spectacles, les billets, interdiction de prononcer le mot à la radio ou à la télévision, etc., les monologues du vagin furent plus d'une fois amputé d'une partie de leur sens. Un mot, dans nos sociétés dites démocratiques et libérales, ayant fait la révolution sexuelle, toujours considéré comme pornographique et honteux. Un livre de chevet à conserver précieusement, pour toutes celles qui veulent se ré-approprier leur corps, leur plaisir, les mots pour dire leur corps et leur être. Pour d'autres idées de lectures, ne manquer pas les suggestions de romans érotiques dans les pages qui suivent !

Rejoignez-vous à notre équipe!

Vous avez envie de vivre une expérience enrichissante, d'être publié, de vous impliquer à l'UQAM; la revue *FéminÉtudes* est pour vous! *FéminÉtudes* est le lieu où chaque talent peut s'épanouir et où chacun et chacune peuvent mettre en pratique son sens de l'organisation. Notre équipe est toujours prête à accueillir de nouvelles collaboratrices et de nouveaux collaborateurs pour la rédaction d'articles et de chroniques, pour l'illustration et le graphisme, ainsi que de nouveaux membres actifs pour s'impliquer dans les comités de la revue. Il n'est pas nécessaire d'écrire un article pour vous joindre à la revue : libre à vous de vous impliquer selon vos intérêts!

Si l'expérience vous intéresse, écrivez-nous à l'adresse suivante :

FéminÉtudes

a/s Institut de recherches et d'études féministes
C.P. 8888, Succ. Centre-Ville
Montréal (Québec)
H3C 3P8
TÉL : 987-6587

courriels :
feminetudes@hotmail.com
iref@uqam.ca

Les commentaires, suggestions, idées d'activités et projets d'articles sont toujours les bienvenus. Étant une revue étudiante multidisciplinaire, une de nos préoccupations est d'ouvrir les débats et de faire émerger des réflexions et c'est pourquoi tous les courants d'idées féministes, tous les genres littéraires et tous les styles seront considérés.

Remerciements – Soutien financier

La publication de cette revue a été possible grâce au soutien financier du Fonds Anita Caron de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), de l'Alliance de recherche IREF/Relais-femmes (ARIR), du Service à la vie étudiante, de l'Association étudiante du module d'études littéraires, de l'Association des étudiant(e)s de maîtrise en études littéraires, de l'Association étudiante du module de sociologie, de l'Association des étudiant(e)s de la maîtrise en sociologie, de l'Association étudiante du module de science politique, de l'Association des étudiant(e)s de la maîtrise en science politique, du collectif Les Réglisses et de L'Après-cours. Nous tenons à les remercier de leur contribution.

Remerciements

Nous souhaitons remercier Lorraine Archambault, agente de recherche et de planification à l'IREF, Marie-Lise Brunel, coordonnatrice des études à l'IREF et professeure au département des sciences de l'éducation, pour leur collaboration au sein du comité éditorial et pour leur soutien moral, ainsi que Céline O'Dowd, secrétaire de direction à l'IREF pour son aide logistique essentielle. Nous voulons remercier l'IREF qui nous a offert des structures d'accueil pour nos projets et qui, par l'entremise de ces membres, nous a soutenu dans nos démarches. Nous tenons également à remercier Line Chamberland, Nicole Kennedy, Pascale Navarro, Jean-Michel Poulin et Claire Thiboutot qui ont eu l'amabilité de nous offrir leur temps pour des entrevues. Finalement, nous voulons souligner l'aide volontaire et bénévole de nos familles, amies et amis qui nous a été si utile et réconfortante tout au long des différentes étapes de nos démarches.

N.B. Un merci tout spécial pour tous les arbres qui ont fait don de leur vie pour la publication de cette revue. Merci à notre imprimeur qui a fait en sorte que la revue soit imprimée sur du papier composé de 20 % de fibres recyclées (post-consommation) et pour l'utilisation d'encre végétale lors de l'impression.

Enjeux socio-politiques : au-delà de l'interdit

Poulette... ou quand l'amour s'en mêle

Par Roxane Nadeau

J'étudie au certificat en création littéraire. Je suis féministe depuis toujours, j'écris depuis longtemps et vice versa. J'ai été présidente du conseil d'administration de l'organisme Stella jusqu'en juin 2002. Et surtout, je suis serpente, salope, putain, lesbienne, extrême, pif paf et non poteuse. Multiple, toute en une.

Agar agar, écorche de farouche, des splashes de trash. La « slime » qui colle dans le dedans des bras et derrière les idées. Les bas filets troués par la vermine d'ennui. Des hauts le cœur, des fuck the world, à gauche et à droite s'il vous plaît! Faire le tour du monde, deux, trois vrilles sur des six pouces. Chercher les aurores boréales et les pluies pelviennes.

Aimer moi.

Jusqu'au centre d'une ville chaude où mes ventres cendrillons sont amarrés sur les trottoirs tire-bouchons. Tirer parti de la gibelotte de bof, de ci et de ça. Saisir les éclaircies dans un 4 portes. Attendre en argent le juste retour des années à gémir de peur et de plaisir. Un client à 50 scratches; un autre pour payer le loyer, l'hydro, l'encre et le papier.

Sucer leur envie de moi

Autant que ça paye

Jouer le jeu de l'enflammée, quelques bons coups de fouet. Attacher les regards vicieux, le PVC plein la culotte. Élaborer des scénarios fétiches à 150 piasses, dildos compris.

Cuir, dentelle, jarretelles, talons hauts

Autant que ce soit payant

Pute de moi

Pute pour être bien

Avec tout ça. Et le reste.

Et pour payer les envolées vermicelles, les traversées lyriques, les vaisseaux d'or, les jets interplanétaires.

Et la grosse bière

Le plaisir qui persiste à exciter les frissons. Et le jeu des miroirs qui aspirent les soupirs étouffés par les cris similis. Faire la belle ou la dure.

Un échange de service.

Je charge

Ils déchargent.

Et je sais très bien que parfois ils m'égorgeraient. Et que d'autres fois, ils m'offriraient la lune alors que le reste du monde me crache dessus.

Debout, couchée, à côté d'un siège de bébé ou à me faire lécher les pieds,

Droit dans les yeux

Et vivement

Je suis serpente, salope, putain, lesbienne, extrême, pif paf et non poteuse

Multiple, toute en une

Prostitution et travail du SEXE en route vers la décriminalisation

Entrevue avec Claire Thiboutot
Propos recueillis par Catherine Véronneau

Dans le cadre du thème *Femmes et sexualité(s)*, il nous semblait impossible de ne pas aborder les enjeux liés au travail du sexe. En effet, actuellement, deux tendances fortes divisent le mouvement des femmes, soit la décriminalisation ou l'abolition de la prostitution. Suite à la lecture du *Rapport du Comité de réflexion sur la prostitution et le travail du sexe* produit par la Fédération des Femmes du Québec, nous nous sommes entretenues avec Claire Thiboutot, de l'organisme Stella sur les enjeux et les débats actuels du travail du sexe. Stella est une ressource communautaire qui s'adresse aux travailleurs et travailleuses du sexe. Elle offre des structures d'aide, de soutien et de sensibilisation et milite pour la décriminalisation du travail du sexe. Claire Thiboutot est directrice générale de l'organisme Stella.

Pour commencer, pourriez-vous nous parler du mouvement des travailleuses du sexe, faire un bref historique qui nous aiderait à replacer les revendications dans leur contexte?

Il faut commencer par dire que premièrement, le mouvement des travailleuses du sexe existe depuis une bonne trentaine d'années déjà, qu'il est né dans la mouvance du mouvement féministe de la deuxième vague et que très tôt dans l'histoire du féminisme, il y a eu une scission qui s'est faite entre les travailleuses du sexe et le mouvement des femmes en général, notamment autour de la question de la pornographie et de la prostitution. Cela s'est vraiment cristallisé à la fin des années '70 et début des années '80. C'est-à-dire que toute l'analyse de la prostitution et de la

pornographie s'est faite en même temps sur le même modèle que ces deux pratiques-là, qui, pour moi, sont des pratiques très différentes. Il y a une pratique de travail du sexe et une question de représentation de la sexualité et que ce sont deux choses distinctes. Par contre, l'analyse a été faite avec le même modèle théorique et la prostitution a été prise comme étant la figure emblématique, notamment de la question des mécanismes de l'oppression des femmes. C'est à la fin des années '70 qu'il y a eu scission entre le mouvement des femmes et le mouvement des travailleuses du sexe. Le mouvement des travailleuses du sexe était vraiment un mouvement pour le droit des prostituées d'abord et avant tout. Il y a eu une première tentative d'organisation des travailleuses du sexe en 1986 mais c'est mort dans l'œuf. Puis, il y a eu une autre association qui a vu le jour en avril 1992, l'Association québécoise des travailleuses et des travailleurs du sexe. À partir de là est né Stella. Ensuite, en 1999, une de nos préoccupations a été de faire des ponts avec le mouvement des femmes, mais il a fallu quand même s'installer et s'organiser. En 1999, dans le cadre de l'organisation de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000, nous avons contacté la Fédération des femmes du Québec et leur avons dit : « écoutez, on est des femmes, on est des prostituées, on est des travailleuses du sexe et on voudrait faire partie de ce grand projet planétaire ». Suite à cela, nous avons commencé à travailler tranquillement dans les différentes structures qui avaient été mises en place pour que la question de la prostitution et du travail du sexe fasse partie des revendications.

C'est sûr que nous sommes arrivées avec nos revendications de base qui portaient sur la décriminalisation et la déjudiciarisation du travail du sexe dans son ensemble. Le fait que le mouvement des femmes n'ait pas songé, discuté, pensé, réfléchi à ces questions depuis des lustres, donc depuis les anciens débats sur la pornographie et la prostitution du milieu des années '80, a fait en sorte que les femmes n'étaient pas prêtes à se prononcer là-dessus. C'est pour ça que lors de la Marche mondiale des femmes en l'an 2000, la revendication québécoise était une revendication sur l'élimination de la discrimination et de la violence à l'égard des travailleuses du sexe parce que le mouvement des femmes n'était pas prêt à aller plus loin.

Au moment où cela a été débattu, la Fédération des femmes du Québec s'est engagée à continuer à réfléchir sur la question en instituant un Comité de réflexion se penchant spécifiquement là-dessus, comité qui a travaillé pendant un an et au bout duquel a été produit ce rapport qui met en perspective les deux grandes tendances dans le mouvement des femmes soit : celle de l'analyse des stratégies des travailleuses du sexe et celle de l'analyse des stratégies classiques, issues du féminisme radical abolitionniste en matière de prostitution.

Nous en sommes là maintenant. Il y a eu une tournée de formation à partir de ce document-là à la grandeur du Québec tout l'automne. À l'initiative de la FFQ, Françoise David a été désignée pour effectuer cette tournée au Québec. Cependant, la grande difficulté qui demeure au niveau des recommandations de ce document, c'est qu'elles font consensus, sauf une, qui est celle de la décriminalisation du client.

Que représente pour vous le résultat de ces recommandations ?

C'est un énorme compromis entre la position abolitionniste et notre position à nous. Notre position à nous, c'est de décriminaliser tous les aspects de la prostitution, c'est-à-dire tout ce qui touche au fait de vivre des fruits de la prostitution et de la sollicitation (achat et vente de services sexuels). Nous voudrions que tout cela soit décriminalisé.

Enjeux socio-politiques : au-delà de l'interdit

Est-ce que ce n'est pas une incohérence de décriminaliser les travailleuses du sexe, mais de criminaliser ceux qui font l'achat du travail du sexe ?

C'est mon avis, mais ce n'est pas comme cela que c'est perçu par les tenants de la position abolitionniste. Pour elles, la prostitution est une des formes d'exploitation des femmes les plus abusives qui soit et il faut chercher à éliminer cette pratique. Pour l'éliminer, il faut faire en sorte que la demande n'existe plus. Donc la stratégie est d'éliminer la demande, mais en arrêtant de punir les femmes qui la pratiquent. Ça c'est la définition classique.

Vous avez abordé la décriminalisation, mais qu'en est-il de la déjudiciarisation ?

C'est une de nos revendications. Dans le Code criminel canadien, il y a des articles de loi qui pénalisent certaines activités, certains comportements et à partir du moment où tu veux faire de la prostitution, tu enfreins la loi. Par contre, dans la vraie vie, lorsqu'on parle de prostitution de rue, l'application de la loi est très rare. En fait, ce que les policiers font dans la pratique quotidienne, c'est de donner des contraventions pour infractions à des règlements municipaux et c'est comme ça qu'on judiciaireise les femmes, on émet des mandats d'arrestation, on les arrête, on les judiciaireise et on les met en prison, mais on ne les criminalise pas dans le sens où on ne porte pas d'accusations contre elles pour des infractions au Code criminel, c'est vraiment technique. C'est pour ça que nous demandons la décriminalisation et la déjudiciarisation.

La question de la légalisation a souvent été abordée. Dans votre optique, comment la voyez-vous ?

C'est encore du jargon juridique qu'il faut bien comprendre. Quand on parle de légalisation, on parle de réglementation à l'intérieur d'autres instruments législatifs qui permettent d'encadrer les pratiques de la prostitution et du travail du sexe, mais encore-là dans des conditions bien définies et très spécifiques à la pratique. Dans cette optique, l'État continue à contrôler la pratique dans un cadre législatif défini. On parle de légaliser les maisons closes, d'imposer des tests de dépistage obligatoires, d'oc-

troi de permis, bref, différentes conditions, qui de toute façon généralement dans les expériences des autres pays, sont toujours mises en œuvre et appliquées par les forces policières et le système juridique. La légalisation n'est pas une de nos revendications parce que si on veut aussi changer de mentalité, il faut qu'on arrive à changer la gestion socio-légale de la pratique du travail du sexe. Il faut que ça arrête d'être quelque chose de spécifique et contrôlé notamment par les policiers, l'administration et l'appareil juridique. De plus, c'est un obstacle pour les droits fondamentaux des femmes, ne serait-ce que pour le droit fondamental de choisir son propre docteur. Par exemple, lorsqu'on t'impose les tests de dépistage obligatoires pour les MTS, ça ne protège pas ta santé à toi, ça continue de créer l'illusion que les hommes ne sont pas responsables de leur comportement sexuel ni de la protection de leur comportement sécuritaire en matière de sexualité, surtout que les femmes ont le problème à elles-seules. Cela laisse une fausse impression, une illusion de sécurité. Dans ces conditions-là, dans les milieux où cela se fait, les femmes n'ont pas le droit de choisir leur propre médecin.

Je voudrais revenir sur la décriminalisation. Comment réagissez-vous face à ceux qui disent que c'est une porte d'entrée à d'autres formes d'exploitation ?

Ça dépend où on se situe pour commencer. Vous venez de dire « autres formes d'exploitations », c'est là qu'est le « bobo ». Je pense que c'est là où la pensée féministe est divergente, où on se rend compte qu'il y en a des différences et ce qu'on voit apparaître dans le rapport, c'est que les analyses et les stratégies qui en découlent sont complètement différentes. Où le bât blesse présentement, c'est au sujet de la décriminalisation des clients. Le problème c'est que la position féministe radicale classique sur cette question part d'une définition de la prostitution comme étant une forme d'exploitation, une atteinte à la dignité des personnes humaines. Donc à ce moment-là, la stratégie est de chercher à abolir la pratique en abolissant la demande d'où le fait qu'il n'y pas de consensus sur la décriminalisation des clients. Parce que dans cette perspective, il faut criminaliser le client pour faire en sorte que la

demande n'existe plus et que le message envoyé socialement soit clair. Ce message dit que ce n'est pas acceptable que ce n'est plus acceptable que les hommes puissent acheter des services sexuels de femmes, que de faire ça c'est une atteinte à la dignité de toutes ces femmes et que la prostitution dans ce cas-là consiste en une forme extrême de violence faite aux femmes, une pratique où il y a atteinte à la dignité des femmes.

Il y a une définition dans le rapport qui dit que « la prostitution est l'exploitation sexuelle des femmes » alors que « le travail du sexe fait plutôt référence à une activité économique qui reconnaît l'existence de la violence et de l'exploitation dans l'industrie du sexe ». Pourquoi deux définitions ?

La perspective féministe radicale va parler de prostitution. La prostitution est une forme d'exploitation sexuelle et les différents types de travail du sexe sont tous considérés comme des formes de prostitution et donc comme des formes d'exploitation sexuelle du corps des femmes. Pour nous, la prostitution, la danse nue, le travail d'escorte, les téléphonistes érotiques, les actrices porno, etc., ce sont toutes des formes différentes et donc régies, criminalisées et stigmatisées différemment. Cependant, ce sont toutes des pratiques qui ont une chose en commun : elles sont des activités génératrices de revenus pour les femmes qui les pratiquent et dans ce sens-là, ce sont toutes des formes de travail du sexe. Bien sûr, les femmes le font dans différentes conditions : ça peut aller de la situation où les femmes ont un grand pouvoir pour négocier tous les termes de leurs conditions de travail jusqu'à des conditions d'esclavage le plus complet. Pour nous, ce qu'il faut faire c'est décriminaliser, c'est régler les problèmes là où il y en a. Mais le problème dans la stratégie abolitionniste, c'est qu'il ne prend pas en compte l'aspect travail de la prostitution. Parce que dans cette optique, tu ne peux nommer travail quelque chose qui est une exploitation, qui est un abus, qui est une forme de violence. Donc, le problème qu'on perçoit derrière ce fameux paragraphe du rapport qui donne la définition, c'est que les personnes qui sont tenantes d'une position féministe radicale pure et dure, abolitionniste, ne peu-

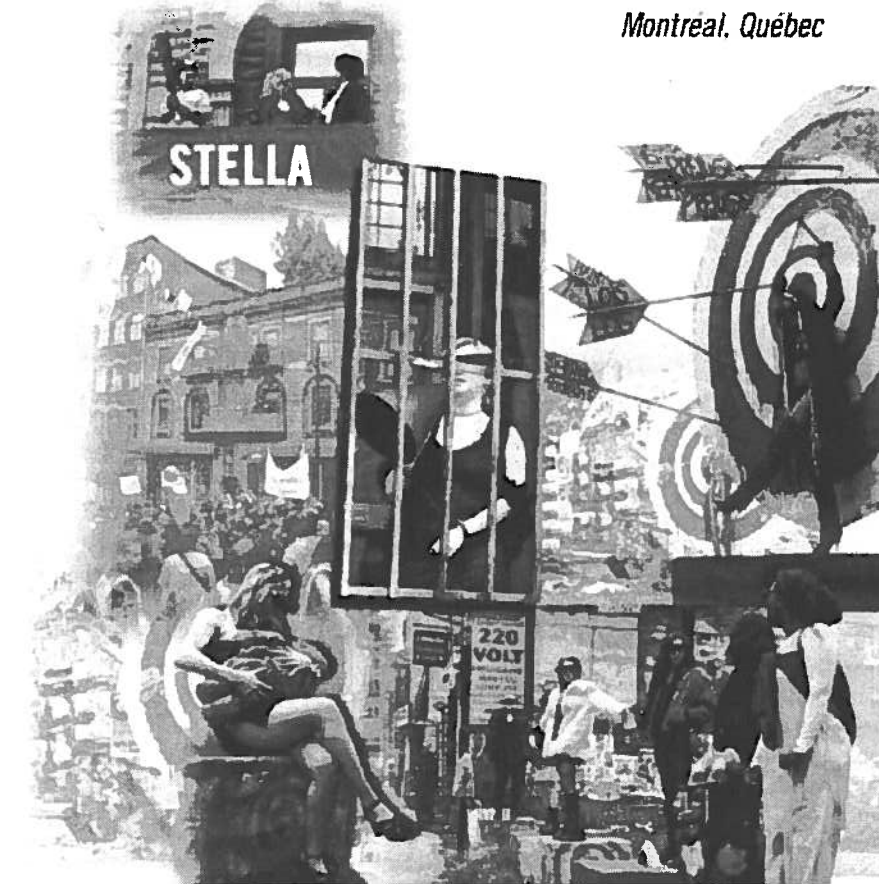
vent pas utiliser l'expression « travail du sexe » parce que ce n'est pas un travail. La prostitution et tout ce qui y est rattaché, c'est de l'exploitation.

Inversement, l'approche d'un groupe comme Stella, c'est de parler d'abord du travail du sexe ?

(FFQ) a fait une tournée au Québec et doit faire une recommandation lors de son prochain conseil d'administration et à l'assemblée générale annuelle il devrait y avoir un minimum de recommandations qui devraient être adoptées(1). Cependant, toute la question de la criminalisation ou pas du client c'est là où il y a un os. Il y a eu un certain

Marche mondiale des femmes 2000

Montréal, Québec



Désobéissantes! Stella, 9 octobre 2000, Montréal.
©2001 Julie Lapalme, Studio XX
www.studioxx.org/desobeissantes

C'est une stratégie des travailleuses du sexe depuis 30 ans d'essayer de ramener la question à la notion de travail. À partir du moment où on parle d'échange de services sexuels contre rémunération, le mouvement des travailleurs du sexe a récupéré cette partie de l'analyse et parlé d'un travail sexuel, (en anglais les filles disent *sexwork*). Cette partie, nous l'avons récupérée mais le féminisme ne l'a pas fait. C'est un blocage.

Est-ce que vous voyez une réconciliation possible ?

La Fédération des femmes du Québec

compromis et c'est beaucoup mieux que ce qui ne s'est jamais produit dans l'histoire du mouvement des femmes, incluant celui des travailleuses du sexe, alors que les deux essaient de dialoguer depuis 30 ans. Par contre, d'un autre côté, nous sommes perdantes et le mouvement abolitionniste est perdant aussi car il n'accepte pas la décriminalisation des clients. Pour nous, la criminalisation du client et de l'industrie a pour effet de conserver un statut clandestin à la pratique du travail du sexe. Mais il y a tout de même un compromis historique incroyable.

Les images du travail du sexe et plus particulièrement des prostituées qui sont présentes dans les médias renforcent certains préjugés. Quelles sont les nuances à faire ?

Le problème avec les images médiatisées de la prostitution notamment, c'est qu'elles nous démontrent toujours deux images : la personne toxicomane qui fait de la prostitution pour subvenir à ses besoins de drogue ou Julia Roberts dans *Pretty Woman*. Dans les deux cas, ce qu'on nous propose c'est d'en sortir pour retrouver une dignité. La dignité quand tu es dans le travail du sexe, on n'en parle pas, ce n'est pas une option. On se dit : « Mon Dieu! Il faut aider cette pauvre petite à retrouver sa dignité ». Donc ce qu'on envoie comme message, c'est qu'à l'intérieur de la prostitution, point de salut, il faut s'en sortir.

Donc, avant tout, ce sont les conditions de travail qui doivent être améliorées même si c'est pour des besoins de drogue ?

Absolument, qu'importe les raisons, les motivations, le pourquoi du comment. Il y en a plein de raisons, mais il faut d'abord le voir comme une activité génératrice de revenus. Les personnes qui le font, le font d'abord et avant tout parce qu'elles vont en retirer de l'argent. L'argent est-ce que c'est pour payer le médicament du jeune, aller à l'école, payer sa dope, son loyer... ? La principale raison, c'est qu'il s'agit d'une activité génératrice de revenus. Est-ce qu'on questionne pourquoi tu travailles dans un restaurant ? Ce n'est pas parce que tu échanges des services sexuels contre des sous que c'est nécessairement de l'exploitation. Il faut voir comment les femmes là-dedans peuvent avoir une certaine autonomie, un certain contrôle sur les conditions de travail. L'enjeu théorique porte sur la façon de définir les pratiques du travail du sexe. Mais au-delà de ces considérations, il faut prendre en compte qu'il y a des milliers de femmes au Québec qui pratiquent et qu'il faut qu'on s'assure que leurs droits fondamentaux « soient respectés ».

On nous dit souvent que la prostitution c'est un métier comme un autre. Ce n'est pas ce que je suis en train de dire, car de toute façon, définir la prostitution comme un métier comme un autre, c'est quoi la référence ? Est-ce comme être employé chez McDonald ou préposé

aux bénéficiaires dans un hôpital, ou comme juge ? Ça ne peut pas être un métier comme un autre dans la mesure où ceux et celles qui le pratiquent sont criminalisé(e)s. Différentes formes de travail du sexe sont plus ou moins criminalisées et largement stigmatisées à l'heure actuelle.

Depuis que Stella est implanté, avez-vous vu au niveau socio-légal des avancées dans les rapports avec le judiciaire ? Voyez-vous vraiment que cela a bougé un peu, qu'il y a une plus grande conscientisation dans le milieu policier et législatif ?

La loi est la loi et la loi est dans le code criminel. L'application de la loi c'est une autre affaire, c'est le pouvoir discrétionnaire du policier. Ceci étant dit, on a travaillé depuis qu'on est là à sensibiliser tous les intervenants sociaux. On a sensibilisé les élus au niveau municipal en travaillant pendant de nombreuses années auprès d'un comité. On continue à essayer d'avoir des liens privilégiés avec les policiers dans les escouades qui sont importantes, notamment aux agressions sexuelles, histoire de pouvoir avoir de la collaboration. Par exemple, lorsqu'il y a quelqu'un qui est agressé, on peut faire des accompagnements pour se plaindre parce qu'on sait que c'est difficile pour une travailleuse du sexe de porter plainte lors d'une agression sexuelle. C'est un travail important, car l'appareil judiciaire est là aussi pour protéger les femmes comme citoyennes y compris les travailleuses du sexe.

Ce sont des petits pas qu'on a fait tranquillement, là bientôt, dans quelques semaines on commence à travailler avec le gouvernement du Québec au sein d'un comité interministériel. On va regarder c'est quoi les grands enjeux, les problèmes de discrimination et de violence des travailleuses du sexe. En tant que citoyennes québécoises, les travailleuses du sexe ont droit aux mêmes protections et aux mêmes recours en matière de justice et en matière de services sociaux. Mais avant que nous ayons les retombées de ces travaux, plusieurs années vont passer.

Comment expliquez-vous le fait qu'en matière d'agressions sexuelles, les femmes ne reçoivent pas toujours le traitement qu'elles ont droit d'avoir ?

Ce qu'il y a derrière ça, c'est toute la question de la criminalité de la victime. Étonnamment ça se passe via la stigmatisation « pute », c'est-à-dire tu n'as pas besoin d'être prostituée pour être socialement étiquetée comme « pute » quand tu es une femme. Dans ces situations, on remet la faute sur la victime en mettant en doute sa crédibilité parce qu'elle a peut-être eu un comportement sexuel. Elle-même n'est plus une victime : on l'accuse d'être responsable de ce qui est arrivé parce qu'elle avait l'air d'une pute. Je crois que le jour où on va avoir plus de respect et accorder plus de dignité aux femmes qui font le travail du sexe, les autres femmes aussi seront mieux protégées. On sera à l'avant-garde de quelque chose parce qu'on aura accepté que pute ou pas, tu as le droit à la même protection.

Que représente le stigma « pute » pour les femmes, puisqu'il n'est pas exclusivement attribué aux prostituées ?

Le stigma est un instrument de contrôle incroyable pour l'ensemble des femmes et un instrument par lequel on légitimise la violence faite aux femmes et à toutes les femmes, avec lequel on met en doute leur crédibilité. C'est avec ce stigma qu'on met en doute le comportement sexuel des femmes.

Il faut aussi penser aux questions de sécurité dans un contexte de mondialisation, dans un contexte international. Présentement, il y a beaucoup de femmes qui migrent/travaillent, peu importe leur motivation, vont se diriger vers l'industrie du sexe pour gagner leur vie. Que ce soit ici ou ailleurs, si on veut permettre aux femmes d'avoir le maximum d'autonomie, le maximum de choix et d'outils à l'intérieur comme à l'extérieur de l'industrie du sexe, il faut décriminaliser. Sinon, si on ne décriminalise pas, il y aura toujours du monde qui vont en profiter, qui vont abuser et on va garder l'industrie dans la clandestinité; ça rend les femmes plus vulnérables, ce qui va faire en sorte que les femmes n'aient pas accès aux ressources, et que finalement, ce sont elles qui prennent le risque. On a beau vouloir abolir la prostitution, les femmes vont continuer de prendre le risque de faire de la prostitution et du travail du sexe, à Bangkok, à Montréal, à Sao Paulo, etc. Il faut arrêter de se fer-

mer les yeux. C'est pas parce qu'on va criminaliser le client, que les femmes vont arrêter. Elles vont continuer. Il faut faire en sorte que les femmes aient des meilleures conditions de travail, la plus grande possibilité de faire des choix et il faut lutter contre la violence. Dans la vraie vie, il y a des millions de femmes qui vont continuer le travail du sexe et c'est à cela qu'il faut réfléchir.

Note

1 À noter qu'au moment de la parution de la revue, l'assemblée générale de la FFQ aura eu lieu les 31 mai et 1^{er} et 2 juin 2002.

VUE INTÉRIEURE

Par Mylène Slogar

Mylène Slogar est étudiante à la maîtrise en Études littéraires. Elle travaille présentement à la composition d'un récit qui interroge le corps, le mouvement. Sa démarche artistique tend à déployer un espace où la rencontre, avec soi puis avec l'autre, devient possible.

« Comment avoir un corps quand on est libre? » « Quel est la nature du désir? » « Qu'est-ce que le plaisir sexuel et le désir pour une femme? » Le documentaire de Marie Mandy *Filmer le désir. Voyage à travers le cinéma des femmes* (1) donne la parole à des réalisatrices des cinq continents. D'une voix à l'autre, nous nous laissons imprégner par l'imaginaire de celles qui tentent de « montrer l'invisible » : le trouble de l'être au moment du désir, ce « territoire vraiment immense, inexploré », un « territoire d'identité ».

LANGAGE DU CORPS

Le film de Marie Mandy interroge les spécificités du cinéma des femmes. En filmant l'intimité des corps, les femmes

cherchent à saisir autre chose, « un mystère ». Par le langage des sens, elles ouvrent une fenêtre sur l'univers des fantasmes. Leur caméra veut pénétrer la peau, montrer ce qui se cache « derrière le sentiment amoureux ».

REGARDS DE FEMMES

Le cinéma féminin explore la subtilité, le détail. L'intérêt de la scène sexuelle, selon Sally Potter, réside dans l'expérience : regards, contact, sensation du mouvement qu'il s'agit de capter. À travers la représentation du corps désirant, chaque réalisatrice met en image les multiples couleurs de sa pensée. Ainsi, il existe « autant de cinémas que de femmes qui réalisent ».

Écrire en cuisinant, faire un film car la maternité lui a révélé une autre réalité d'elle-même, la femme regarde le monde et tente d'inventer son propre langage pour traduire sa vision. Là se situe le premier geste féministe selon Agnès Varda: perdre l'habitude d'exister par le regard des hommes puis « décider de regarder ».

VOIX DE LA CRÉATION

Dans certains pays, notamment en Tunisie et en Italie, la censure est forte. Malgré cela, des femmes prennent le risque de se faire entendre. Filmer le désir, du point de vue de la femme, c'est non seulement porter un regard différent sur le corps, mais également rechercher sa « propre voix », exprimer sa « manière d'être ». Des femmes ont choisi la voie cinématographique afin de « transmettre une histoire, un passé ». Elles rêvent de « réinventer les relations entre hommes et femmes ».

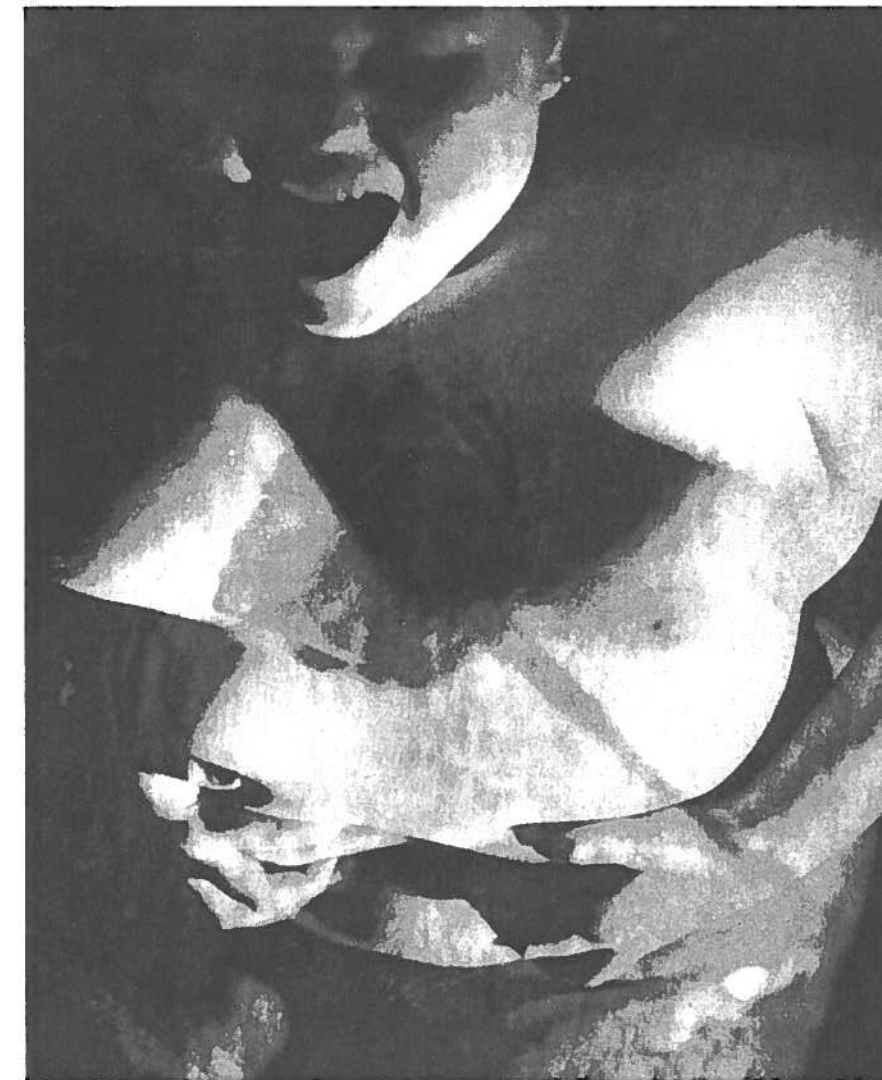
Qu'est-ce que le désir? Donnons le dernier mot à Jane Campion : « C'est comme un merveilleux tango, tellement complexe qu'on n'en vient jamais à bout ».

Note

1 Marie MANDY, *Filmer le désir. Voyage à travers le cinéma des femmes*, une co-production Franco-Belge, 2001, 60 minutes. (disponible à l'Audiovidéotheque de l'UQAM)

Prostitution ou exploitation du corps des femmes : perspective abolitionniste

Entrevue avec Nicole Kennedy
Propos recueillis par Catherine Véronneau



Tatouée, Joanne Lépine, photographie couleur, 2001.

Dans la même optique, il nous semblait pertinent de présenter une autre vision face à la prostitution et au travail du sexe. C'est à ce sujet que Nicole Kennedy nous a entretenu au cours d'une entrevue téléphonique. Malheureusement, des problèmes techniques ne nous ont pas permis de présenter l'intégralité de l'entrevue et c'est donc pourquoi nous avons ici seulement certains extraits. Nicole Kennedy est présentement travailleuse autonome. Elle a tra-

vailé durant neuf ans au Centre d'éducation et d'action des femmes de Montréal. Elle est maintenant membre du conseil d'administration de ce centre. Elle a aussi produit une trousse d'éducation sur la violence faite aux femmes qui est utilisée dans plusieurs centres de femmes.

Comment définissez-vous la prostitution et le travail du sexe ? Est-ce une seule et même chose ou deux éléments distincts ?

Ce sont des termes qui sont utilisés par différents courants. La prostitution peut être définie comme un échange de rapports sexuels contre de l'argent ou une rémunération quelconque. Le travail du sexe est souvent compris comme un terme plus général qui comprend plusieurs types d'activités commerciales dont la prostitution. La danse nue et les téléphones érotiques sont d'autres exemples d'activités commerciales à caractère sexuel. La notion du travail du sexe est une notion qui a été créée par les femmes qui se sont organisées comme par exemple l'Alliance pour la sécurité des prostituées. Les organisations de ce type ont commencé à travailler pour offrir des services aux femmes prostituées, comme des services de santé, de distribution de condoms, etc., mais en même temps pour essayer de défaire des mythes, des préjugés et des stéréotypes ainsi que pour atténuer le mépris social contre les femmes qui font de la prostitution. En poursuivant cet objectif de contrer le mépris et la marginalisation, c'est devenu une stratégie de commencer à parler du travail du sexe. Donc, cette stratégie voulait faire en sorte que les femmes ne soient plus vues comme immorales ou comme des « mauvaises femmes » mais comme des femmes qui travaillent et qui offrent un service puisqu'il y a une demande pour ce service. Le but était de donner plus de dignité à ces femmes. C'était une stratégie dans ce sens-là pour protéger les femmes contre la discrimination sociale et défaire des mythes.

À votre avis, s'agit-il d'une stratégie à adopter à long terme ?

Je comprends tout à fait d'où vient ce besoin ainsi que les objectifs d'une telle stratégie, mais je ne crois pas qu'il s'agisse d'une bonne stratégie. Je crois aussi qu'il est important d'enlever les stéréotypes reliés au travail du sexe, mais il me semble qu'il faut trouver d'autres moyens. En même temps, il faut protéger les femmes qui sont présentement dans cette industrie, mais il faut aussi viser à long terme l'élimination de l'exploitation sexuelle des femmes. Il faut regarder les deux visions en même temps et choisir les stratégies et les actions qui peuvent répondre aux deux. Pour moi, lorsqu'on utilise la stratégie qui est de concevoir la prostitution comme étant une autre forme de travail pour les femmes et de chercher les meilleures conditions économiques, de santé, etc., il y a un danger. Le danger est que dans le contexte

actuel d'appauvrissement grandissant partout dans le monde et de mondialisation néo-libérale est que l'institutionnalisation du travail du sexe va tout à fait dans l'intérêt des pouvoirs économiques actuels. Donc, à mon sens, ça ne va pas aider à long terme le sort des femmes, ça va l'empirer et c'est ce qui se passe déjà dans beaucoup de pays du Sud.

Il est très important de regarder cette question d'un angle très large et surtout, et c'est une des forces du féminisme radical, qui est un féminisme où on cherche à transformer la société, à remédier à toutes les formes d'inégalités basées sur le sexe, la race et la classe. Alors, il faut s'adresser à tous ces aspects en même temps parce que ceux-ci sont imbriqués autant au niveau national que mondial.

La stratégie des travailleuses du sexe, de définir la prostitution comme un travail, ne sert pas la cause des femmes des pays du Sud et des pays les plus pauvres ainsi que des femmes les plus démunies et les plus marginalisées du Nord. Parce que d'utiliser cette stratégie, ça dit en fin de compte que la prostitution est un secteur économique comme un autre et en quelque part ça endosse la consommation du corps des femmes. Les travailleuses du sexe ne sont pas d'accord avec ça : elles disent que c'est un service qu'elles vendent et non leur corps. Mais si on regarde ça du point de vue des hommes, les principaux consommateurs, eux ils s'en foutent de ce que la femme pense qu'elle est ou pourquoi elle est là. Quand on pense qu'actuellement les pays les plus pauvres, qui sont aux prises avec des dettes énormes et qui ont perdu leur économie, sont les pays d'où viennent la plupart des femmes trafiquées. Donc, c'est devenu une porte de sortie pour des pays entiers et ce, aux dépens des femmes : c'est une dette payée sur leur dos. Au Canada et au Québec, il y a une très grande représentation de femmes autochtones sur le nombre de femmes qui font de la prostitution et on les retrouve surtout dans la prostitution de rue. Le ratio de femmes autochtones par rapport aux autres femmes qui font de la prostitution est très élevé.

Si on regarde la prostitution et le travail du sexe comme une institution qui prend ses origines dans les rapports d'inégalité, premièrement sexuels mais aussi sur la base de race et de classe, ce n'est pas quelque chose qu'il faut normaliser

ou endosser en l'institutionnalisant.

Quelles sont les stratégies à court et à long terme ?

À court terme, il s'agit de trouver des moyens qui vont donner plus de pouvoir aux femmes qui sont dans la prostitution et une façon, c'est effectivement de décriminaliser les femmes. À long terme, il s'agit de faire en sorte d'abolir les conditions d'exploitation des femmes. C'est aussi de viser une transformation sociale. Et évidemment, il faut travailler contre la pauvreté en trouvant d'autres solutions et en améliorant les conditions sociales pour ces femmes. La pauvreté et les mauvaises conditions sociales sont des aspects qui forcent souvent les femmes à faire de la prostitution et du travail du sexe parce qu'il n'y a pas d'autres possibilités. Il faut faire ressortir d'autres moyens mais ce ne sont pas des choses qu'on peut trouver du jour au lendemain. C'est quand même faisable de chercher à poser des gestes qui vont faire une différence. Il y a des situations très difficiles pour plusieurs femmes, surtout pour celles qui sont dans la prostitution de rue et celles qui sont toxicomanes. Certaines recherches avancent des statistiques alarmantes en ce qui a trait aux problèmes de toxicomanie chez les prostituées, parfois de l'ordre de 50 %.

Dans le rapport du Comité, il y a certains points qui font consensus et d'autres pas du tout, notamment en ce qui a trait à la décriminalisation des clients. Quelle est votre position par rapport à cela ?

Dans le Comité, nous nous entendions vraiment sur l'urgence de trouver des moyens de protéger les femmes qui sont dans la prostitution. Où nous n'étions pas d'accord, c'était sur l'urgence de protéger toutes les femmes contre l'exploitation sexuelle. Moi je dirais que c'était ça la grande différence. Nous étions capables de trouver certaines actions pour venir en aide et renforcer la position des femmes qui sont dans la prostitution actuellement. Sur le fait de s'assurer que les femmes ont le droit de ne pas être exploitées sexuellement, là-dessus nous étions en désaccord. Quant à la décriminalisation du client, dans un sens, ça lance un message social qui dit que c'est correct d'acheter des services sexuels, sans tenir réellement compte de la situation de celle qui vend ces services.

Pornographie et liberté d'expression

Entrevue avec Pascale Navarro

Propos recueillis par Marie-Eve Surprenant

Tout comme la prostitution, la pornographie suscite de nombreux questionnements au sein des mouvements féministes et est un thème de divergences idéologiques et théoriques. J'ai rencontré Pascale Navarro, afin que nous puissions discuter des enjeux actuels concernant la pornographie et la liberté d'expression. L'entrevue s'est déroulée dans une atmosphère chaleureuse et détendue. Confortablement installée dans le salon de Pascale Navarro, j'ai demandé à celle-ci, avant de commencer officiellement l'entrevue, de bien vouloir se présenter.

Je suis journaliste. Je travaille au journal *Voir* depuis 8 ans comme chef de la section Livres. Je travaille aussi à Radio-Canada. J'ai participé à plusieurs activités autour du féminisme et de la pornographie. Du féminisme en général parce que c'est un sujet qui m'intéresse et de la pornographie parce que j'ai écrit un livre avec Nathalie Collard en 1996 qui s'appelle *Interdit aux femmes* et qui défend la liberté d'expression.

Avant de commencer, puisqu'on va parler de pornographie, j'aimerais avoir votre définition de la pornographie, ce que vous entendez par pornographie.



Photo : Martine Doyon

La pornographie, c'est la description explicite de la sexualité. Ça c'est la description la plus neutre qu'on peut donner. Description explicite, ça veut dire qu'on ne cache pas dans le but de convenir à une morale. Donc, ça peut être n'importe quoi à partir de là. D'un pays à un autre, d'une société à une autre, il n'y a pas de définition établie, à part celle que je viens de vous donner, qui est vraiment le degré zéro de la sexualité explicite, qui est de montrer sans cacher. Mais c'est évident, ça va de soi, comme pour n'importe quelle manifestation culturelle ou pour n'importe quelle définition, les définitions vont varier d'un pays à un autre, d'une société à l'autre. Si tu parles de l'érotisme par exemple, en Chine, ça ne voudra pas dire la même chose qu'ici. À cause de ça, justement, il y a beaucoup de confusion, il y a beaucoup de débats autour de la pornographie parce que personne ne s'entend sur la définition. Alors, moi ce que je dis, c'est que si personne ne s'entend sur la définition, comment est-ce qu'on peut juger si elle est bonne ou mauvaise ? Là, je parle vraiment de ce qui concerne la description explicite de la sexualité.

Après avoir écrit le livre *Interdit aux femmes*, vous avez fait la recherche pour le documentaire *Bad Girl*, qui a pris l'affiche l'automne dernier, au cinéma l'Ex-Centris. Dans votre livre, vous parlez beaucoup des féministes pro-censure, qui veulent faire des lois pour ne pas qu'on produise de pornographie, mais il me semble comprendre que votre point de vue, c'est que même avec des lois, il va toujours y avoir de la pornographie, quoiqu'on fasse, un peu comme la prostitution, ça existe depuis toujours...

Oui, ça ne veut pas dire que c'est bien, ça ne veut pas dire que ce n'est pas une bénédiction, c'est juste que moi je pense qu'il faut être lucide. J'ai déjà rencontré des femmes qui étaient des féministes et qui étaient abolitionnistes en terme de prostitution et qui maintenaient vraiment la

position : il faut interdire la prostitution. Moi je reste très sceptique parce que je me dis que c'est difficile d'interdire quelque chose qui relève du non-dit, quelque chose qui est aussi vieux, qui est aussi complexe que la prostitution, il y a beaucoup de choses là-dedans, mais... ça ne veut pas dire que c'est bien, encore une fois ! Moi je ne fais pas l'apologie de la prostitution, surtout pas l'apologie, ni de la prostitution ni de la pornographie, mais pour le peu de lectures que j'ai fait, je me suis rendue compte que cela a toujours existé et que ça ne sert à rien de l'interdire et que si on l'interdit, ça risque d'être pire. C'est surtout cela qui me fait peur, de laisser tout cela dans l'ombre, c'est beaucoup plus dangereux, pour les femmes justement.

Parce que finalement, les hommes là-dedans, tout le monde s'en fout et personne n'en parle. Et au fond, c'est ça qu'il faudrait interroger. Ce serait l'objet d'un travail fastidieux, mais passionnant, de savoir ce que les hommes recherchent là-dedans. On s'en doute un peu, il y a toutes sortes d'approches, d'analyses proposées, mais allons plus loin et voyons ce qu'ils en pensent. Pourquoi est-ce qu'ils sont obligés de consommer de la pornographie, pourquoi est-ce qu'ils sont obligés de voir des films à ce point-là ? On peut s'amuser un samedi soir, ce n'est pas la question. C'est quand ça devient obsessionnel qu'il y a un problème. À mon avis, ce n'est pas la pornographie le problème. C'est la personne qui en consomme de façon compulsive.

Est-ce que vous pensez que le documentaire *Bad Girl* a réussi à faire mieux comprendre la pornographie, à modérer les féministes pro-censure ?

Elles [les féministes pro-censure], disent que le fait qu'on ne veuille pas censurer, équivaut à en faire l'apologie. Et ça me fatiguait beaucoup, on ne peut aller nulle part dans des discussions en pensant

comme ça. *Bad Girl*, pour les féministes pro-censure, je ne pense pas que ça ait changé beaucoup de choses. Parce que je crois que c'est vraiment entré dans leur mentalité et elles en ont tout à fait le droit, elles ne veulent rien savoir. Pour elles, il faut à tout prix interdire. Selon elles, cela aiderait les femmes qui sont dans le milieu ou cela contribuerait tranquillement à changer les mentalités. Je ne crois pas. Tant mieux si c'est vrai.

Je n'en suis pas convaincue et la preuve en est d'ailleurs que les lois qui ont autorisé la censure de la pornographie... ou à chaque fois qu'il y a eu des problèmes de censure avec la pornographie, c'était très souvent des livres écrits par des femmes qu'on interdisait! Alors, ça veut dire quoi? Avec ces lois-là, avec ces règlements-là, des films de cinéastes comme Catherine Breillat ou Virginie Despentes seraient interdits au nom de la défense ou de la protection des femmes?! Moi, je suis bien mal à l'aise avec ça, parce que je veux défendre celles qui ont envie de participer au discours sur la sexualité parce que la pornographie, malgré ce qu'on en pense, c'est une forme de sexualité. Ça ne nous plaît pas, ce n'est pas toujours heureux, beau ou épanouissant, mais ça en fait partie. C'est large le spectre. Alors, qu'on empêche des femmes d'en parler et d'en parler comme elles le veulent, moi ça me dérange beaucoup, surtout quand on se dit féministe. C'est là que j'ai un problème. Je comprends tous les arguments, mais je ne suis pas d'accord avec celui qui va faire en sorte que des féministes ou des femmes qui ont envie d'en parler, ne puissent pas le faire au nom de la protection des autres femmes. J'ai beaucoup de difficulté avec ça. Mais c'est tout le problème de la censure, que ce soit en pornographie ou en quoi que ce soit d'autre, c'est que des gens décident à la place des autres. Et quand on est féministe, on devrait être contre cette position-là, à mon avis.

Oui, parce qu'il reste qu'il y a quand même des femmes qui ont envie de travailler dans le milieu de la pornographie ou d'être réalisatrices et justement d'en parler de la pornographie.

Oui, il y a celles qui ont envie d'en parler, d'en produire, d'en faire ou de jouer dedans. Tout ça, c'est une chose. Il y a aussi toutes celles qui se situent à la limite d'un film, comme Virginie Despentes par exemple. *Baise-moi*, c'est un film, on peut en dire



Extrait du film *Bad Girl*
Gracieuseté de Myriam Gaucher de Médias Max

ce qu'on veut, mais la question, c'est que l'auteure se tient à la limite du film d'auteure et du film pornographique, si on parle juste de sexualité parce qu'il y a aussi de la violence et tout ce que tu voudras. Est-ce qu'on va l'interdire à cause de ça ou est-ce qu'on ne va pas plutôt, selon ma position, écouter ce qu'elle a à nous dire? Parce que c'est une fille justement qui vient du milieu. Pourquoi est-ce qu'on ne la laisserait pas s'exprimer? Si on n'est pas content, on a juste à aller voir un autre film! Toute la question de la censure n'est que cela. La censure interdit des choses, donc ça brise l'accès, ça empêche l'accès à des gens de pouvoir débattre de quelque chose.

Catherine Breillat, c'est la même chose, avec *Romance X*, c'est un film qui a aussi été qualifié de pornographique. Pourtant, quand tu écoutes le film, quand tu le regardes je pense qu'on est mal à l'aise avec la sexualité. Je ne dirais pas juste la sexualité des femmes, avec la sexualité en général. C'est beaucoup plus facile de dire : « ah non, il ne faut pas faire des choses comme ça parce que ça encourage les préjugés sexistes et anti-féminins ». Mais moi, je crois que c'est faux.

Quand nous avons fait des projections de *Bad Girl*, à quelques reprises, avec des débats à la suite du film, à l'Université Concordia, il y a beaucoup de gens qui n'étaient pas choqués par le film. Ils ne pouvaient rien trouver là-dedans qui était dégradant pour les femmes. À partir du moment où les femmes sont consentantes, pourquoi dit-on que c'est dégradant? Ça ne nous plaît pas à nous, moi la première, ça ne me tenterait pas de faire ça, ce n'est pas ça que je choiserais pour m'épanouir, mais si ma voisine a envie de le faire... j'arriverais avec ma morale pour lui dire : « écoute, tu donnes une mauvaise image des femmes, ne fais pas ça ». Non ! C'est beaucoup, c'est vraiment intervenir dans l'intimité des autres et leur dire ce qui serait bon et ce qui ne serait pas bon pour le reste de la population. Non. Elles prennent les

risques, elles savent très bien ce qu'elles font et c'est tout. Ce sont des femmes matures, ce sont des femmes majeures... et nous l'avons bien écrit au début du livre, on parle évidemment de femmes adultes et majeures donc, ces femmes-là sont libres de faire leur choix. Nous ne sommes pas mieux qu'elles, alors elles sont très bien capables de prendre leurs décisions.

Pour tout le reste, tout ce qui a trait à la pauvreté, à la misère, à la violence, ça reste des problèmes qui sont dans tous les domaines de la société et s'il y en a dans ce domaine-là, il faut les traiter avec la même vigilance qu'ailleurs, c'est tout.

Et censurer la pornographie, à votre avis, ça peut contribuer aussi à marginaliser ces femmes ou à les exclure? Censurer la pornographie c'est refuser de pouvoir changer ce milieu, d'améliorer les conditions de travail des femmes?

Exactement. C'est que ça devient encore plus clandestin et en étant clandestin, il n'y a aucune protection. C'est-à-dire que, si c'est plus ouvert, comme c'est le cas dans d'autres pays et je ne dis pas que c'est la panacée, il y a peut-être d'autres aménagements à faire, mais disons que si c'est décriminalisé, le milieu est sujet à tous les autres règlements qui ont cours dans la vie sociale. Donc, s'il y a quelqu'un qui se fait taper dessus, s'il y a une femme qui se fait violer, s'il y a une femme qui se fait battre, qui se fait agresser, abuser ou qui est victime d'abus de pouvoir, elle va avoir les mêmes recours que les autres femmes ont dans la société. Évidemment, je suis un peu rêveuse parce que je sais très bien que les juges et les avocats vont tous dire : « voyons donc, elle l'a bien cherché! ». Mais ça, c'est parce qu'on n'est pas habitué. Ça arrive au Danemark, aux États-Unis, mais à partir du moment où c'est un milieu plus transparent, ça va être de moins en moins accepté. Ça commence à changer et c'est très bien parce qu'on a plus de regards, on a plus de prises sur ce milieu-là.

Prenons l'exemple de Raffaella Anderson, l'actrice principale du film *Baise-moi*. Elle raconte dans son livre *Hard*, qu'il y avait deux jeunes hommes qui l'ont attrapée au coin d'une rue, ils savaient qu'elle était une actrice porno, ils avaient vu ses films et quand ils l'ont vue dans la rue, ils l'ont agressée en disant : « tu dois aimer ça ». Beaucoup de classe, hein! Et elle a porté plainte. Mais il faut qu'elles fassent ça, ces

femmes-là, il faut qu'elles le fassent. Bon, évidemment, elle a été reçue un peu bizarrement par les policiers, mais au moins, c'est au grand jour. C'est au grand jour parce que les femmes ont la confiance de le faire, elles ont la confiance de le dire, elles savent que ça va être difficile, mais plus il y en a qui vont le faire et moins la criminalité va être acceptée.

Alors, qu'est-ce qu'on veut au fond pour les femmes? On veut qu'elles soient mieux dans leur peau, on veut qu'elles puissent être libres et qu'elles puissent bénéficier de tous les droits, au même titre que les membres de la société. Alors, si on les pousse à la clandestinité, c'est exactement le contraire que nous allons obtenir. C'est là qu'il faut trancher.

Est-ce que vous pensez que les réalisatrices, qui produisent de la pornographie, peuvent renouveler les images de la femme ou briser les stéréotypes qu'on voit dans la pornographie?

Peut-être pour certaines, mais pas pour toutes. Je ne prétends pas que parce qu'on est une femme on fait les choses différemment. C'est un peu subtil ce que je veux dire, mais je pense que c'est la culture du féminin qui va changer quelque chose et ce n'est pas une femme en tant que telle. Une femme comme Virginie Despentes, par exemple, c'est quelqu'un qui est extrêmement violent, dans ses expressions, je ne parle pas d'elle, mais dans ses films, dans ses livres, c'est quelqu'un de très violent, de très stéréotypé parfois, mais qui le fait toujours d'une façon un peu détournée, mais on trouve ça très masculin comme façon d'écrire, c'est très vulgaire, etc.

Il y en a d'autres, comme Nina Hartley, qui était dans *Bad Girl* ou d'autres femmes comme ça, qui vont faire des films qui sont tout à fait ordinaires, qui ne sont pas là pour changer des choses, pour faire la révolution. Elles veulent faire de l'argent, tout simplement, mais c'est leur droit. Je ne suis pas nécessairement d'accord avec ce qu'elles vont faire, mais c'est leur droit. Il y a aussi des femmes qui veulent changer des choses et il y en a qui le font, comme Catherine Breillat, pour moi c'est un bon exemple. C'est vraiment quelqu'un qui s'approprie des sujets dit « masculins », et ça fait longtemps qu'elle fait cela, ça fait 20 ans et elle le fait du point de vue du féminin. Je ne dis pas du point de vue des

femmes parce que c'est différent.

Pour moi, la culture du féminin, elle est aussi portée par des hommes. C'est de parler plus de choses intimes. La culture du féminin, c'est proche du privé, c'est ce qu'on dit nous être féminin, ce ne l'est pas nécessairement. La société a divisé les gens en deux; les hommes et les femmes alors, chacun a une culture. On vit dans une culture féminine quand on est une femme, dans une culture masculine quand on est un homme. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a deux points de vue. Parfois ils se croisent, parfois ils se mélangent et ce n'est pas parce que tu es une femme que tu vas nécessairement exprimer un point de vue féminin, mais tu as plus de chance, évidemment, de le faire parce que tu viens du féminin.

Il y a des femmes qui font des films et on ne peut pas savoir, en les regardant si c'est une femme ou un homme qui l'a fait! Dans ces cas-là, ces femmes, ce qu'elles veulent, c'est de faire un film qui va connecter avec les hommes car elles savent très bien que ce sont eux qui vont les regarder, alors elles ne veulent pas faire de différence, ce qu'elles veulent c'est faire leur argent, produire leur film et ramasser les profits, c'est tout. Il y en a d'autres qui ont des volontés un peu plus politiques, qui ont un programme politique derrière tout ça, comme Annie Sprinkle, Virginie Despentes et Candide Royale. Il y a des femmes qui veulent changer les choses, mais ce n'est pas systématique. C'est pour ça que je dis que ce n'est pas parce que ce sont des femmes qu'elles vont changer les choses. Dans *Bad Girl*, c'est ce qu'on voulait montrer. On voulait montrer qu'il y a tous les genres. Il n'y a pas une façon féminine de faire les films. Il y a des femmes qui veulent changer les choses, d'autres qui ne s'en préoccupent pas, d'autres qui ont des volontés plus pédagogiques, d'autres plus politiques ou artistiques. C'est ça que nous voulons et que les femmes du milieu de la pornographie veulent, que toutes les femmes, peu importe leur point de vue, puissent s'exprimer. Évidemment, c'est sûr qu'on trouve ça presque émoustillant que ce soit des femmes qui produisent, mais dans le fond, ça ne change pas grand chose. Ce n'est rien de magique ou d'extraordinaire parce que ce sont des femmes. On peut peut-être penser, présumer, qu'il y a un peu moins d'exploitation, sinon pas du tout. On l'espère, mais on l'espère aussi des hommes.

Qu'est-ce que vous répondez aux féministes qui disent que les femmes qui font ce métier-là, ce n'est pas par choix, qu'elles sont des victimes, qu'elles sont exploitées?

Ça, pour moi, c'est la grande question. Qu'est-ce qui est un choix et qu'est-ce qui n'en est pas un? Moi je pense que les petites filles en Thaïlande ou aux Philippines ou dans des pays où elles n'ont rien à manger, quand elles sont forcées à 10 ans ou à 8 ans de faire de la prostitution ou qu'elles jouent dans des films, je ne pense pas qu'elles aient le choix. Je pense qu'une femme au Québec, qui décide de jouer dans un film porno, a plus le choix que la petite fille en Thaïlande. Qu'est-ce qu'on veut dire par la notion de choix? Je pense qu'on est dans une société privilégiée, on a toujours le choix. Je sais très bien qu'en disant cela, je scandalise des gens qui se disent : « oui, mais la femme qui est sur le bien-être social, qui a cinq enfants, qui doit arriver à la fin du mois... ». Je regrette, mais elle a quand même le choix. Elle n'est pas obligée de faire ça, ce n'est pas une obligation, il n'y a personne qui lui met un *gun* sur la tête pour la forcer à faire ça. C'est un argument qui est trop facile. On a toujours le choix. C'est mettre toutes les femmes dans le même paquet et ce n'est pas accorder beaucoup de crédibilité aux femmes.

Bien sûr, il y a la pornographie et la prostitution de misère, c'est-à-dire de fin de mois, j'en suis tout à fait consciente. Il y a de tout aussi. Il y a de toutes les misères aussi. Il y a aussi coucher dehors parce qu'on a justement pas le goût d'aller coucher avec quelqu'un et de se faire payer. Il y a toutes sortes de choses, toutes sortes de raisons qui font que ces femmes vont faire ou ne pas faire de la pornographie. Surtout en ce qui a trait à la pornographie. C'est compliqué faire de la pornographie, surtout au Québec. Il faut chercher, c'est difficile à trouver, ce n'est pas évident. Donc, pour en faire, il faut vraiment le vouloir, mais pour ça il faut être dans le réseau, j'imagine que les circuits de bars de danseuses, d'agences d'escortes sont évidemment de belles portes d'entrée. Je crois que les femmes qui travaillent dans ce milieu et j'en ai rencontré des femmes qui étaient danseuses ou escortes et je regrette, elles avaient une tête sur les épaules et elles savaient ce qu'elles faisaient. S'il y a des féministes qui disent qu'elles ne le font pas par choix... elles ont une drôle de façon de concevoir le libre arbitre des femmes!

Évidemment, je ne veux pas mettre toutes les sociétés dans le même paquet. Je suis certaine et convaincue que les femmes en Europe de l'Est, que les femmes en Asie, n'ont pas le choix. Elles n'ont même rien à dire, elles sont déjà vendues quand elles sont enfants, pour moi, ça c'est de ne pas avoir le choix. Ici, c'est différent.

En guise de conclusion, la Fédération des femmes du Québec effectue présentement une tournée au Québec, concernant la prostitution et le travail du sexe, se demandant si on doit abolir ou décriminaliser la prostitution. Les recommandations, pour le moment, semblent tendre vers la décriminalisation, justement pour donner de meilleures conditions de vie et de travail aux femmes, pour que ce ne soit pas elles qui paient pour la sollicitation et tout... Est-ce que vous iriez dans le même sens, avec la pornographie ?

J'irais dans le même sens, mais je trouve qu'il faut y aller très prudemment parce que, je ne sais pas si vous êtes au courant de la loi qui est passée en Suède et qui pénalise les hommes qui sollicitent les services (criminalisation des clients). Je trouve que c'est bien qu'on mette un peu plus de responsabilités sur les hommes, mais je trouve qu'il faut doser. Je n'ai pas envie que tous soient coupables, que tous les hommes soient coupables et que toutes les femmes soient coupables.

Premièrement, ce que je voudrais c'est qu'on parle plus de sexualité, qu'on dédramatise, qu'on démystifie beaucoup de choses. Que la FFQ travaille plus dans cette direction-là, ça me ravit. Je préfère ça que de dire qu'il faut interdire ou abolir la prostitution. Voyons, comment vous allez faire? Vous allez entrer dans la vie des gens? La prostitution et le travail du sexe ont tellement de ramifications et de degrés différents.

Si une fille fait une expérience une fois, si elle décide d'être escorté pendant six mois et qu'elle décide que finalement ce n'est pas ça qu'elle veut faire... Laissons-la vivre! C'est sa vie, elle n'est pas obligée de le faire. C'est faux de dire que ce sont toutes des femmes soumises. Je pense qu'il y a plusieurs façons de le vivre et il faut laisser cette liberté. C'est pour ça que je pense que la décriminalisation, c'est mieux. Parce qu'on laisse le milieu et les femmes du milieu se prendre en main, s'organiser, comme le font des organismes comme

Stella, qui donnent des moyens à des femmes qui veulent sortir de cette situation-là, si elles le veulent, elles peuvent trouver de l'aide. Ça, je trouve que c'est mieux, que ce ne soit pas toujours elles qui paient pour les lois. Tel que le code criminel défini la prostitution actuellement, ce sont les femmes qui paient. C'est bien de travailler dans le sens de la décriminalisation, mais en même temps, il ne faut pas non plus qu'on devienne une société policière, ça c'est un peu trop de l'autre côté. Peut-être qu'il va falloir passer par là pour trouver l'équilibre.

Il faut y aller doucement et en plus je pense que les femmes du milieu doivent être impliquées dans le processus, dans les démarches, pour qu'on comprenne vraiment ce qu'il faut faire. Parce que nous, on est dans des milieux très privilégiés, on est scolarisée, on n'a pas besoin d'aller chercher de l'argent de cette manière. Comment est-ce qu'on peut comprendre leur réalité. Il faut absolument les laisser s'intégrer dans les démarches.

En terminant, est-ce qu'il y a d'autres choses que vous voudriez rajouter sur la pornographie ou la prostitution ou sur des sujets que je n'aurais pas abordés ?

Pour moi, des films comme *Baise-moi* ou *Romance X* ou d'autres, sont très importants. Ils ont beau être mal faits, être dérangeants, mais ils expriment quelque chose, une prise de pouvoir, pas pour écraser les autres, ce n'est pas la question, c'est juste de reprendre le pouvoir sur soi-même. Pour les femmes, c'est très important. C'est en voyant des films comme ça, que des jeunes filles, des jeunes femmes, de génération en génération, avec des films comme ça et d'autres, en lisant des auteures... qu'elles ne vont plus accepter ce qui leur arrive. Quand elles passent dans la rue et qu'elles se font siffler par six gars de la construction, elles seront capables d'aller les voir et de les envoyer promener! Mais, les femmes de ma génération et plusieurs femmes encore aujourd'hui, lorsque des choses comme ça arrivent, tu passes et tu as hâte de traverser la rue juste pour t'en débarrasser! Mais pourquoi? On n'est pas obligée, on peut répondre. On n'a pas à accepter cela. Ça, ça prend du temps à changer.

C'est pourquoi je trouve très délicat de dire à des femmes, pour revenir au tout début de l'entrevue, qui font des films

pornographiques ou à caractère pornographique, érotique, etc., « non c'est mal ». Un instant! Allons voir d'abord ce qu'elles disent. C'est important qu'elles prennent la parole dans ce champ-là, dans ce monde-là. Qu'on aime ou qu'on aime pas, que ce soit bien fait ou pas, ce n'est pas grave. Ce qui compte, pour l'instant, c'est d'entrer là-dedans et de parler et de s'exprimer sur ces choses-là. La parole, le discours, la prise de parole dans ce domaine-là, c'est une prise de pouvoir. Ça c'est fondamental. Après, qu'on aime ou qu'on aime pas, ça reste une question de goût qui regarde chacun. Il faut que les femmes aient le droit de le faire et qu'on les laisse faire, sinon, c'est anti-féministe. Carrément!

Pour en savoir davantage sur les sources citées dans le texte :
ANDERSON, Raffaella, 2001. *Hard*, Paris, Grasset, 140 p.

BREILLAT, Catherine. 1999. *Romance X*, France, CB Films, Arte France Cinéma (Firme), pour Montréal ; Alliance Atlantis Vivafilm, couleur, VHS, 99 minutes.

COLLARD, Nathalie et Pascale NAVARRO. 1996. *Interdit aux femmes*, Montréal, Boréal, 142 p.

NITOWSLASKA, Marielle. 2001. *Bad Girl*. Recherche et scénarisation : Iolande Cadrin-Rossignol, Nathalie Collard, Marielle Nitoslawska, Pascale Navarro, une production InformAction (Canada) en coproduction avec La compagnie des taxibrousse (France) et Canal +, Vidéo, 58 mins. Informations sur les lieux de diffusion, contactez InformAction au (514) 284-0441.

TRINH THI, Coralie et Virginie DESPENTES. 2000. *Baise-moi*, France, Le Studio Canal+, couleur, VHS, 18 ans et plus, 77 minutes.

Le triste destin de Natascha ou le trafic de femmes d'Europe de l'Est

par Karine Tremblay

Je complète actuellement un baccalauréat en science politique, avec concentration en études féministes. J'ai fait partie du comité de la revue *Féminitudes* pendant les deux dernières années, mais j'ai quitté récemment. J'ai quand même participé au choix du thème auquel je suis très sensible et intéressée. La sexualité demeure un domaine que nous, femmes, pouvons encore à la fois explorer et transformer.

Un vif débat enflamme les féministes au sujet du travail du sexe et de la prostitution. D'ailleurs, la Fédération des femmes du Québec fait présentement une tournée à travers le Québec, menée par son ex-présidente Françoise David, afin de poursuivre la discussion et d'en dégager des recommandations qui aillent plus loin que celles qui avaient été faites lors de la Marche mondiale des femmes. Certes, la problématique est complexe et il n'existe pas de réponse facile. Plusieurs éléments entrent en ligne de compte. D'un côté, des travailleuses du sexe s'unissent et s'organisent pour défendre leurs droits; de l'autre, des femmes sont marchandées dans le commerce sexuel et réduites à l'esclavage. Difficile à trancher. Pour apporter à la réflexion, je suggère d'examiner dans ces lignes le sujet du trafic de femmes aux fins d'exploitation sexuelle.

Le fléau touche des femmes de partout dans le monde, principalement de pays pauvres en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Depuis quelques années, il implique de plus en plus de femmes provenant d'Europe de l'Est, que l'on surnomme parfois Natascha. Elles ont un succès fou sur le marché, dans les rues d'Amsterdam ou de Nice, par exemple. Compte tenu des changements politiques, sociaux et économiques que les anciens régimes socialistes traversent toujours, la condition féminine a beaucoup souffert; une fois que la rhétorique égalitaire s'est tue avec la chute du Mur, les inégalités persistantes

qu'elle cachait ont émergé. Le phénomène du trafic de femmes aux fins d'exploitation sexuelle en offre un cruel exemple.

LE TRAFIC DES FEMMES D'EUROPE DE L'EST

En observant le phénomène, il apparaît vite dans son ampleur impitoyable. Les chiffres sont alarmants, bien qu'ils diffèrent selon les sources. L'Organisation Internationale pour les Migrations estime à plus de 300 000 (1) le nombre de filles et de femmes de l'Est se prostituant en Europe occidentale, et c'est sans compter celles qui sont amenées dans plusieurs autres pays, dont le Canada et le Japon. Le trafic de femmes est un commerce fort lucratif; il rapporterait entre sept et douze milliards de dollars américains par année (2). Par ailleurs, ce serait la troisième source de revenu du crime organisé (3), après la drogue et les armes, et la première pour les réseaux d'Europe de l'Est (4). Parmi les commerces illicites, le trafic de femmes comporte un avantage stratégique par le faible niveau de risque qu'il présente en ce qui a trait aux sanctions pénales, à l'attention des autorités et à la possibilité de faire passer la « marchandise » pour une touriste ou une « artiste », tout simplement. Ainsi, depuis l'effondrement des régimes socialistes en 1989 et l'ouverture du marché européen en 1993, le phénomène des femmes trafiquées provenant des pays de l'Est a pris une expansion considérable. En Allemagne, à titre d'exemple, 75 % (5) des prostituées seraient étrangères, dont 87,5 % viendraient des pays de l'Est, soit 17 % de Pologne, 14 % d'Ukraine, 12 % de République tchèque et 8 % d'ex-URSS (6). On note, toutefois, que l'Allemagne est un État réglemmentariste où la prostitution est permise, ce qui facilite forcément le commerce des trafiquants.

Ces derniers recrutent de différentes manières, la plupart du temps malhonnêtement puisque 75 % (7) des femmes trafiquées ignorent qu'elles auront à se prostituer. Celles qui le savent, quant à elles, n'ont aucune idée des conditions auxquelles elles seront soumises. Elles acceptent le travail du sexe comme un moyen

provisoire de faire rapidement de gros sous. Dans plusieurs cas, elles répondent à une petite annonce offrant un emploi rémunérateur à l'étranger, ou elles passent par des agences de « mariage » dans l'espoir de trouver un époux occidental capable de les sortir de leur misère. Les trafiquants profitent d'événements sociaux ou d'auditions pour les aborder. Le plus souvent, elles acceptent une offre faite par un ami ou une connaissance en qui elles ont confiance. Enfin, il leur arrive également d'être enlevées.

Par la suite, les trafiquants font entrer les femmes dans les pays « d'accueil » avec des documents officiels ou des visas de touristes, qui leur seront ultérieurement confisqués, ou bien elles traversent illégalement la frontière, ce qui les rend encore plus vulnérables par leurs conditions d'immigrantes clandestines. Outre la confiscation de papiers, les proxénètes utilisent d'autres méthodes de contrôle, soit la violence et le cercle de l'endettement. En effet, les victimes sont forcées de rembourser des frais de voyage et d'hébergement alors que l'emploi prévu au départ (domestique, fille au pair, ...) n'est étrangement plus disponible. Elles n'ont donc plus d'autres choix que de se prostituer pour rembourser, ce qui peut s'avérer fort laborieux puisque les proxénètes se réservent de 50 % à 75 % (8) des profits tirés de la prostitution. Parfois, ils ne fournissent que la nourriture et les produits d'hygiène. Ils obligent les femmes à travailler jusqu'à douze heures par jour et même les enferment et les isolent. Elles sont souvent ballotées d'une ville à l'autre, voire d'un pays à l'autre, de façon à renouveler le « stock ». Parfois, les femmes trafiquées s'en sortent en allant elles-mêmes recruter dans leur pays d'origine. En échange d'être libéré de leur esclavage sexuel, elles doivent trouver de nouvelles filles dans leur village natal, ce qui risque moins de susciter la méfiance des recrues.

Ainsi, le trafic de femmes apparaît comme une forme moderne d'esclavage, les victimes subissant des sévices à la fois

physiques et psychologiques. Peut-on imaginer le traumatisme d'être contrainte à se prostituer, surtout dans le cas de certaines filles, très jeunes, qui n'ont pas encore eu de rapport sexuel? Le traitement qu'elles endurent est effrayant, en particulier en ce qui concerne les pratiques de la mafia albanaise. « Les femmes sont violées et préparées à la prostitution dans de véritables camps de concentration », témoigne le responsable d'un service de police spécialisé » (9).

LES CONDITIONS DE VULNÉRABILITÉ : UNE TRANSITION GENRÉE

Nous savons que le passage d'une économie étatique centralisée à une économie de marché n'a pas été de tout repos et les pays de l'Est restent toujours très faibles économiquement. Le changement de régime a engendré des conséquences difficiles pour plusieurs. La logique de guerre de certains pays a amené des conditions favorables à l'expansion du trafic de femmes, notamment à cause de la violence qu'elle nourrit, comme chez les Albanais. En outre, la forte présence internationale dans les Balkans aurait augmenté la demande (10).

Le contexte de transition, par la faiblesse des nouveaux régimes politiques et l'ouverture des frontières, a permis au crime organisé de se développer. En fait, plusieurs réseaux sévissaient déjà sous les régimes socialistes, la pénurie constante de biens et de services laissant place à l'émergence d'un marché noir. La libéralisation, sans mesure de contrôle de surcroît, a multiplié les perspectives de commerce illégal, et de profits par la même occasion. Les réseaux criminels ont ainsi gagné en puissance et en efficacité. Cependant, ils ne peuvent aisément transformer les femmes en marchandise sexuelle que si elles sont placées dans des conditions de vulnérabilité.

C'est surtout la violence économique qui pénalise les femmes de l'Est. Depuis la transition, l'économie est généralement mal en point. Les taux d'inflation et de chômage ont connu une hausse vertigineuse. Les femmes constituent la majorité des sans-emploi : de 50 % à 70 % (11) selon le pays. En effet, les licenciements massifs ont souvent eu lieu dans des domaines où les femmes étaient les plus nombreuses (12). Par exemple, le secteur du textile s'est effondré (sauf en Hongrie) et les effectifs étaient essentiellement féminins. Ainsi, une nette fémi-

nisation de la pauvreté s'est produite, comme, d'ailleurs, dans l'ensemble des pays du monde.

La situation s'avère d'autant plus difficile que les perspectives d'avenir semblent plutôt limitées. En Europe de l'Est, un homme aurait jusqu'à trois fois plus (13) de chances de se retrouver un poste qu'une femme. Certains emplois demandent d'entreprendre une formation afin de s'adapter aux nouvelles technologies ou encore ils exigent une disponibilité immédiate, conditions que les hommes paraissent plus aptes à remplir, entre autres parce qu'ils sont exempts de responsabilités familiales. D'ailleurs, quelques offres, de plus en plus nombreuses, visent directement et exclusivement les hommes.

La libéralisation pourrait néanmoins offrir des possibilités dans le monde des affaires et dans la création de nouvelles entreprises. Il existe des formations dans ces domaines, mais souvent, elles demeurent peu accessibles pour les femmes. Il en serait de même pour les moyens financiers. Bien que quelques rares initiatives aient connu du succès, cette solution demeure très limitée et elle ne concerne qu'une minorité de personnes. Toutefois, il y a un secteur où les femmes « réussissent » et il s'agit de prostitution : « Yet, ironically, prostitution has become an euphemism for women's freedom, a freedom that society condemns » (14). Ce travail permet d'occulter tous les obstacles cités précédemment : il se présente comme une « solution » de rechange qui nécessite simplement un corps de femme. Dans la plupart des cas, elles ne sont pas soumises à un proxénète, mais plutôt « à leur compte ». De plus, quand les régimes politiques sont précaires et, par conséquent, les législations, les affaires criminelles trouvent un large espace pour se développer. Ainsi, en plus d'exporter des femmes pour le trafic, certains pays de l'Est importent aussi des clients : l'Albanie, la Hongrie et la République tchèque, par exemple, sont devenus des hauts lieux de tourisme sexuel.

Par contre, il ne faut pas négliger le fait que le phénomène se produit dans un contexte particulier. Le « boom » de la prostitution s'est d'ailleurs accompagné d'une prolifération de la pornographie. En fait, elle se trouve partout : corps nus de femmes exposés sur des affiches, des calendriers, des publicités, des films pornographiques

diffusés par des clubs vidéos... « Il semble que le sentiment général soit que la liberté signifie, entre autres, le libre accès au corps féminin » (15), ce qui renforce la logique de la femme-objet disposée à satisfaire les hommes, inhérente à l'existence de la prostitution et du trafic de femmes à des fins d'exploitation sexuelle.

Il semble, en fait, que le sentiment général soit à un sexisme incisif dans les pays de l'Est. Les femmes, pour qui l'égalité était accordée selon le bon vouloir des États socialistes, au nom d'impératifs économiques, démographiques et patriarcaux, doivent désormais défendre leurs modestes acquis. En outre, comme l'égalité ne s'est traduite ni dans les faits, ni dans les mentalités, leurs bases paraissent d'autant plus fragiles. La faible et même décroissante participation politique des femmes n'aidera sans doute en rien.

Le trafic des femmes fait partie intégrante du système patriarcal qui fait des femmes des citoyennes de seconde zone. Il en est à la fois une conséquence et une cause, puisqu'il participe à sa reproduction. Effectivement, le sexisme engendre les conditions (pauvreté, chômage, manque de possibilités d'avenir) qui rendent les femmes plus vulnérables au trafic. De même, cette discrimination sexuelle se perpétue dans des formes extrêmes par le trafic de femmes, lesquelles ne sont même plus reconnues comme des êtres humains. D'ailleurs, nous pouvons considérer que « l'exploitation sexuelle sous tous ses aspects viole les droits humains des femmes et constitue une grave discrimination » (16). En outre, les femmes sont non seulement opprimées à cause de leur sexe, mais également par la division internationale du travail. En effet, dans le trafic d'êtres humains, ce sont les pays pauvres qui fournissent la marchandise et les pays riches qui la consomment. On s'imagine bien que les femmes trafiquées héritent des pratiques les plus méprisables : rapports sans préservatif, sodomie forcée... Elles se retrouvent donc dans une situation d'ultime vulnérabilité, faibles parmi les faibles. Elles sont l'objet d'une domination masculine exacerbée, de la part des clients et des proxénètes.

L'indifférence quasi-totale des États devant des problèmes aussi criants paraît intolérable, du moins inquiétante. Dans les pays « fournisseurs », les femmes ne sont à peu près pas protégées. Les gou-

vernements n'agissent pas pour contrer les discriminations faites à leur égard, ni les violences qu'elles subissent. En outre, les autorités compétentes ne font pratiquement pas de prévention pour les victimes potentielles de l'exploitation sexuelle. Elles ne bénéficient pas ou peu de soutien et, en général, elles ne sont même pas informées des dangers qu'elles courent. Bref, il paraît évident que la condition des femmes est un sujet très secondaire, bien loin dans la liste de priorités des pays en transition.

Au sens plus large, les États ne s'entendent pas sur la manière de sévir à propos du travail du sexe ou même sur la nécessité de le faire. Le contrôle du trafic de femmes demanderait pourtant l'harmonisation des législations pénales et une plus forte collaboration policière et judiciaire. Il faudrait, de plus, établir une convention sur la traite des êtres humains afin de déterminer un barème de sanctions communes. Telles sont, d'ailleurs, les priorités énoncées par l'Union européenne, mais peu a été réalisé à ce jour et il semble que la volonté politique manque. La motivation est plus forte pour limiter la circulation de drogue, par exemple. Ainsi, les trafiquants esclavagistes opèrent somme toute sans le moindre souci. Ils profitent du laxisme des États, d'autant plus qu'ils possèdent des moyens – argent, technologies des communications, etc. – qui compliquent la lutte contre ce trafic.

Pour illustrer le décalage législatif entre les pays d'Europe, prenons pour exemple la Suède et les Pays-Bas. En Suède, l'exploitation sexuelle est assimilée à une forme de violence faite aux femmes alors qu'aux Pays-Bas, la prostitution et le proxénétisme correspondent à une activité économique comme les autres, le proxénète devenant un « entrepreneur en services sexuels ». En fait, les lois néerlandaises distinguent la prostitution « libre » de la prostitution « forcée » au nom du concept de « consentement de plein gré à sa propre exploitation », et seule la seconde forme est condamnée. Bien que cette législation soit fondée sur un principe « d'auto-détermination des femmes », ou du droit à se prostituer, « on peut penser que cette distinction entre « libre » et « forcée » a pour fonction essentielle de « rendre une forme d'exploitation plus acceptable que l'autre » (17), surtout que le fardeau de la preuve repose sur les épaules de la victime et que le degré de contrainte

est laissé à l'appréciation des autorités. De plus, des contradictions se présentent face aux politiques d'immigration. En effet, la confiscation de papiers peut corroborer la coercition, mais elle prouve en même temps le statut illégal de l'immigrante. D'ailleurs, les trafiquants et les proxénètes profitent souvent de cette situation : alors qu'ils ne sont pas ou peu menacés, grâce à la loi ou à la tolérance policière, leurs victimes peuvent facilement être rangées au rang de criminelles par les Ministères de l'Immigration, si elles ne le sont pas doublement en tant que prostituées. De plus, il arrive que la tolérance des douaniers, policiers ou autres s'apparente plus à la complicité, en échange de quelques dollars. Les agents postés aux frontières des pays de l'Est, entre la Pologne et l'Allemagne par exemple, sont particulièrement susceptibles d'accepter la corruption, compte tenu des salaires médiocres qu'ils reçoivent. De toute façon, les groupes criminels ont les moyens de payer.

Malgré la prétention des pays réglemmentaristes (Pays-Bas, Allemagne, Belgique) à défendre les droits des prostituées, il semble plutôt que la légalisation de la prostitution augmente la demande de services sexuels, et donc du trafic de femmes. Les victimes disposent généralement de peu de moyens de dénonciation, alors qu'elles ne savent parfois même pas dans quelle ville elles se trouvent. En outre, pour elles, dénoncer équivaut souvent à être déportées, bien que les Pays-Bas leur octroient un permis de séjour afin de permettre les poursuites. Certains groupes de défense revendiquent pour les femmes trafiquées un statut particulier, semblable à celui de réfugié. En réalité, pour contrer cet important problème, un seul impératif s'impose : « il faut concrètement que les femmes qui se prostituent aient des alternatives de vie qui ne soient pas pires que la situation qu'elles souhaitent quitter » (18). Jusqu'à maintenant, les États ont fait bien peu de choses et leurs investissements paraissent ridicules à côté des moyens financiers imposants du crime organisé. Il arrive, comme ce fut le cas dernièrement à Nice, en France, que « les services de police [...] refusent de reconnaître l'existence des réseaux organisés et soutiennent qu'il s'agit d'une prostitution volontaire » (19), ce qui laisse leur conscience en paix. Si des policiers sortent des femmes trafiquées de l'esclavage, c'est qu'ils font une descente dans une maison close et qu'ils vont ensuite les renvoyer dans leur pays d'origine. Alors que

les trafiquants, qui agissent souvent à distance, demeurent impunis, les victimes ne sont même pas reconnues en tant que telles.

Bien sûr, le trafic de femmes aux fins d'exploitation représente une des pires horreurs imaginables dans la condition féminine. Il constitue sans doute l'aspect le plus sombre dans le vaste champ du travail du sexe. En songeant à cette forme moderne d'esclavage, il pourrait paraître valable de souhaiter abolir toute forme de commerce sexuel pour éviter que de telles aberrations se produisent. Par contre, il n'est pas raisonnable de refuser que certaines travailleuses en arrivent à obtenir de meilleures conditions parce que d'autres se retrouvent dans les pires et n'ont même pas, en fait, de statut reconnu. En effet, le problème central réside dans le fait que le trafic de femmes découle d'inégalités socio-économiques entre les sexes dans leur pays d'origine et d'un outrageant laxisme de la part de leurs dirigeants. Il n'y a rien de pire que de devoir choisir entre la misère et un départ vers l'inconnu et le danger, sans avoir aucune autre option valable. Alors, le destin tragique de Natascha est presque écrit d'avance...

Notes

- 1 Philippe BROUSSARD, « Les réseaux albanais de prostitution prolifèrent en Europe », *Le Monde*, 15 mars 2000, p.11.
- 2 Donna M. HUGUES, « In the Shadows : Promoting prosperity or undermining stability? », *Journal of International Affairs*, printemps 2000, www.owl.ru/eng/research/thenatasch.htm, p.1.
- 3 Pascale GUÉRICOLAS « Géographie de l'inacceptable », *La Gazette des femmes*, mai-juin 2000, p.27.
- 4 Yves GÉRY, « Ces filières de l'Est », Manière de voir 44, *Le Monde Diplomatique*, mars-avril 1999, p.18.
- 5 *Ibid.*
- 6 Donna M. HUGUES, *op. cit.*, p.2.
- 7 *Ibid.*, p.4.
- 8 *Ibid.*, p.5.
- 9 Philippe BROUSSARD, *op. cit.*, p.11.
- 10 Emmanuel SEROT, « L'OSCE dénonce la traite des femmes à travers l'Europe », *La Presse*, 20 juin 2000, p.C22.
- 11 Barbara EINHORN, « Right or duty? Women and the Economy » in *Cinderella goes to market. Citizenship, Gender and Women's Movements in East Central Europe*. New York : Verser, 1993, p.129.
- 12 Eleonora ZIELINSKA, « Le Renforcement de la personne humaine, en particulier la liberté de choix de la femme et de l'homme concernant la vie sexuelle et la reproduction » in *Conférence sur l'égalité de la femme et de l'homme dans une Europe en mutation*, actes, Poznan (Pologne), 31 mars-2 avril 1992. Strasbourg : Les éditions du Conseil de l'Europe, 1994, p.156.

- 13 Barbara EINHORN, *op. cit.*, p.134
 14 *Ibid.*, p.136.
 15 Eleonora ZIELINSKA, *op. cit.*, p.161.
 16 Janic RAYMOND « Le trafic des femmes et les droits humains », *Chronique Féministe*, no 51, janvier/février 1994, p.7.
 17 Marie-Victoire LOUIS. « La conférence européenne sur le trafic des femmes : vers une reconnaissance légale du proxénétisme », *Projets Féministes*, No 1, mars 1992, p.49.
 18 *Ibid.*, p.57.
 19 Sylvia ZAPPI. « La traite des filles de l'Est alimente la prostitution en France », *Le Monde*, 25 août 2001, p.6.

Danse

Montréal est une des capitales de la danse les plus effervescentes du monde. Il est possible de voir des centaines de spectacles différents chaque année. Le *Tangente* est un lieu de diffusion de danses nouvelles et contemporaines bien particulier. Situé dans l'édifice de l'Agora de la danse, le *Tangente* présente un spectacle par semaine et ce, de septembre à la fin mai, dans une salle très intime. Le *Tangente* réunit des chorégraphes et des interprètes de tous les âges, il est donc possible de voir et revoir des chorégraphes chevronnés et de faire de belles découvertes. À surveiller plus particulièrement, à chaque année, le *Tangente* présente la série *Sa Geste*, dans le cadre de la Journée Internationale de la Femme (semaine du 8 mars). Cette série présente des solos de femmes regroupant diverses interprètes et chorégraphes s'interrogeant sur de multiples problématiques touchant les femmes. Également, à la mi-mai, la série *Moment'homme: danses gaies* est un événement à ne pas manquer. Interprètes et chorégraphes s'interrogent sur l'esthétique gaie en explorant des thèmes et des univers qui les préoccupent. À noter que le *Tangente* offre des prix étudiants pour tous ses spectacles. Pour informations : www.tangente.qc.ca ou (514) 525-5584.

Tangente

À voir, à faire

Par Marie-Eve Surprenant

Expositions

Du 21 novembre 2002 à février 2003, le Musée d'art contemporain de Montréal présentera l'exposition de Nadine Norman, *Je suis disponible. Et vous ?* Cette artiste, qui exposera pour la première fois en solo, présentera des oeuvres multidisciplinaires intégrant des productions multimédias et des performances en direct. Sa recherche artistique est orientée vers des questionnements sur la notion d'identité, sur les modes de communication et sur les interactions régissant les espaces privés et publics. Cette artiste s'intéresse aux rôles et aux fonctions qui ont été assignés aux femmes au cours de l'histoire, ainsi qu'aux traditions et aux facteurs sociaux et culturels qui ont façonné l'identité de la femme. Pour en savoir davantage: Musée d'art contemporain de Montréal: www.macm.org ou (514) 847-6226.

Le Musée des Beaux-Arts de Montréal présentera à compter de l'été 2003 une exposition rétrospective de l'œuvre de Françoise Sullivan, co-signataire du manifeste *Refus Global* et artiste automatiste. Connue pour sa création de danse en plein air dans les années 40 et 50, Françoise Sullivan s'est aussi intéressée à la recherche picturale. Cette exposition multidisciplinaire retracera les œuvres marquantes de cette grande artiste québécoise, en nous présentant peintures, sculptures, collages et techniques mixtes, mais aussi danse, chorégraphie, performance et art conceptuel. Une exposition à ne pas manquer! Musée des Beaux-Arts de Montréal. Du 18 juin au 5 septembre 2003 au Pavillon Michal et Renata Hornstein. www.mabm.qc.ca ou (514) 285-1600.

Les musées ne vous branchent pas? Peut-être aimeriez-vous davantage aller flâner quelques instants dans une galerie d'art. Mais pas n'importe laquelle! Nous vous proposons de découvrir La Centrale Galerie Power House. Située au 460, rue Ste-Catherine Ouest, suite 506, la Centrale est une galerie unique en son genre. En effet, elle est une des seules galerie d'art de Montréal à encourager et à soutenir l'art fait par les femmes. La Centrale accueille de nombreuses artistes de tous les âges et de tous les horizons, en plus de promouvoir les féminismes à travers différentes formes de création artistique en arts visuels et en arts médiatiques. Si l'endroit vous plaît, il est possible de devenir membre de la galerie La Centrale, soit en faisant des dons ou en devenant membres bénévoles, vous aurez alors la possibilité de participer au conseil d'administration et par la suite de faire partie des divers comités qui soutiennent la galerie. Pour informations : (514) 871-0268 <http://www.lacentrale.org>

L'utilisation du Viol systématique comme arme de guerre : étude de cas entourant le conflit en Ex-Yougoslavie

par Johanne Paquin

L'auteure est bachelière en science politique et a complété une concentration de premier cycle en études féministes. Le présent article procède d'une volonté de promouvoir l'importance des analyses féministes dans le domaine des études stratégiques, où les questions reliées au genre sont très peu étudiées.

Le viol semble être une arme de guerre aussi vieille que la guerre elle-même. En effet, on retrouve ses traces dans la quasi-totalité des récits de guerre; des premières croisades à la guerre du Vietnam, on retrouve des témoignages écrits de l'usage du viol en temps de guerre. Mais bien que cette pratique soit connue depuis longtemps, le viol de guerre fut tenu dans l'ombre ou, au mieux, présenté comme une conduite regrettable, plus ou moins inévitable, comme un malheureux corollaire de la guerre. Or, la mise à jour de la pratique systématique du viol par les combattants serbes, lors de la guerre en ex-Yougoslavie au début des années 90, a provoqué l'indignation des milieux politiques et de l'opinion publique. Aussi, plusieurs commissions officielles furent dépêchées sur les lieux afin d'enquêter sur l'authenticité des rumeurs, notamment celle de l'existence de « camps de viol » pour femmes en Bosnie. Une fois la véracité des faits établie, il restait à dénoncer et à comprendre. De cette étude de cas, nous concluons que le viol systématique des femmes bosniaques, principalement de confession musulmane, entre 1991 et 1994, fut utilisé par les com-

battants serbes comme arme de guerre dans un objectif stratégique et symbolique de marquage des territoires conquis jumelé à une expression de la victoire, de nettoyage ethnique et de destruction au présent et au futur de la communauté musulmane par des pratiques de type génocidaire.

Il importe de spécifier quelques considérations méthodologiques : tout d'abord, le viol de guerre fut pratiqué tout au long du conflit par l'ensemble des belligérants, peu importe leur nationalité. Aussi, cette pratique n'est pas exclusive aux Serbes, mais davantage pratiquée par eux en raison du lieu des combats (principalement en sol bosniaque) et de certains objectifs particuliers de l'idéologie nationaliste serbe. Nous avons choisi de restreindre notre étude aux exactions serbes en raison de l'étendue de cette pratique et de son caractère organisé et planifié. Autre point : les femmes violées n'étaient pas toutes musulmanes, bien que ces dernières constituent la majorité des victimes. Nous nous sommes intéressée plus spécifiquement à ce groupe en raison de l'importance des assauts contre cette communauté et des éléments symboliques retracés.

LE VIOL COMME ARME DE GUERRE

Il est important de différencier le concept d'arme et celui d'arme de guerre. Alors que le premier peut être défini comme tout « instrument ou combinaison d'instruments conçus pour réaliser des effets de violence » (1), nous définissons plutôt le second comme un instrument ou une méthode de combat ou de menace à laquelle les stratèges reconnaissent une valeur tactique réelle, et qui

est utilisée dans le cadre de manœuvres anticipées ou effectives pour détruire, blesser ou provoquer la défaite ou le retrait de l'ennemi lors d'affrontements violents entre groupes rivaux dont au moins un est organisé. Une arme de guerre peut être considérée comme telle lorsque son efficacité est suffisamment reconnue pour qu'elle soit potentiellement intégrée dans une stratégie et utilisée dans un contexte planifié ou dans une situation de guerre effective. Voyons comment le viol de guerre s'insère dans cette définition.

Le phénomène du viol en Bosnie est d'abord remarquable par son caractère systématique et son utilisation massive. En effet, la Commission d'enquête de la Communauté européenne estimait, en 1993, à 20 000 le nombre de femmes violées dans la région de Zagreb (2) (Croatie). Et les différentes estimations répertoriées semblent indiquer que ce chiffre serait représentatif du phénomène pour l'ensemble des régions impliquées dans ce conflit. Bien que contestées (certaines estimations avancent le chiffre de 50 000 viols (3), les statistiques en provenance de la Commission demeurent les chiffres officiels les plus crédibles, donc on reconnaît toutefois le caractère vraisemblablement conservateur en raison du moment de leur publication (le rapport a été rédigé avant la fin des hostilités). Les écarts entre les estimations s'expliquent aussi par la difficulté d'établir des preuves empiriques exactes, les témoignages étant difficiles à obtenir en raison de la nature du crime (plusieurs victimes préfèrent se taire pour ne pas être exposées à l'ostracisme social), de l'absence d'autopsie sur la majorité des corps des femmes retrouvées mortes et

du danger des tentatives de récupération par l'une ou l'autre des parties. Devant ces difficultés empiriques, les différents organismes qui se sont penchés sur la question se sont intéressés tout particulièrement à vérifier le caractère systématique des viols subis par les femmes de Bosnie plutôt qu'à focaliser sur le nombre exact d'agressions. Aussi, de nombreux rapports tels ceux d'Amnesty International et de la Commission d'enquête de la Communauté européenne ont conclu que le viol des Musulmanes bosniaques par les forces serbes fut une pratique largement répandue, délibérée et identifiable. Le caractère systématique des viols permet de confirmer la connaissance par de nombreux combattants de l'existence de cette forme d'assaut contre l'ennemi et des pratiques qui l'entourent. De plus, l'envergure des conséquences du viol de masse (comme nous l'expliquerons subséquemment) permet de lui reconnaître une certaine efficacité comme méthode d'attaque en temps de guerre. La connaissance par les organisateurs et les combattants serbes de l'efficacité du viol de guerre comme arme peut aussi être démontrée à travers le caractère organisé et délibéré de cette pratique.

En effet, au caractère systématique de l'utilisation du viol s'ajoute le caractère organisé et structuré de l'entreprise. Dans le cas de la Bosnie, il est possible de distinguer cinq scénarios de viol de guerre ayant tous des objectifs stratégiques associés (4) : 1) Le premier scénario se déroule avant que les combats violents éclatent dans une région; des soldats procèdent à quelques viols collectifs et souvent publics afin de terroriser les habitants et les inciter à fuir la zone; 2) le second scénario se produit lors de l'attaque et la prise de contrôle de villes et de villages; les soldats procèdent au viol de plusieurs résidentes pendant, mais surtout après les combats, lorsque la zone est sous leur contrôle; 3) un troisième scénario concerne les femmes détenues dans des camps de prisonniers "non-spécialisés", où les violences sexuelles sont fréquentes; les femmes sont retirées temporairement de la salle où elles sont détenues pour être violées par des combattants; elles sont ensuite assassinées ou renvoyées dans les cellules; 4) le quatrième scénario concerne des camps de viol, où les femmes sont détenues

dans le but d'être violées; les femmes sont enlevées et gardées en captivité dans des lieux tels des hôtels, des cafés, des écoles, etc. (5) pendant plusieurs jours à plusieurs mois durant lesquels elles sont violées à répétition; certains de ces camps ont accueilli spécifiquement des femmes en âge de procréer et celles-ci étaient violées et gardées en captivité jusqu'à un stade de la grossesse trop avancé pour qu'elles puissent subir un avortement : cette classe spécifique de camps de viol avait une fonction de procréation forcée (6). 5) Le cinquième scénario concerne les camps-bordels où les prisonnières ont été utilisées à titre de prostituées contre leur gré pour les soldats en permission; les femmes y ont été détenues sur de longues périodes et ont souvent été tuées par la suite.

L'examen d'ensemble des récits de viol permet d'en dégager deux constantes : les viols sont souvent effectués en présence de plusieurs personnes, fréquemment des membres de la famille qui sont forcés d'y assister; de plus, les viols sont perpétrés de façon collective par les assaillants, et ce même s'il y avait plusieurs victimes « disponibles » (les violeurs procédaient alors à une série de viols collectifs plutôt qu'à plusieurs viols individuels). Les viols ont donc été perpétrés selon un rituel dont on peut dégager des constantes. À ce point, nous pouvons conclure que le viol tel qu'il fut pratiqué en Bosnie entre 1991 et 1994 s'inscrit parfaitement dans notre définition d'arme de guerre, et ce en vertu de son utilisation planifiée à l'intérieur d'une stratégie de guerre, soit dans le but de détruire, blesser ou provoquer le retrait ou la défaite de l'ennemi, ou comme menace de procéder. La Commission d'enquête de la Communauté européenne s'inscrit également dans cette voie :

«[...] la délégation a constaté que le viol faisait partie des crimes habituellement perpétrés avec l'intention avouée de démoraliser ou de terroriser les communautés; en les délogeant de leur région, les forces d'invasion démontrent leur pouvoir. Envisagé sous cet angle, le viol ne peut être considéré comme un incident de guerre. Il s'inscrit dans un dessein stratégique.» (7)

Dans le cas de la Bosnie, le viol n'est pas un simple corollaire de la guerre, mais bien une arme inscrite à l'intérieur de stratégies de guerre dont la poursuite d'objectifs stratégiques précis sera explicitée dans la section qui suit.

L'UTILISATION DU VIOL DE GUERRE EN BOSNIE : QUELS BUTS? QUELS OBJECTIFS?

Il importe d'examiner les buts poursuivis par l'utilisation du viol comme arme de guerre pour bien comprendre le rôle qu'il a joué dans les différentes stratégies de l'agresseur serbe.

1) Le marquage des territoires conquis et l'expression de la victoire

Comme l'explique Susan Brownmiller, « le viol par un soldat conquérant détruit toutes les illusions de puissance et de propriété qui restaient aux hommes appartenant au camp des vaincus » (8). Pour Brownmiller, le viol de guerre est un message d'homme à homme afin de manifester la victoire d'un camp sur l'autre. Nous adoptons une position différente en concevant le viol comme un message entre belligérants, destiné à toute la communauté vaincue et plus particulièrement aux combattants actifs (qui sont par ailleurs très majoritairement masculins): au-delà des seuls hommes, c'est toute la communauté qui est visée par cet acte d'expropriation par corps féminin interposé. Les viols sur le champ de bataille et sur les territoires fraîchement conquis (scénario un et deux) s'inscrivent tout particulièrement dans la poursuite de cet objectif de démonstration symbolique de l'appropriation du territoire et de la puissance.

D'autre part, le caractère public et collectif des viols pratiqués en Bosnie est un autre élément associant le viol à un acte de conquête et de manifestation de la victoire. En effet, en procédant au viol devant d'autres membres de la communauté, les combattants serbes affirment qu'ils sont maintenant les maîtres des lieux et que les habitants des villages conquis se trouvent impuissants à imposer quoi que ce soit, comme le prouvent leur incapacité à empêcher les viols. Le caractère collectif des viols constitue un autre élément du rituel inscrivant le viol dans une symbolique d'appropriation de la communauté musulmane par le groupe serbe. La symbolique est d'autant plus forte que les

sociétés serbes et musulmanes bosniaques considèrent le viol d'une femme comme un élément de déshonneur qui éclabousse toute la famille (9). En Bosnie, l'utilisation du viol de guerre a aussi comme objectif de démoraliser les troupes ennemies par l'humiliation infligée à leur communauté et en soulignant avec force leur victoire. Bref, le viol de guerre constitue un « dialogue dans lequel la victime du viol sert en même temps à transmettre le message de l'adversaire le plus puissant, à savoir qu'il a conquis non seulement un territoire mais a également détruit l'expression symbolique de la puissance du vaincu, à savoir l'honneur » (10).

2) Élément de stratégie pour un nettoyage ethnique

En Bosnie, l'utilisation des viols s'inscrit dans un objectif de nettoyage des territoires inhérent à la politique de rétablissement de la Grande-Serbie, prônée par les dirigeants serbes (11). La menace du viol et la peur générée par des attaques ciblées ont eu pour objectif de créer un certain état de panique et de terreur, poussant les habitants de ces zones à fuir dans la crainte d'être eux-mêmes victimes de ces tortures. On reconnaît ici le premier scénario de viol, qui s'inscrit dans une stratégie délibérée de semer la terreur pour provoquer un « nettoyage » des territoires, et le second scénario, dans la mesure où le traitement affligé aux autres villages a constitué un exemple pour ceux des alentours. Au même titre que les tortures non-sexuelles, le viol a été utilisé en Bosnie dans un objectif délibéré de terroriser les populations civiles et de provoquer leur fuite pour « libérer » un territoire d'une présence ethnique indésirable. De plus, certaines tactiques visent un traumatisme délibéré et à long terme de la victime et de sa communauté afin de s'assurer de la permanence de l'exil des indésirables. Le viol sur des territoires fraîchement conquis, ou lors des combats, semble donc s'inscrire dans une stratégie organisée de nettoyage des territoires convoités par les nationalistes serbes.

3) La destruction au présent et au futur : acte d'un génocide réel et symbolique
L'utilisation de ce terme doit être faite avec minutie, mais le pas peut ici être franchi et « le mot de génocide peut être prononcé » (12). La Convention pour la

prévention et la répression du crime de génocide de 1948 énumère cinq types d'actions reconnues comme éléments d'un crime de génocide dont deux correspondent tout à fait à la situation des viols de masse en Bosnie :

« Article II : dans la présente convention, le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel : [...] (b) atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe; [...] (d) mesures visant à entraver les naissances au sein d'un groupe [...] » (13).

Tout d'abord, le viol atteint l'intégrité physique des femmes, notamment en leur affligeant des blessures aux organes reproducteurs, ce qui met en danger la capacité de ces femmes à concevoir et à porter un enfant. Pratiquée à grande échelle, ce type de blessure peut mettre sérieusement en danger la capacité de la communauté à assurer sa descendance, notamment en raison des maladies qui peuvent être transmises sexuellement par l'assaillant et des blessures permanentes entraînant l'infertilité partielle ou totale d'une partie de la population. De plus, on remarque une volonté délibérée d'atteindre spécifiquement les femmes en âge de procréer : « *The victim range in age from seven to sixty-five years old, but virgins young women between thirteen and thirty-five have been targeted.* (14) » On vise aussi la génération plus jeune (« les viols de jeune filles entre sept et quatorze ans ont été massifs » (15)) dont une très grande proportion de cette catégorie de victimes est décédée ou atteinte d'une invalidité permanente des suites de ces blessures, amputant ainsi la capacité de perpétuation de la communauté sur une période encore plus grande.

Les viols atteignent aussi la santé mentale des femmes et du groupe, et la quasi-totalité des femmes enceintes à la suite des viols ne désirent pas élever l'enfant; la plupart le donneront en adoption, mais les différents rapports d'organismes relèvent l'existence d'infanticides et de suicides chez les femmes enceintes et les nouvelles mères (16). L'utilisation du viol comme arme de guerre constitue donc, pour

paraphraser la Convention de l'ONU, une grave atteinte à l'intégrité physique ET mentale de la communauté musulmane bosniaque, ainsi qu'une entrave à la capacité de reproduction de la communauté.

Le génocide prend aussi une forme plus perverse qui vise à détruire la structure sociale de la communauté ennemie, d'en provoquer la dislocation, en misant sur l'impact du viol sur la cohésion sociale du groupe touché. Chez les musulmans, la virginité des jeunes filles est un élément nécessaire à leur mariage : pour elles, être violées met en péril la possibilité de se marier et du même coup celle d'avoir des enfants. Pour les femmes mariées, le viol signifie le rejet par l'époux et la famille. Or, les viols sont souvent commis en public, de façon délibérée, et très souvent en présence d'un autre membre de la famille. Cette façon de faire confine les femmes dans une situation d'ostracisme social et projette la communauté en entier dans un processus de dislocation sociale : parce que l'offense a été faite publiquement, elle ne peut être tue, encore moins quand une grossesse en découle. En l'utilisant dans un objectif de perturbation sévère de la sphère matrimoniale, pouvant ainsi compromettre la continuation sociale et physique des populations, le viol a été utilisé comme une arme de génocide.

Finalement, le viol constitue l'outil d'un génocide symbolique perpétré par les combattants serbes contre la communauté musulmane de Bosnie en raison du type de filiation patrilinéaire qui les régit. Dans le système de parenté bosniaque musulman, et aussi serbe, la filiation se transmet par le père, la mère n'étant que le récipient servant à la conception de l'enfant :

« Ce système accorde aux hommes la responsabilité quasi « ontologique » de la transmission, les femmes ne prenant part à cette dernière qu'en tant que passage obligé, sans, où doit s'effectuer la reproduction [...] . Elles sont ainsi responsables de la pureté de cette transmission en tant que gardiennes du passage. La sexualité féminine est ainsi porteuse de la pureté de la nation « ethnique », [...] un viol de la femme de l'ethnie ennemie [est donc] une sorte de conquête par le dedans : double conquête que celle qui

hypothèque un avenir dans cette matrice de futur qu'est le ventre féminin, et celle qui imprègne l'autre du « soi ethnique ». » (17)

Aussi, l'attention particulière portée aux jeunes vierges comme cible des viols s'inscrit dans une stratégie d'appropriation des femmes par la marque indélébile du sperme serbe dans le « ventre » des futures mères de la communauté musulmane; ce faisant, l'ethnie serbe s'empare de la capacité reproductrice de l'Autre. Aussi, la conception forcée s'inscrit dans une logique d'appropriation du corps des femmes de la communauté ennemie en leur faisant porter des enfants appartenant à la communauté serbe du fait de la transmission du lien de filiation par le père. On souille de façon irrémédiable l'autre communauté en s'accaparant ses capacités reproductives. Dans ce sens, le viol s'inscrit dans une stratégie de génocide symbolique de l'Autre.

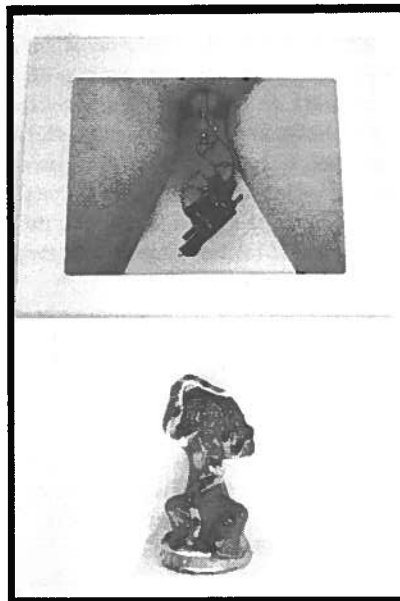
Plusieurs auteurs ont parlé de purification ethnique pour désigner les objectifs poursuivis par l'agresseur serbe, mais nous avons préféré le concept de génocide symbolique. Ce choix s'appuie sur le fait que le viol en Bosnie ne fut pas seulement l'élément d'une stratégie de purification des populations se trouvant en territoire grand-serbe, mais correspond aussi à une volonté délibérée de détruire la structure sociale de l'Autre, de provoquer l'implosion de la structure sociale de la communauté adverse. Parce que les viols ne visent pas la seule perspective des bénéficiaires serbes, mais qu'ils s'inscrivent également dans une volonté de destruction de l'autre communauté par la production de traumatismes à long terme, nous avons privilégié un concept plus large que celui de purification ethnique, qui l'intègre à la fois.

CONCLUSION : COMPRENDRE POUR AGIR

La démonstration de l'utilisation du viol comme arme de guerre à des fins stratégiques est primordiale afin que ce phénomène ne soit pas compris comme un simple acte de perte de contrôle ou comme une volonté d'obtenir une satisfaction sexuelle de la part des soldats, mais bien comme un acte de guerre, pouvant même être délibérément planifié. Aussi, le viol de guerre tel qu'il a été défini ci-dessus doit être entendu au

niveau politique : la compréhension de l'utilisation du viol comme véritable arme de guerre est le premier pas vers une vigilance accrue de la part de la communauté internationale à l'égard de ce type de crime. Il faut donc mettre sur pied des procédures de surveillance se voulant aussi serrées que celles entourant les pratiques d'élimination physique des populations civiles lors des conflits, et plus particulièrement dans le cas de conflits de nature ethnopolitique.

Finalement, plusieurs angles d'approche peuvent être privilégiés pour l'étude d'un tel sujet, le plus connu étant la perspective de genre. Nous avons privilégié une analyse davantage centrée sur la dimension stratégique du problème, mais il importe de situer cette vision dans une compréhension plus large des origines des violences de guerre spécifiquement faites aux femmes, dont la structure et la hiérarchie sociale des sociétés en conflits, très souvent de nature patriarcale, constituent la matrice de fond de l'explication de cette forme de violence : autrement dit, ce serait l'organisation sociale patriarcale de la société en temps de paix, qui offre un support à l'utilisation des violences sexuelles faites aux femmes comme arme de guerre permettant l'atteinte d'objectifs précis. La dernière section concernant le génocide symbolique s'inscrit d'ailleurs dans la démonstration de cette hypothèse.



Mambo, Fabienne Lasserre, installation de photographies ilfochrome et objets, 1999

Notes

- 1 François GÉRÉ (sous la dir.), *Dictionnaire de la pensée stratégique*, Éditions Larousse, Paris, 2000, p. 9
- 2 COMMISSION D'ENQUÊTE DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE, « Rapport de la mission d'observation de la Communauté européenne sur le traitement des femmes musulmanes dans l'Ex-Yougoslavie. Janvier 1993 », dans *Le livre noir de l'Ex-Yougoslavie. Purification ethnique et crimes de guerre*, Éditions Arléa, Paris, 1993, p.460
- 3 Jadranka CACIC-KUMPES, « Guerre, ethnicité et viol », dans *Le livre noir de l'Ex-Yougoslavie, op. cit.*, p.442
- 4 Cette typologie est tirée de Catherine N. NIARCHOS, « Women, war and rape : Challenges facing the international tribunal for the former Yugoslavia », *Human Rights Quarterly*, vol. 17, 1995, p.656-657
- 5 Une liste partielle des différents camps de viol avec spécification de leur vocation respective est fournie dans l'ORGANISATION FÉMINISTE CROATE TRESNJEVKA, « Rapport de "tresnjevka" », dans *Le livre noir de l'Ex-Yougoslavie, op. cit.*, p. 425-426
- 6 Plusieurs documents et rapports confirment l'existence de ce type de pratique de grossesses forcées, notamment Jadranka CACIC-KUMPES, *op. cit.*, et l'ORGANISATION FÉMINISTE CROATE TRESNJEVKA, *op. cit.*, pp.421-436 et Catherine N. Niarchos, *op. cit.*, p.657
- 7 COMMISSION D'ENQUÊTE DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE, *op. cit.*, p.461
- 8 Susan BROWNMILLER, *Le viol*, Montréal : Nouvelles éditions de poche, 1980, p.52
- 9 Élisabeth SEITZ, « Déposition écrite d'Élisabeth Seitz devant la Commission du Bundestag pour les femmes et la jeunesse », dans *Le livre noir de l'Ex-Yougoslavie, op. cit.*, pp. 451-455
- 10 Jadranka CACIC-KUMPES, *op. cit.*, p.441
- 11 Voir Pascal BRUCKNER, « L'innocence du bourreau. L'identité victimaire dans la propagande serbe », *Esprit*, nos 8-9, août-septembre 1994, pp. 150-172 et Véronique NAHOUM-GRAPPE, « Purifier le lien de filiation : les viols systématiques en ex-Yougoslavie, 1991-1995 », *Esprit*, no 12, décembre 1996, pp. 150-163
- 12 Véronique NAHOUM-GRAPPE, « L'épuration ethnique comme programme », *Esprit*, no 8-9, août-septembre, 1994, p. 132
- 13 PREVENT GENOCID INTERNATIONAL, « Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide » [en ligne], <http://www.preventgenocide.org/fr/droit/convention/texte.htm> (consulté le 10 décembre 2001)
- 14 Catherine N. NIARCHOS, *op. cit.*, p.658
- 15 Jadranka CACIC-KUMPES, *op. cit.*, p.442
- 16 Philippe GRANJON, « Viols : des psys en guerre », *Psychologie*, no 110, juin 1993, pp.60-62
- 17 Véronique NAHOUM-GRAPPE, « L'épuration ethnique en ex-Yougoslavie 1991-1994 : la question des viols systématiques », *Quels corps ?*, nos 47-48-49, avril 1995, p.258

Ma faute...

par Roxanne Ruel

Diplômée de l'UQAM en littérature au mois de mai 2000, Roxanne Ruel travaille actuellement sur l'urbanité et l'exploration du corps féminin. Autour de ses deux pôles, elle tente de trouver la part de vérité de son écriture. Dans ce cas-ci, c'est une fiction écrite il y a trois ans qu'elle nous présente. Les mots, tant de mots, pour d'écrire un cri. Unique. Seul. Mais également parmi tant d'autres. Tant encore.

Respire. Il fait noir. Les rideaux laissent passer une lumière glauque. Une odeur de renfermé, les draps en désordre. Tout est sale. La poussière, la noirceur, la puanteur tiède de la chambre. La table de nuit à côté de moi. Un mauvais roman, une stupidité que je dois ABSOLUMENT lire. Un grand verre d'eau. Plus gros que moi. Une boîte d'aspirines pleine. Une bouteille de vin à moitié vide. J'hésite. Mal de tête... Je prends deux aspirines. Une gorgée d'eau. Je respire. J'ai un goût de brique dans la bouche. Un goût lourd, comme lorsque l'on prend trop d'alcool. Je bois. J'ai soif. Je ne sais plus... Une odeur de vomis. Pourriture. C'est moi qui sens mauvais. Une envie de retourner dormir, encore, encore, et tout le temps. Je suis là. Je respire. RESPIRE. Je me retourne dans mon lit. Mes seins se frottent contre les draps rêches, je me sens sèche. Mal à la tête, deux aspirines. C'est le cinquième jour. Déjà, oui. Encore. Rien. RIEN. Le désordre dans la chambre. Drap, lit, lumière, fenêtre à demi ouverte. Aspirine. Vin. C'est humide et sec à la fois, je me sens collante. Sale. Enduite d'huile. Il faut me lever. Non. Oui. « Aller, away paresseuse. » « Bonne à rien. » « Bitch. » « Salope. » « Shut up. » « Fuck. ». Rien. Juste un peu de vide. Le vide de la chambre, blanche, si étroite et si grande. Une brique. Dans la bouche. Dans les yeux aussi. Une gorgée de vin. Je frotte mon ventre, mes jambes, mes



Dessin : Roxanne Ruel

bras, mon visage. Je suis sèche. Mes seins sont inutiles. Mon sexe est inutile. Je suis inutile. Rien. Encore Marc qui ne comprend pas. Il ne comprend rien. « Tout est de ta faute. »

C'est vrai. Je suis allée danser. Seule. La musique. L'odeur de cigarette. La musique, le bruit. La foule. Je me cherche, je me

devine dans la fumée. Je me sens laide. Personne ne me voit. Il n'y a personne. C'est de ma faute. Aspirine. Je suis allée parler à un gars. Gentil. Drôle. Beau. C'est de ma faute. Verre après verre, c'est de ma faute. La bière sent mauvais, mais j'ai soif. Tequila, gin, cognac. Tout passe. J'ai comme une rivière sèche dans la bouche. Toujours soif. Aspirine. Arrêter de faire mal, vite...

Gestes incontrôlables pour prendre le verre d'eau sur la table... Ma tête tourne. Besoin de dormir longtemps. Deux autres aspirines. Verre de bière, verre de bière, shooter. Je le trouvais de plus en plus drôle. Je me sentais de plus en plus belle. « C'est ta faute. » C'est vrai. C'est ma faute. Je me sentais seule. « Niaisaiseuse. » « T'es niaisaiseuse. » « C'est ta faute. » « C'est toi la salope. » Oui. C'est vrai. Je lui ai pris les mains. J'ai ri. « Salope. » Je l'ai laissé me prendre par la taille. « Bitch. » « I want to trill you. » « Fuck you. » « Kill you... » « I want to strike you and leave you in a piece of mud. » « Salope, tu veux pas ». Oui, c'est vrai. Je n'ai plus voulu. C'est ma faute. Il était gentil. Drôle. Beau. Jusqu'à ce que je ne veuille plus. « Salope. » « Grosse salope. » C'est vrai que je suis une salope. « Fucking bitch. » C'est ma faute. Oui. Rien. C'est ma faute. Je le laisse faire, je ne dis plus rien. Je ne fais plus rien. Je ne crie pas. « Bitch. » Je voulais. Je ne veux plus. « Bitch. » Non. Arrête. Arrête de me faire mal. Stop. Don't hurt me. « I dont' want to hurt you. » « Come on, give me a hug. » « Baby, ok, be a nice girl ». « Be nice to me. » « Be nice with me. » « Give me fun. ». Plus rien. RIEN. Je n'entends plus. Parle plus. Crie plus... Silence dans la tête. Deux aspirines pour arrêter de penser. Je veux disparaître. Dormir pour... J'ai froid sur mon visage, sur mes bras, sur mes seins. J'ai chaud dans mon dos, des coulisses de sueur. « I give you fun now, han? » « You like that? » Non. No! « Bitch. You're a stupid doll ». « Poor doll!!! » Il rit. Je le regarde. C'est ma faute. Ça fait mal. Il me fait mal... C'est ma faute. Il me tire les cheveux. « Bitch... » J'ai déjà du sang qui coule. Il m'a frappé l'oeil gauche. Rien. C'est rien. C'est ma faute. Très vite. Je ne vois rien. Je le sens en moi. Il me pénètre très fort. Je me sens bouger. C'est comme si je voyais une autre que moi. Un bon film. On sortirait de la salle et on dirait : « Wow! Elle est super bonne. On dirait qu'elle l'a vraiment vécu... Elle va sûrement avoir un Oscar... » Et retour au fauteuil moelleux. Télévision. Téléphone. Je dirais à mes amies que l'on a de la chance de ne pas avoir vécu ça... Ça ne se peut pas. Ça n'arrive jamais. Juste dans les films. Et la fille fait semblant. Et le garçon n'est pas vraiment méchant. Il est même gentil entre les prises. Beau. Drôle. Il lui conte des blagues pour la détendre. Les journées de tournage sont longues, c'est pour ça. Ça n'arrive qu'aux autres. Moi, je sors seule, mais je suis pru-

dente, moi. Je vais être correct. Je ferme les yeux. « Look me in the eyes. » C'est ma faute. Je ne crie pas. « Good girl ». Je pleure un peu. Personne est là. Pourquoi? C'est ma faute. Il déchire mon t-shirt. Il sort mes seins de mon soutien-gorge. Il les prend comme un beau jouet. Il me mord. Mes seins saignent. C'est ma faute. Il bave. Il crache. Il est chaud. Il est lourd. Il pèse sur moi. Il aime ça. « OHMAN! YOU'RE A GREAT BITCH. » « I FUCK YOU IN THE ASS. » Rouge de mon sang. Noir. La bave. La figure barbouillée. Il est laid. C'est ma faute. Je suis sale. Je suis laide. Mon maquillage a coulé. Mes boucles d'oreille sont loin, mon bracelet est brisé. Il a arraché ma chaîne tout à l'heure. T-shirt déchiré, jupe fendue, bas de nylon ramassés contre mes chevilles. L'odeur de la sueur, du sang, du sexe. Mélangées. Mal au cœur. Envie de vomir. J'ai de la bile qui me coule dessus. Sur mon t-shirt. Il va falloir que je le lave tout de suite après, sinon je ne pourrais plus le reporter. J'oublie qu'il est déchiré... Deux aspirines pour enlever le mal de tête. Il en a sur les mains. « BITCH. » Je ne veux pas le voir. Parce que c'est ma faute. Il est content. Et personne n'est là. Personne. Il me prend par l'arrière. Durement. « I want to fuck you like an animal. » Il tire sur mes reins pour entrer plus fort. Plus loin. J'ai mal. Je gémiss. Il me fait mal. Il tire sur moi. « You're a good girl. » « Big, good, nice doll ». « You're my favorite dool!!! » « Beautiful hair, beautiful ass, beautiful skin, without the vomit... » Il fait de l'humour. Il fait des blagues pour me détendre... C'est ma faute. « AH! BITCH! » Il coule sur moi. L'odeur de sa jouissance. Envie de vomir. Le sperme qui coule. Je me sens sale, comme recouverte d'huile. Ma bouche est sèche. Une rivière asséchée. Besoin de bière pour me nettoyer. De tequila. Mal à la tête. Une aspirine. Du vin. La bouteille est vide. Ma main tremble. J'ai chaud. Pleine de sueur. Sale... Sale... Sale... Je reste accrochée à lui. Je ne sens plus rien. Je respire. Il râle. Il est content. Il me laisse là. Il tire sur son jean. Il frappe sur moi. Encore. Encore. Aspirine. Il s'en va. Il est content. « Shut up bitch. » Je pleure. Je crie. « It's your fault!!! » Oui. C'est vrai. C'est ma faute.

L'hôpital. Les néons. La senteur. Je me frotte les yeux. Je ne sens plus rien. Rien. Je suis dépeignée. Démaquillée. Je suis laide. C'EST MA FAUTE. L'infirmière. Le formulaire à remplir. Je suis debout. Pas de chaise. Froid. Faim. Mal. **Ma faute.**

Le médecin. L'examen. Le froid de la table. Les instruments qui entrent en moi. Position de bête. C'est ma faute. Il ne dit rien. Il me regarde bizarrement. Il dit seulement : « Ouvre les jambes » J'ai mal. Encore. Je suis une salope et c'est ma faute. Les prises de sang. L'aiguille qui s'enfoncée, durement. Ils sont pressés. Ils n'ont pas de temps à perdre. Vite. Rien. Les échantillons d'urine. Je suis nue. Plus rien. Rien. Les paroles. Froides. Rien. Ce n'est rien. Ce n'est que cela. Je ne suis pas enceinte. Je n'ai pas de maladie. **Pas encore.** Je n'ai rien. Je suis chanceuse. Oui. C'est vrai. C'est ma faute. Je ne suis rien qu'une salope. C'est tout. Je vais bien. I'm ok. All right. I hope so. I guess so. The night in my veins. Nothing but the night when I open my eyes. Bitch. C'est vrai. Je suis une salope. Je n'arrive plus à jouir. Rien. Je ne suis plus rien. Je ne sens plus rien. I'm ok. Je pleure quand Marc me fait l'amour. Une odeur écoeurante qui remonte dans ma gorge quand il est sur moi. La sueur, la chaleur. Une envie de vomir. C'est ma faute. Il ne me comprend plus. Il a son plaisir. Il est pressé. Il n'a pas de temps à perdre... « *Come on. Give me a little kiss. My love... My little doll. I love you... I love you too.* » Oui c'est ma faute. Y'a plus rien. RIEN. Je dois continuer. Je dois faire l'amour avec lui. *I'm his little doll with long beautiful blond hair and blue eyes... I like that. I do like that. I'm ok...*

La chambre sent mauvais. Les draps en désordre. Le plancher froid. Les murs froids. Elle est vide. Vide. Comme moi!!? I'm ok... Les rideaux sont tirés. La lumière me fait mal aux yeux. Mal à la tête. La boîte d'aspirines à côté du lit. Sur la table. Ma main tremble. Ma bouche absorbe. La bouteille d'aspirines était pleine il y a une heure. Ou deux heures. Je ne sais plus. Je sens mauvais, ma peau est sale, dure, sèche, couverte d'huile. Le plafond bouge, les murs, le lit, moi. Je disparais. Je m'endors. Un verre d'eau. Mal à la tête. Je ne pense à rien. À ça. La bouteille d'aspirines est vide. Ma tête tourne. C'est ma faute. Oui. C'est ma faute. Oui. C'est ma faute. **Oui.**

Lesbiennes et âgées : doublement

3 3 34
11/1/11-5/11/11/12-5

Entrevue avec Line Chamberland
Propos recueillis par Karine Tremblay

Line Chamberland est professeure associée à l'IREF. Elle enseigne également la sociologie au CÉGEP Maisonneuve. Elle a notamment fondé le cours Homosexualité et société avec Richard Desrosiers en 1995. Elle est aussi l'auteure de l'ouvrage pionnier Mémoires lesbiennes, paru en 1996 et de l'article « Du fléau social au fait social : l'étude des homosexualités » revue Sociologie et sociétés, 1997. Line Chamberland poursuit présentement des recherches sur les lesbiennes âgées en collaboration avec le Réseau des Lesbiennes du Québec (RLQ) et l'Alliance de recherche IREF/Relais-Femmes (ARIF).

Qui sont les lesbiennes vieillissantes? Nous savons peu de choses sur les lesbiennes qui ont maintenant 60 ans et plus. Les études sur les femmes âgées sont de plus en plus nombreuses, en raison du vieillissement de la population, mais les réalités lesbiennes restent toujours marginales dans les ouvrages sur les femmes. C'est pour en savoir plus à ce sujet que nous avons rencontré Line Chamberland.

Est-ce plus facile pour une lesbienne de vieillir, compte tenu que l'image se trouve souvent moins dévalorisée à travers les yeux de l'autre? Les partenaires sont-elles davantage en mesure de se comprendre au fil de leur évolution?

Il est difficile de parler pour l'ensemble des lesbiennes, mais certaines études ont déjà démontré qu'il est plus facile pour les femmes lesbiennes d'accepter la transformation de leur apparence physique liée au vieillissement. En effet, en raison de

leur situation, elles se situent déjà à l'extérieur des modèles féminins prédéfinis, et demeurent souvent plus critiques face aux critères de beauté féminins. Les lesbiennes ont généralement fait une rupture, c'est-à-dire qu'elles ont pris une certaine distance avec les modèles féminins au cours de leur vie. Elles ont développé des normes d'apparence quelque peu différentes comme lesbiennes, ce qui amoindrit l'influence et l'impact du vieillissement sur leur vie. Cela dit, nous évoluons tout de même au cœur d'une société qui valorise la jeunesse, ce qui a des répercussions à l'intérieur des communautés lesbiennes aussi. Par exemple, les images des revues ou des films représentent souvent de belles jeunes femmes, dans la fleur de l'âge, avec un attrait sexuel important et il est très rare que l'on y montre des lesbiennes âgées. Je dirais que par rapport à certains modèles de beauté vraiment plus contraignants, les lesbiennes sont généralement moins touchées. Il est certain que l'image corporelle reste inévitablement liée à la santé pour toutes les femmes. Si l'état de santé d'une femme se détériore et que son corps se transforme, le processus de vieillissement, de ralentissement et parfois de maladie qui s'installent, ne sont pas faciles à accepter et ce fait n'est pas différent pour les lesbiennes.

Les relations amoureuses chez les couples de lesbiennes âgées se réduisent-elles principalement à l'aspect affectif?

Ce qui ressort du peu de recherche sur la sexualité des lesbiennes âgées, c'est que les lesbiennes âgées qui ont une sexualité sont habituellement en couple et n'ont pas d'activité sexuelle en dehors du couple conjugal. Selon les enquêtes, la moitié des lesbiennes âgées vivent tout de même seules, ce qui fait qu'elles ont peu ou pas d'activité sexuelle. Maintenant, parmi celles qui vivent en couple, il est plutôt

difficile de généraliser parce que certaines sont toujours actives, et ce, même après 20-30 ans de vie conjugale avec la même partenaire. Par contre, d'autres vont dire que la sexualité a diminué d'intensité, que les relations sont moins fréquentes ou que l'aspect affectif est plus important. D'après une autre recherche, on apprend que celles qui sont en quête de nouvelles partenaires à partir d'un certain âge présentent souvent des attentes moins portées sur la sexualité, mais plutôt sur l'accompagnement et l'affectivité. Cela n'exclut pas la sexualité, mais celle-ci devient moins primordiale dans la relation. On peut penser que la sexualité va quand même diminuer en importance, puisqu'il peut parfois être difficile de trouver une nouvelle partenaire. Cela ne veut pas dire que la sexualité est absente, mais ce n'est plus la priorité.

D'autre part, la sexualité des lesbiennes est aussi influencée par leur genre, leur appartenance et leur socialisation en tant que femmes. Ces éléments font en sorte que les pratiques sexuelles sont moins fréquentes dans leur relation de couple. Je serais portée à dire que ça vaut également pour les lesbiennes âgées. En effet, les lesbiennes âgées ont pour la plupart connu les décennies 20-30-40-50. Elles ont été élevées à une époque où la socialisation était très différenciée selon les sexes. Ces femmes ont évidemment évolué, mais on peut penser que l'influence de cette socialisation est encore présente. Par opposition, il peut arriver chez les femmes hétérosexuelles, que ce soient les besoins que l'homme manifeste qui continue à rythmer la vie sexuelle de la femme, c'est-à-dire, susciter les relations comme on l'observe dans les autres tranches d'âge, élément qui n'intervient naturellement pas pour les lesbiennes. Dans un couple composé de deux femmes, c'est souvent l'affection qui est le plus important.

Est-ce que les lesbiennes âgées vivent davantage dans l'isolement puisqu'elles ont parfois caché leur mode de vie à leur famille? Ou est-il plus facile pour elles de s'affirmer avec l'âge?

Je ne dirais pas que c'est plus facile parce qu'elles font partie d'une génération où la communauté lesbienne n'allait pas nécessairement de soi. Elles ont pu vivre une partie de leur vie en ayant des espaces à elles où il y avait place pour des amantes, des amies lesbiennes, voire même quelques amis gais et hétérosexuels. Mais à l'extérieur de ce réseau, leur identité n'était pas nécessairement toujours affirmée; elles ont parfois vécu dans un univers un peu cloisonné où ce qui est révélé aux uns ne l'est pas aux autres. Il est difficile de modifier le mode de vie à un certain âge... imaginez révéler à 65 ans que « ça fait 40 ans que vous êtes lesbienne »... Souvent, elles craignent les jugements, se sentent plus vulnérables à cet âge, et surtout, elles ne veulent pas vivre le rejet. Ce n'est pas toujours évident, mais il semble que ce soit une difficulté pour les lesbiennes qui ont été mères et grand-mères et qui décident tardivement de vivre leur lesbianisme, de s'affirmer; elles ne savent pas toujours comment s'y prendre. Il s'agit d'une grosse chose à dévoiler, et c'est donc l'une des transitions les plus difficiles à faire.

Est-ce que c'est aujourd'hui devenu plus facile grâce au fait qu'il y a beaucoup plus de lesbiennes qui se dévoilent? Cela a certainement préparé le terrain pour un certain nombre de lesbiennes âgées, mais je dirais en général qu'elles sont peu visibles socialement; même celles qui le disent et s'affirment demeurent souvent cloisonnées dans des lieux discrets, privés. Publiquement, en effet, on en voit peu et même dans la communauté, elles sont peu présentes. Toutes les recherches sur les lesbiennes âgées soulignent qu'il est difficile de les rejoindre. Malgré le fait qu'elles ne soient pas toujours complètement isolées, elles demeurent souvent fermées par rapport à leur famille, leurs collègues de travail ou leur milieu immédiat en général.

Compte tenu de cette invisibilité, est-ce que les lesbiennes âgées font face à plus de problèmes d'ordre légaux quant à la succession et aux soins notamment?

Je ne pourrais répondre à la question sur

la base de recherches parce qu'il n'y en a pas. Les seules recherches à cet égard sont américaines et elles datent de très longtemps et ne permettent donc pas de savoir si au Québec les lesbiennes âgées connaissent des difficultés. J'imagine que le domaine de la santé représente certaines difficultés puisque, dépendamment des soins, il peut y avoir une certaine vulnérabilité; on ne veut pas se mettre à dos les gens qui prennent soin de nous. On peut penser que ce n'est pas le contexte qui facilite le dévoilement, mais je pense que souvent, il arrive que leur amie ou leur partenaire soit présente auprès d'elle, et qu'on refuse de la présenter comme tel. Le milieu de la santé est encore très hétérosexiste et c'est pourquoi on prend souvent pour acquis que les patients sont tous hétérosexuels.

Au sein des institutions, on demande généralement « êtes-vous marié ou pas? ». On n'a pas de formulation qui ouvrirait la porte à ce que la personne se dévoile tout en la sécurisant ou en lui offrant un contexte approprié sans que cela n'entraîne des conséquences nuisibles pour elle. Ce n'est pas pour rien que la préoccupation du vieillissement de la population des lesbiennes et gais est une question qui émerge. Il y a des recherches, des questionnements, des interprétations de santé sociale pour lesquelles s'adapter à cette clientèle homosexuelle devient important.

Parlez-nous de votre recherche actuelle dont le thème est : services sociaux et personnes âgées?

C'est une recherche qui est née en collaboration avec le Réseau des lesbiennes du Québec et l'Alliance de recherche IREF-Relais-femmes (ARIR) et qui a pour objectif de documenter les besoins des lesbiennes âgées et les façons d'adapter les services sociaux pour ces lesbiennes. Dans la première phase, nous avons procédé à une recension des écrits et à une recherche bibliographique. Présentement, nous entamons la deuxième phase. Nous avons délimité notre recherche aux lesbiennes qui vivent dans des résidences de personnes âgées et qui sont autonomes ou relativement autonomes. Les informations que nous détenons jusqu'à présent nous démontrent que les services ne sont pas adaptés. Le Ministère des services sociaux a adopté en 1997 un document sur la nécessité de s'adapter, dans l'ensemble du

réseau des services sociaux et de santé, à la réalité des personnes homosexuelles. Au niveau de l'application, ce document n'a pas trouvé d'écho auprès des services pour personnes âgées, mis à part quelques résidences qui ne proposent cependant pas de services adaptés comme tel, mais qui font preuve d'une plus grande ouverture face à cette problématique.

Nous aimerions documenter les manifestations hétérosexistes et aussi voir comment il est possible d'aider ces lesbiennes, s'il serait approprié de créer des réseaux pour elles ou de les mettre davantage en lien avec les services qu'offrent les communautés lesbiennes. Les problèmes majeurs qui nous sont souvent rapportés concernent l'isolement, l'absence de lieu de socialisation, l'absence de lieu de rencontres avec d'autres lesbiennes du même âge, d'où la difficulté de trouver de nouvelles partenaires. C'est quelque chose qui revient souvent, en plus de certaines transitions qui peuvent être difficiles à faire, comme par exemple passer à la retraite. Souvent, les lesbiennes se valorisent beaucoup par le travail professionnel; elles ont une carrière continue, surtout celles qui n'ont jamais été mariées, qui étaient lesbiennes à peu près toute leur vie, ou qui ont dû acquiescer leur indépendance économique sur laquelle elles ont misé et qu'elles valorisent. Pour celles qui ont décidé de vivre leur lesbianisme plus tard, à ce moment, c'est plutôt la difficulté de s'accepter, de faire le coming out vis-à-vis de leur famille, leurs amis, leurs enfants et leurs petits-enfants, d'où vient le besoin de soutien autour de certaines transitions. Ce sont là les besoins qui semblent se manifester.

Pour les lesbiennes, ce qui est le plus difficile, c'est de se refaire un nouveau noyau d'amies. Mais dans le centre d'accueil ou la résidence, on n'ose pas s'afficher comme lesbienne, de peur de nuire à ce processus. Il n'y a vraiment pas de lieu de rencontres pour les lesbiennes âgées. Il est certain que les lesbiennes sont conscientes de leur absence de droit et qu'il y a des aménagements sociaux à faire face à cette problématique.

Les méthodes de Procréation Médicale Assistée : progrès ou dérives ?

Extraits d'articles de Louise Vandelac
Par Christelle Lebreton

Professeure titulaire à l'Institut des sciences de l'environnement et au Département de sociologie de l'UQAM, Louise Vandelac est également chercheuse au CINBIOSE (Centre d'étude des interactions biologiques entre la santé et l'environnement). Elle est également professeure associée au Département de médecine sociale et préventive de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal. Dès le début des années '90, elle a été l'une des premières à travailler sur les enjeux socio-économiques, culturels, éthiques et juridiques des problèmes de fertilité, des technologies de reproduction et des mutations de l'engendrement.



Fécondité, Stéphanie Savard, aquarelle, 2002.

L'article suivant est composé d'extraits de textes de Louise Vandelac portant sur les technologies de reproduction. Le manque de temps et les préoccupations de chacune ne nous ont malheureusement pas permis de réaliser une entrevue avec Louise Vandelac. Comme nous souhaitions aborder ce sujet et ce, à la suggestion de Louise Vandelac et avec sa permission, nous avons décidé de vous présenter certains extraits (en italique dans le texte) de sa réflexion sur ce thème.

Le recours à la Procréation Médicale Assistée (PMA) est un fait largement répandu dans nos sociétés modernes. Dans un premier temps, après un survol des techniques auxquelles nous faisons référence, il est important de définir les aspects incitateurs qui conduisent à leur utilisation. Infertilité croissante des hommes, extension de l'âge de procréation, stérilité masculine ou féminine, évolution du rôle de la femme, autant de facteurs qui font partie des causes de ce phénomène. Celui-ci entraîne de nombreuses conséquences à la fois pour le couple, en ce qu'il se colore d'une composante parentale, et pour la société toute entière, avec les revendications liées à l'homoparentalité. Mais les techniques de PMA nous renvoient surtout à notre conception du droit à engendrer et à la place qu'occupe la maternité dans notre culture.

Le recours aux méthodes de PMA a lieu lorsque l'enfant tant désiré tarde à venir. Des examens médicaux poussés pourront mettre en avant le problème de stérilité masculine ou féminine qui empêche d'avoir naturellement une descendance. L'insémination artificielle est la méthode la plus couramment préconisée : indolore, elle ne nécessite pas d'hospitalisation et peut être répétée à chaque cycle en cas d'échec. Depuis les années '80, la médecine offre une autre alternative : la fécondation in vitro. Le principe est simple mais sa réalisation complexe : il s'agit de prélever un ovocyte dans l'ovaire puis de le faire

féconder par des spermatozoïdes. L'embryon obtenu peut alors être implanté dans l'utérus de la future mère.

Louise Vandelac évoque une fertilité masculine de plus en plus compromise justifiant en partie le recours à ces technologies : « En 1992, l'équipe danoise dirigée par Skakkebaek, publia une méta-analyse de 61 études portant sur l'analyse du sperme de 15,000 hommes provenant de 20 pays d'Amérique, d'Europe, d'Amérique du Sud, d'Asie, d'Afrique et d'Australie. Cette étude mettait en évidence qu'entre 1940 et 1990, le nombre de spermatozoïdes par ml avait chuté de moitié (1), alors que la proportion d'hommes ayant 20 millions de spermatozoïdes ou moins, seuil de la fertilité naturelle, selon l'OMS, avait triplé.

En 1995, l'étude rétrospective sur 20 ans, menée par Auger et al. auprès de 1 351 donneurs fertiles d'une banque de sperme de la région parisienne concluait que la concentration de spermatozoïdes avait chuté d'environ 2% par année. [...] Sans reprendre l'ensemble des études publiées sur ce sujet au cours des dernières années [...], trois éléments méritent d'être soulignés.

Premièrement, le déclin de la spermatogénèse s'accompagne d'une augmentation du cancer des testicules (qui affecte surtout les jeunes hommes) et d'autres anomalies du système reproducteur masculin.

Deuxièmement, Sharpe et Skakkebaek (1993 : 1392-95), émettent l'hypothèse à la lumière de l'expérience du DES et d'études sur les animaux (Colborn, 1996 : 176), que les problèmes précédemment cités, ainsi que l'augmentation des anomalies de l'appareil reproducteur pourraient être le fait d'une exposition in utero à des niveaux élevés d'œstrogène, sans exclure que l'exposition à d'autres composés (in utero, ou durant l'enfance et la vie adulte) pourrait également compromettre la fertilité masculine.

Enfin, trois études (écossaise, belge et

française) ont mis en évidence une corrélation inverse entre l'année de naissance et la qualité du sperme. Autrement dit, plus un homme est jeune, plus le nombre total de spermatozoïdes est faible, et plus le nombre de spermatozoïdes anormaux est élevé, ce qui pourrait ajouter du poids à l'hypothèse des dommages causés in utero (Colborn, 1996 : 174-175).

Ainsi, alors que la concentration du sperme d'un homme parisien né en 1945 était de cent deux millions par ml, celle d'un homme né en 1962 était exactement la moitié. Or, si ce déclin se poursuit au rythme actuel, cela prendra 70 à 80 ans pour atteindre 0, conclut gravement Jouannet (Wright, 1995 : 45). En fait, à ce rythme là, c'est d'ici une trentaine d'années qu'on aura franchi la barre des 20 millions de spermatozoïdes, seuil de la fertilité naturelle selon l'OMS et d'ici là, la proportion d'hommes, dont la fertilité sera fragilisée, voire menacée, risque d'augmenter de façon significative. Un tel horizon de deux ou trois générations est donc bien court quand les sources suspectées du problème, inscrites au cœur du développement industriel, sont aussi largement diffusées dans l'environnement et aussi couramment utilisées dans la vie quotidienne (pesticides, insecticides, certains plastiques, gras animaux, poissons des Grands Lacs, etc.) (Castleman, 1982, 1996).»

Louise Vandelac explique que ces arguments ont constitué la justification du recours aux PMA :

«C'est donc avec les meilleures intentions du monde, que le cheval de Troie des technologies de reproduction a commencé à vriller le sens et la finalité même de la conception des êtres humains. Ainsi, c'est pour remédier aux difficultés de conception qu'on a transformé la procréation qui était depuis la nuit des temps le fruit de la rencontre de deux êtres, au cœur de la différence des sexes, des sexualités et des générations, en production biotechnique et sérielle de vivant. Dont les uns sont destinés à naître et d'autres à n'être que du matériel de laboratoire, fracture anthropologique sans précédent.»

D'un côté on a commencé à confondre potentialité et désir de concevoir un enfant, en besoin irrépressible à satisfaire à tout prix, au point d'en faire un droit individuel de se donner une descendance... comme s'il s'agissait simplement d'un « service médical », ou que l'on pouvait mettre la conception des humains en marché, comme

on le fait avec ces banques de gamètes et ces agences commerciales d'enfantement ou de grossesse ainsi que le montre Louise Vandelac. Alors que nos sociétés produisent massivement de l'infertilité et de la stérilité (stérilisation, contamination chimique, etc.), sans parler de l'infécondité pour raisons économiques et sociales, il semble contradictoire d'autoriser tout ou presque pour contourner les difficultés biologiques et parfois psychiques et relationnelles de la conception, tout en reportant l'essentiel des risques sur les générations futures. C'est ce que nous démontre Louise Vandelac : «C'est ainsi, que nous sommes devenus les premiers humains à passer de l'engendrement d'un être à la production de vivant, dont certains sont destinés à naître, à être éliminés in utero par « réduction embryonnaire », à être donnés à un autre couple, à être réduits à du matériel de laboratoire, à être mis littéralement sur la glace, des centaines de milliers d'embryons patientant dans l'azote, à moins d'être simplement jetés [...].

Nous sommes devenus les tout premiers à manipuler le génome des embryons, pour les juger, les trier, envisageant même d'en corriger les défauts dans l'avenir, voire d'en modifier certaines caractéristiques, en vue d'améliorer l'espèce humaine, quand il ne s'agit pas de permettre aux géniteurs d'engendrer un être né de leurs fantasmes.

Nous sommes la première génération qui tout en reconnaissant la complexité et la fragilité de la constitution psychique des individus soumet ses descendants à des conditions de procréation défiant les lois naturelles : maternité scindée entre plusieurs mères ; mère accouchant de ses petits enfants ou l'inverse ; grossesses à 60 ans, conceptions à partir des gamètes d'un(e) conjoint(e) décédé(e) [...].

Il ne s'agit pas ici de dresser la liste d'accusations, mais de prendre la pleine mesure de cette mutation de civilisation et d'en repérer certains éléments charnières et certains points de fractures majeures, dont notamment la confusion entre demandes de soins et offres d'enfants n'est pas des moindres dans toute cette histoire. On peut certes aisément comprendre que dans l'intimité de la rencontre entre un médecin et des individus en désir frustré d'enfant, l'offre et la demande puissent parfois se confondre mutuellement. On peut donc comprendre le choix de contourner, plutôt que de tenter de soigner les pathologies et les dysfonctionnements à l'origine des difficultés

de conception, répondant alors à la demande de soins par une offre d'enfant ».

Les possibilités offertes par la procréation médicale assistée ne font qu'exacerber le « désir d'enfant à tout prix », encourageant ainsi la tendance sociale actuelle à considérer la descendance biologique comme un droit humain. L'exploitation médiatique de la douleur de gens en mal d'enfant fait augmenter le recours des techniques dont on n'entrevoit qu'à peine les conséquences sociales et médicales à long terme. On observe ainsi un processus de reproduction technicisée qui remet en cause la conception de l'être humain.

Louise Vandelac nous incite à reconsidérer les enjeux de ces techniques : «« Désormais, il n'y a plus de discipline scientifique qui ne soit dans la nécessité de maîtriser sa propre maîtrise », souligne le philosophe Michel Serres qui ajoute qu'« il importe donc de devenir non pas les maîtres du monde ou les maîtres et possesseurs de la Nature, mais les sages de notre maîtrise (1). » (Serres, 1995)»

« Si cette exigence de sagesse, de prudence et de responsabilité à l'égard des autres générations et de leur avenir est plus que jamais impérative, c'est que rarement l'être humain s'est autant plié et ployé à l'emprise de la technoscience dans ce qu'il a de plus fragile [...] au point d'inféoder l'engendrement et de s'y soumettre tout entier avec ses possibles enfants ».

Ainsi, la possibilité technique d'engendrer conduit les couples homosexuels à réclamer maintenant eux aussi le droit à la filiation par l'entremise de l'insémination artificielle. Ce qui soulève la question de l'homoparentalité. Des recherches faites principalement aux États-Unis, en Belgique et en Angleterre démontrent clairement que contrairement au mythe, des enfants élevés par des parents homosexuels ne développent aucune pathologie particulière et appuient ainsi ce droit à la filiation.

Les sociologues ont depuis un certain temps distingué dans la filiation la composante **biologique** où les père et mère sont les géniteurs et la composante **sociale** où les parents sont ceux qui s'occupent de l'enfant au quotidien. L'homoparentalité modifie de façon radicale cette définition puisque dans la plupart des cas les parents géniteurs et les parents sociaux sont des

personnes différentes, et de ce fait, les composantes biologique et sociale ne coïncident plus, comme c'est majoritairement le cas dans la filiation hétérosexuelle. On peut se questionner sur les diverses implications que fait naître l'homoparentalité. Parce qu'on peut discuter le bien-fondé d'autoriser le recours aux techniques de PMA à des individus hétérosexuels qui ne peuvent pour quelques raisons que ce soit, se reproduire, il semble légitime de discuter ce désir de contourner les règles fondamentales des lois naturelles que pose l'homoparentalité. Cependant, il est tout aussi contestable de mettre en cause la capacité d'un couple homosexuel d'éduquer un enfant. Il faudrait pour cela établir des critères objectifs permettant de mesurer les caractéristiques indispensables à un individu pour faire de lui un bon parent. Au regard des réalités de violence familiale, d'abus sexuels perpétrés sur les enfants par l'un ou les deux parents, on peut se questionner sur l'hétérosexualité comme composante essentielle du couple parental idéal.

Ainsi que le montrent les différents points abordés plus haut, l'utilisation des techniques de PMA est susceptible d'apporter une véritable révolution sur la constitution de notre société. Il est effrayant de constater combien sont peu nombreux, ou peu entendus, ceux qui, conscients que nous ébranlons les bases mêmes de l'humanité, tentent d'amener les hommes à faire face aux enjeux véritables. En bousculant les caractéristiques qui font d'un être humain un « parent », elles peuvent se révéler à la fois un progrès, pour les couples homosexuels par exemple, et un danger réel, en favorisant un eugénisme génétique. Il est important de poser les balises nécessaires au contrôle de leur utilisation, et de clarifier vers quel type de société nous souhaitons évoluer.

Les enjeux que sous-tendent les techniques de PMA sont nombreux et l'aspect technologique nous conduit à évincer leurs implications dans la mise en place et dans le fonctionnement du couple. Ainsi l'évolution du rôle des femmes (prolongement des études, plan de carrière...) les amènent à procréer plus tardivement, soit à un âge où leur fécondité tend à diminuer. Il n'est pas question de discuter la légitimité pour une femme de choisir le moment où elle souhaite procréer. Il s'agit davantage de se poser la question de déterminer sur quels éléments elle va appuyer son choix. Désormais, les femmes sont en droit de

mener une vie professionnelle et sociale autrefois réservée aux hommes. Cependant, on a ainsi écarté l'importance vitale de la fonction reproductrice de la femme. On nie cet aspect et les femmes suivent le rythme masculin, lequel ne subit à aucun moment le ralentissement ou la mise hors-jeu qu'implique une maternité. Ainsi, est-il vraiment approprié de parler de choix du moment de faire un enfant pour une femme, quand elle doit tenir compte qu'une grossesse signifie souvent renonciation à ses acquis professionnels. Les cycles de vie ne sont pas identiques pour les hommes et pour les femmes, et notre société fonctionne sur celui des hommes. Redonner à la maternité toute sa valeur, en tant que base fondamentale de la société, non pas en cantonnant les femmes à ce rôle, mais en leur reconnaissant une responsabilité essentielle à la perpétuation de l'humanité, conduirait la société à leur apporter les structures nécessaires pour accomplir leur destin de mère et de femme en toute sérénité.

D'autre part, cette capacité offerte aux individus de satisfaire leur désir d'enfant au moment qu'ils ont choisi, peu importe leur âge, leur permet de donner la priorité à d'autres aspects de leur vie (professionnels, loisirs, etc.) à un âge que la nature a destiné à celui de la reproduction. L'homme, à l'instar de n'importe quel autre animal, atteint sa maturité physiologique à un stade qui coïncide avec l'âge de reproduction. Après quoi, il commence à dépérir, car il a rempli sa fonction de reproducteur et s'est assuré de donner à sa descendance les outils de sa survie. En omettant de prendre en considération cette réalité immuable de la nature, que le darwinisme nous a révélé, une théorie à ce jour unanimement approuvée par la communauté scientifique mondiale, nous démontrons notre incroyable vanité face à la VIE. Ainsi nous nous dressons envers et contre toutes les lois de la nature, sans nous préoccuper que cela peut conduire à notre propre perte. L'infertilité croissante des hommes est peut-être le début de la fin de notre espèce. Le recours aux techniques de Procréation Médicale Assistée nous permet de contourner cet obstacle. Mais pourra-t-on contourner le problème de la qualité des gamètes ? Le droit à la descendance semble aller de soi dans notre culture, et pourtant sur quoi s'appuie-t-il ? Nous repoussons sans cesse les limites fixées par la nature, sans remettre en cause les principes sur lesquels nous nous appuyons.

Note

- 1 La concentration était passée de 113 millions par ml en 1940, à 66 millions par ml en 1990, soit une baisse de 45%, alors que le volume de l'éjaculat avait baissé du quart, ce qui donne une réduction effective de 50%.

Extraits tirés de :

- VANDELAC, Louise. « Psychanalyse et analyse culturelle », Revue SAVOIR, vol. 4 no 1, juin.
- VANDELAC, Louise. « La Vérité entre science et savoir », GIFRIC.

Avec la collaboration de Marie-Hélène Bacon Étudiante de maîtrise en sociologie et assistante de recherche pour le projet FODAR.

Les Publications de l'IREF :

- **Figures d'un discours interdit : les métaphores du désir féminin dans « Vilette » de Charlotte Brontë.**
Sandrina Joseph, Cahiers de l'IREF, no 8, 2001, 149 p. (10,00 \$)
- **Perceptions, préjugés et fantasmes chez les Grecs. Hérodote et les femmes barbares.**
Geneviève Proulx, Cahiers de l'IREF, no 7, 2001, 125 p. (épuisé)
- **Mots et espaces du féminisme.**
Lori Saint-Martin (dir.), avec la collaboration de Lorraine Archambault, Cahiers de l'IREF, no 6, 2000, 119 p. (10,00 \$)
- **Lectures féministes de la mondialisation : contributions multidisciplinaires.**
Marie-Andrée Roy et Anick Druelle (dir.), Cahiers de l'IREF, no 5, 2000, 206 p. (10,00 \$)
- **Les rapports homme-femme dans l'Église catholique : perceptions, constats, alternatives.**
Anita Caron, Marie Gratton, Agathe Lafortune, Marie-Andrée Roy, en collaboration avec Nadya Ladouceur et Patrick Snyder, Cahiers de l'IREF, no 4, 1999, 106 p. (10,00 \$)
- **Féminisme et forme littéraire. Lectures au féminin de l'œuvre de Gabrielle Roy.**
Lori Saint-Martin (dir.), Cahiers de l'IREF, no 3, 1998, 111 p. (10,00 \$)
- **Regard féministe d'une vidéaste autour du monde.**
Violaine Gagnon, Cahiers de l'IREF, no 2, 1998, 152 p. (10,00 \$)
- **Quand la violence parle du sexe : analyse du discours thérapeutique pour hommes violents.**
Lise Letarte, Cahiers de l'IREF, no 1, 1998, 130 p. (10,00 \$)
- **À partir de notre expérience. Femmes de la francophonie ontarienne.**
Linda Cardinal (dir.), Cahiers Réseau de recherches féministes, no 4, 1996, 207 p. (5,00 \$)
- **Famille et travail : double statut... double enjeu pour les mères en emploi.**
Francine Descarries et Christine Corbeil en collaboration avec Carmen Gill et Céline Séguin, Rapport synthèse d'une enquête menée auprès de 493 mères en emploi de la région montréalaise, IREF/UQAM, 1995, 107 p. (4,00 \$)
- **Les Bâtisseuses de la Cité.**
textes colligés par Évelyne Tardy, Francine Descarries, Lorraine Archambault, Lyne Kurtzman, Lucie Piché, les cahiers scientifiques de l'ACFAS, no 79, 1993, 420 p. [En vente à l'ACFAS au numéro de téléphone : 514-849-0045]
- **Recherche-action et questionnements féministes.**
Francine Descarries et Christine Corbeil (dir.), Cahiers Réseau de recherches féministes, no 1, 1993, 96 p. (5,00 \$)
- **Du privé au politique; la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes; de l'expérience de la maternité à l'enceinte des technologies de procréation.**
Textes réunis par Louise Vandelac, Francine Descarries, Gemma Gagnon et al., Actes de la Section d'Études Féministes du congrès de l'ACFAS 1989, UQAM, 1990, GIERF/CRF, 428 p. (3,00 \$)
- **Femmes, Féminisme et maternité, une bibliographie sélective.**
Christine Corbeil et Francine Descarries, CRF/Département de travail social, 1989, 79 p. (3,00 \$)

Document distribué par l'IREF :

- **Régionalisation et démocratie : les défis d'une citoyenneté active pour les femmes.**
Nicole Thivierge et Marielle Tremblay (dir.) avec la collaboration de Anita Caron et Louise Brossard, Réseau féministe de recherches et d'intervenantes pour un renouvellement des théories et des pratiques économiques et politiques pour la redistribution des richesses, 2002, 112 p. (10,00 \$)

Revue étudiante publiée par l'IREF : FéminÉtudes

- | | |
|---|---|
| « Femmes et sexualité(s) » | volume 7, no 1, 2002 (5,00 \$ + 1,00 \$ frais d'envoi = 6,00 \$) |
| « Identités et altérité : formes et discours » | volume 6, no 1, 2001 (2,00 \$ + 1,00 \$ frais d'envoi = 3,00 \$) |
| « Les femmes et l'art : de muses à créatrices » | volume 5, no 1, 2000 (Épuisé) |
| « Femmes du siècle » | volume 4, no 1, 1999 (2,00 \$ + 1,00 \$ frais d'envoi = 3,00 \$) |
| « Une revue à soi » | volume 3, no 1, Avril 1997. (2,00 \$ + 1,00 \$ frais d'envoi = 3,00 \$) |
| « Terre(s) des femmes? » | volume 2, no 1, Avril 1996. (2,00 \$ + 1,00 \$ frais d'envoi = 3,00 \$) |
| « La vague antiféministe » | volume 1, no 1, Avril 1995. (Épuisé) |

Commandes postales : ajouter 2,00 \$ pour chacun des ouvrages.

Veuillez libeller le chèque à l'ordre de :

Université du Québec à Montréal
IREF
Case postale 8888, succursale Centre-Ville
Montréal, Québec
H3C 3P8
Site Web : <http://www.unites.uqam.ca/iref>
Téléphone : (514) 987-6587, télécopieur : (514) 987-6742

Au sein de la maternité : fragmentation et diversité

Résumé d'un projet de recherche par Ginette Lafrenière

Professeure à l'École de travail social, Ginette Lafrenière s'intéresse particulièrement au domaine de l'intervention communautaire en milieu ethno-culturel. Elle vient de terminer un vidéo-documentaire sur les modèles à imiter dans la communauté Noire intitulé *Des femmes qui prennent leur place*.

NOTE DE L'AUTEURE :

Avec tout le respect dû à la dichotomie Madonna-Eve (Valverde, 1985) assignée aux femmes et mères, soit êtres vertueux, soit êtres sexuels déçus, l'auteure souhaite présenter ici quelques réflexions alternatives et préliminaires de sa recherche portant sur la maternité, la sexualité et la diversité. L'idée que la femme en tant qu'être sexuel subit une certaine fragmentation identitaire après la naissance du bébé est explorée à travers le filtre de la diversité. La relativité de la notion de « fragmentation » est mise en évidence par l'intermédiaire de sept femmes d'origines culturelles différentes. L'auteure tente d'harmoniser un espace sexuel pour un tel dialogue sans minimiser les expériences variées de ces femmes est difficile. Néanmoins, par l'intermédiaire de leurs voix, l'auteure souhaite tout simplement avancer l'idée que la diversité est un filtre important pour la compréhension du repositionnement de la sexualité à l'intérieur du cadre de la maternité et que la notion d'une fragmentation identitaire sexuelle en est une qui n'est pas uniformément partagée par toutes les femmes.

INTRODUCTION

En 1998, alors que je travaillais au Sénégal en Afrique de l'Ouest, mon fils, âgé de 16 mois, décida que l'allaitement n'était plus pour lui une façon intéressante de passer son temps avec sa mère. L'éventail quotidien d'activités, les divers animaux se promenant dans notre entourage physique et les dizaines d'enfants qui venaient le

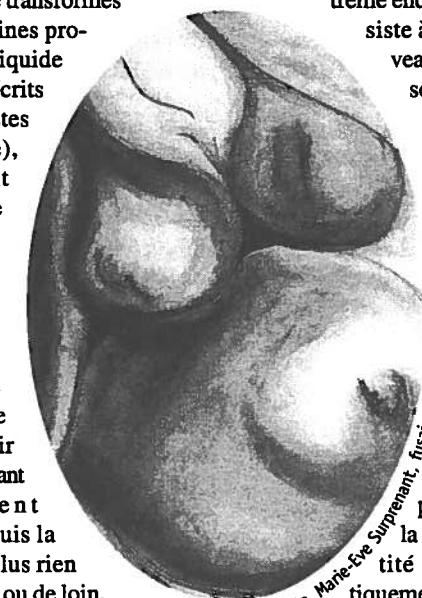
solliciter étaient des éléments exotiques qui semblaient être bien plus stimulants et fascinants que mes seins.

Ainsi commença mon deuil initial face à l'inévitable réalisation que je ne serais plus la source primaire de satisfaction et de plaisir de cet être humain avec lequel j'avais joui d'une si intense relation physique. Lorsque je partageais mon sentiment de perte avec quelques-unes de mes collègues et amies sénégalaises, elles riaient seulement et m'encouragèrent à me réapproprier mes seins et ma liberté retrouvée.

De fait, l'idée de me réapproprier ma poitrine m'attirait. Pendant si longtemps, mes seins avaient été transformés en puissantes machines productrices d'amour liquide (si adéquatément décrits par quelques activistes zélées de La Lèche), qu'il me semblait bizarre que je n'aie plus à jouer le rôle de dispensatrice de vie mais plutôt un rôle que j'avais encore besoin de redécouvrir. Lentement, presque imperceptiblement, je me sentais redevenir « normale », tout en étant douloureusement consciente que depuis la venue de mon fils plus rien dans ma vie, de près ou de loin, ne ressemblait à du « normal ».

tité sexuelle. Peu de temps après la naissance de mon fils, je n'aurais jamais pu imaginer dans mon état de stupeur sans sommeil, le sentiment de bien-être sexuel que je sentis alors au Sénégal.

En 1996, je n'aurais jamais envisagé la possibilité de résumer une relation sexuelle continue avec mon partenaire, car mon identité comme femme avait perdu tous points de repère essentiels à une connaissance de soi saine et familière. À l'époque, mon identité s'était bouleversée, transformée et fragmentée. Durant plusieurs mois, j'éprouvais une sorte de convergence ambiguë entre mon identité comme femme et mère. Mon corps souffrait de cette extrême endurance physique qui consiste à prendre soin d'un nouveau-né; mes seins étaient si sollicités par mon fils, qu'à certains moments, je regrettais profondément mon choix d'allaiter. La fragmentation de mon être avait atténué tout désir de m'engager dans un acte qui, d'ailleurs, avait conduit à l'invasion littéraire de notre petit locataire. Pendant les premiers mois après la naissance d'Issa, mon identité sexuelle fut compromise par le fait que la quasi totalité de mon identité s'était orientée dramatiquement vers mon nouveau rôle de « mère ».



Attente, Marie-Eve Suprenant, Fusain, 2002.

Conséquemment, au Sénégal, je commençais à écrire et à réfléchir sur comment mon identité de « femme blanche/canadienne » s'était transformée encore une fois après avoir été si durement rejetée par mon fils. Une des zones de ma vie qui avait subi une transformation et sur laquelle je n'avais pas souvent réfléchi, était le repositionnement que je négociais avec moi-même concernant le sens de mon iden-

Heureusement, grâce au temps et à beaucoup d'introspection, je me sentais mieux dans mes tâches de « jongleuse maternelle » et au bout de quelques mois je commençais à me sentir à l'aise par rapport à une sexualité, certes renégociée, mais qui s'était adaptée à la symbiose femme-mère qui s'est manifestée en moi. Rétrospectivement, je réalisais que négocier une identité sexuelle tout en

allaitant n'était pas chose facile et que se réapproprier son identité sexuelle avec un bébé prenait du temps.

Depuis 1998, j'ai souvent recherché un soutien moral auprès d'autres femmes pour m'assurer que mes sentiments identitaires en tant que mère et être sexuel étaient légitimes et partagés. Le carrefour entre mon identité de « femme » et « mère » avait besoin de se lier à d'autres. D'où la raison d'être de cette recherche embryonnaire sur la fragmentation de l'identité sexuelle.

LA DIVERSITÉ COMME FILTRE

Voulant vérifier auprès des femmes leurs expériences en matière de fragmentation identitaire, j'ai interviewé, au cours de l'année 2001, sept femmes entre 25 et 62 ans. Je voulais également vérifier si des femmes de diverses origines culturelles avaient ressenti le même malaise que moi quant à la négociation d'une identité sexuelle. J'ai interviewé une répondante de chacun des pays suivants : Italie, Chili, Roumanie, Barbade et Haïti. J'ai aussi interviewé une anglophone et une francophone de Montréal. Deux des répondantes avaient immigré à Montréal avec leurs enfants; les autres enfants étaient tous nés à Montréal. Cinq des répondantes avaient des filles, toutes avaient allaité leurs enfants et toutes se retrouvaient sur le marché du travail.

Consciente que je ne voulais pas m'engager dans une analyse dominante des expériences des femmes blanches liées à la sexualité, je ne voulais pas non plus aborder les entretiens en affirmant que les expériences de mes répondantes vis-à-vis du concept d'identité sexuelle fragmentée pourraient être radicalement différentes de la mienne. Leurs voix et expériences propres auraient alors confirmé ou infirmé chacune des idées préconçues que j'aurais pu entretenir sur le sujet. Cela dit, j'étais parfaitement consciente (tout comme mes répondantes d'ailleurs) des débats et de la littérature portant sur l'intersection de race, classe et genre à l'égard de la construction sociale de la maternité (Chodorow, N., 1978; Naples, N., 1998; Collins, 2000). J'étais également consciente que mon échantillon d'étude était lourdement influencé du fait que j'avais interviewé des professionnelles éduquées. Néanmoins, par le biais de leurs voix et expériences, la diversité de ces femmes a alimenté de façon surprenante ma lecture

sur le sujet.

IDENTITÉS FRAGMENTÉES : NÉGOCIER SA SEXUALITÉ

Un des thèmes émergeant des conversations avec les répondantes, est l'absence d'opinions formulées ou consciemment reconnues sur leur identité sexuelle avant qu'elles deviennent enceintes. Comme Anne (anglophone) le fait si bien remarquer :

« Tu es en train de supposer que j'ai même pensé à ma sexualité avant que je devienne enceinte. Franchement, je n'ai jamais beaucoup pensé à moi-même en tant qu'être sexuel. Je savais seulement que j'aimais faire l'amour avec mon partenaire. Après la naissance du bébé, j'ai alors réalisé ce que j'avais pris pour acquis depuis si longtemps ; le fait qu'à n'importe quel moment de la journée je puisse avoir des relations sexuelles avec mon partenaire si tel était notre désir. Dans les premiers mois suivant la naissance, nous étions chanceux d'avoir même une quelconque intimité. Entre les relais allaitement et changement de couches, nous filions dans notre chambre pour faire l'amour d'une façon digne de nos jours au secondaire. Pour te dire la vérité, c'était ok mais pas formidable. »

Marie (francophone) fait écho à ce sentiment par la déclaration suivante :

« Lorsque tu travailles et tu cours après le tout puissant dollar et tu essaies de t'établir dans une carrière, penser à la sexualité n'est pas une priorité. Tout au moins pas pour moi. C'est seulement après avoir eu ma fille que j'ai réalisé combien j'avais changé quant à ma vision de moi-même en tant qu'être sexuel. Mon corps avait changé, ma vie avait changé, je me sentais en fait coupable parfois d'avoir des relations sexuelles avec mon partenaire. J'avais de la difficulté à me réconcilier avec le fait que je pouvais être, dans une même journée, Mère Parfaite avec ma fille et Déesse de l'Amour avec mon mari. C'est drôle. Les questions précises que tu me poses me semblent bizarres. Mais quand j'y pense, je dirais que j'ai commencé à penser à moi-même en terme de sexualité seulement parce que mon expérience vécue comme être sexuel était devenue si différente. »

Par le biais de ces répondantes, il semblerait que la perception de soi comme être sexuel ait été précipitée ou encouragée après la naissance du bébé. J'oserais dire que la maternité attire, provoque et

encourage de nombreuses femmes à réfléchir sur elles-mêmes en tant qu'être sexuel. Le fait que nous soyons arrivées à un état altéré d'être en tant que « mère » encourage beaucoup d'entre nous à se questionner sur des zones de notre vie auxquelles nous n'avons pas beaucoup prêté attention par le passé. Un des éléments de cette quête d'un savoir sexuel relatif aux mères et qui apparaît être consistant, est que maternité et sexualité sont inséparablement liées et différentes des expériences érotiques du père (Hrdy, 1999). La notion d'identité fragmentée commence à prendre un sens légitime seulement si on arrive à l'affirmation que la sexualité telle que vécue après la naissance est significativement altérée.

Remarquablement, quelques-unes des femmes interviewées n'avaient pas perçu leur expérience vécue comme être sexuel comme étant un thème qui les préoccupait grandement ni avant, ni après l'accouchement. Dans le cadre de mes entretiens, une interaction dichotomique entre mes attentes relatives au concept d'une redéfinition sexuelle était confrontée aux témoignages des répondantes des communautés culturelles qui se prononçaient surtout sur la notion d'une identité plutôt « interrompue » qu'une qui serait qualifiée comme étant « fragmentée ». Très tôt dans le cadre de ma recherche, je me suis vite aperçue que la notion d'identité fragmentée était clairement divisée sur des lignes culturelles comme nous le verrons plus tard.

NÉGOCIER MATERNITÉ ET SEXUALITÉ : TOUT UN DÉFI

À première vue les témoignages suivants peuvent faire sourire, cependant ceux-ci révèlent pourtant la très grande souffrance que beaucoup de femmes rencontrent dans leurs tentatives de faire face à une identité sexuelle fragmentée. Les citations suivantes provenant des mères italiennes, anglophones et francophones témoignent de leurs défis face à une redéfinition sexuelle :

« Après la naissance de ma fille, mon mantra sexuel devint « Fuck off and leave me alone ». Ça paraît drôle maintenant mais ça ne l'était pas du tout à ce moment là. Cela m'a pris beaucoup de temps pour rétablir un semblant d'intimité avec mon partenaire. Je ne pouvais tout simplement pas envisager de reprendre une relation sexuelle avec lui. Mon sentiment d'être une personne

sexuelle était compromis à plusieurs niveaux : j'étais privée de sommeil, j'allais continuellement et il fallait m'habituer à une version très pitoyable de ma nouvelle identité physique. »

Pour cette mère en particulier, la très importante énergie physique requise pour entretenir une relation sexuelle avec son partenaire ainsi qu'une image corporelle plutôt négative, semblent avoir été les éléments contribuant à une identité sexuelle fragmentée. En ce qui a trait à la citation suivante, celle-ci témoigne de la relation cultivée entre la mère et son enfant bien avant la naissance de celui-ci. Le lien intime qui s'est créé pendant la grossesse entre mère et fille semble avoir occupé un espace émotif conflictuel chez la mère; le fait que le couple soit passé à un trio semble avoir exacerbé l'habileté de la mère de jongler ses identités multiples.

« Lorsque j'étais enceinte de Janice, je tenais un journal intime sur le déroulement de ma grossesse. Pour moi, nous étions trois bien avant sa naissance. Quand finalement elle arriva, presque immédiatement il devint clair pour moi que ma relation avec mon partenaire avait irrévocablement changé. Je n'étais pas heureuse. J'en voulais autant à mon bébé qu'à mon partenaire. Ma fille était un insatiable petit monstre ; l'allaitement, bien que continu, était o.k.; le manque de sommeil par contre, ça c'était un réel cauchemar. J'essayais de donner un sens aux sentiments éprouvés envers ma propre mère et son rôle de mère envers moi. Je voulais être une mère différente pour ma fille, meilleure... une mère plus douce et aimable. J'avais tant de pression sur mes épaules que faire l'amour avec mon partenaire n'était pas du tout une priorité. Quand mon partenaire m'approchait pour une relation sexuelle, j'en étais extrêmement contrariée. Ma réponse initiale à sa première demande fut : « Es-tu complètement débile ? » Ce fut le début d'une période très difficile dans notre relation. Je ne pouvais pas croire à quel point il était égoïste; ne pouvait-il pas comprendre que j'étais une personne différente et, conséquemment, que notre relation était devenue différente ? Crois-moi, cela m'a pris beaucoup de temps avant que je sois capable de jongler avec tous les aspects de mon identité comme mère, partenaire et être sexuel. »

Ce qui est fort intéressant dans le témoignage suivant c'est la notion de « s'approvisionner » en intimité sexuelle dans

le but de reprendre la tâche ardue du nouveau rôle de mère. Selon le témoignage de cette répondante, l'identité sexuelle fragmentée semble assez évidente dans ce cas, contrairement aux zones plutôt grises des expériences des autres répondantes.

« Mon identité sexuelle était définitivement bouleversée. Pendant un an après la naissance de mon enfant, je suis devenue une sorte de chamelle sexuelle. Je refusais souvent les relations avec mon partenaire tandis qu'à d'autres moments je n'en avais jamais assez de lui. C'était comme si j'avais besoin de faire le plein dans le département sexuel pour trois ou quatre jours à la fois et par la suite, je devais retourner à la difficile tâche d'être une nouvelle maman. Pendant très longtemps, je compartimentais les différents aspects de ma vie. La sexualité était une oasis rafraîchissante où j'allais sporadiquement boire. Un peu comme la chamelle qui s'approvisionne d'eau, après avoir fait l'amour plusieurs fois avec mon mari, je pouvais aller ainsi pendant des semaines sans le toucher. J'avais besoin de ce temps loin de mon partenaire afin de me reconnecter avec moi-même. Cela semble bizarre, n'est-ce pas ? Quand j'y pense, c'est surprenant comment nous avons survécu à la première année après la naissance du bébé. »

Ces témoignages illustrent la très grande souffrance que quelques-unes des répondantes ont ressentie en essayant de se repositionner en tant qu'être sexuel. Les questions liées à l'image corporelle émergent souvent ainsi que l'aptitude d'harmoniser les auto-perceptions qu'ont ressenties les femmes comme être sexuel et être maternel.

La privation de sommeil et l'art de jongler avec de nouveaux rôles et responsabilités en tant que femme et mère semblent être des facteurs déterminants limitant le degré d'enthousiasme d'une femme à entretenir une relation amoureuse avec son partenaire. Le thème de vouloir « essayer de négocier mon rôle de femme et de mère » revint souvent dans les discussions avec les répondantes. Tout au long des entretiens, je me retrouvais régulièrement avec le sentiment qu'il y avait beaucoup de colère réservée envers les partenaires qui ne semblaient pas saisir combien la maternité avait explosé puis redéfini les identités des répondantes. La notion d'identité sexuelle fragmentée était omniprésente pendant la majeure partie de la première

année après la naissance du bébé.

MÈRES, RITUELS ET SEXUALITÉ

Au cours de mes entretiens, il devint clair pour des raisons qui, évidemment, doivent être vérifiées et explorées de façon plus approfondie, que les répondantes originaires du Chili, de la Roumanie, d'Haïti et des Barbades, semblaient éprouver des sentiments beaucoup plus positifs envers elles-mêmes que les répondantes d'Italie et du Canada. La notion d'une identité fragmentée n'occupe pas une large place au sein des témoignages de ces femmes. Par contre, les extraits suivants illustrent la présence réelle des mères dans la vie de leurs filles après la naissance du bébé. Les grands-mères semblent être très directives dans leurs façons de transmettre à leurs filles leur savoir sur les soins à donner au bébé; par contre elles tiennent à prendre bien soin de leurs filles en s'occupant elles-mêmes du bébé et des tâches ménagères. De plus, il semblerait y avoir plusieurs types de rituels pour les mères et les bébés qui indiqueraient un certain rite de passage du rôle de « femme » au rôle de « mère ». Même dans le domaine de la sexualité en tant que telle, alors que les répondantes mentionnent que cela n'était pas explicitement discuté avec leurs mères, certains rituels semblent indiquer que les grand-mères étaient néanmoins conscientes de vouloir aider à la guérison de leurs filles (au moins physiquement) dans le but de rétablir la communication sexuelle avec leurs partenaires. Le filtre de la diversité devient alors légitime dans nos efforts de comprendre la dynamique maternité/sexualité.

Selon Lina, son expérience de nouvelle mère s'appuyait confortablement sur l'idée qu'elle pouvait compter sur sa propre mère pour assumer un rôle très actif de soignante pour elle-même et son bébé. Lina fait allusion à une quarantaine sexuelle à laquelle adhèrent beaucoup de couples de sa communauté après la naissance du bébé. Elle indique alors que sa mère ne lui a jamais explicitement parlé de reprendre une relation sexuelle avec son mari, il était clair qu'elle encourageait une guérison physique rapide afin que Lina rejoigne son mari un mois après la naissance du bébé. Selon Lina, parce qu'elle avait été entourée des soins constants de sa mère et qu'elle avait pu se reposer, elle était donc suffisamment prête pour reprendre une relation sexuelle avec son mari, une fois rentrée chez elle. D'après Lina, elle ne

voyait pas sa sexualité comme fragmentée après être devenue mère mais simplement interrompue pour une courte période de temps après la naissance de sa fille :

« Au Chili, je suis restée chez ma mère pour récupérer pendant un mois après la naissance du bébé. C'était merveilleux. Les seules choses que je devais faire c'était de me reposer et de boire des soupes chaudes et revigorantes. J'allais quand le bébé avait faim et le reste du temps je dormais. Au Chili, il y a ce que nous appelons « la quarantina », la quarantaine sexuelle à travers laquelle passe normalement les couples après l'arrivée du bébé. C'est quelque chose qui est compris parmi les couples mais pas nécessairement discuté. Selon le milieu dont vous venez, parler de sexualité est plutôt tabou. Je suppose que la seule chose que je pourrais dire c'est que lorsque je suis finalement arrivée chez moi, j'étais définitivement désireuse de redevenir intime avec mon partenaire. Je me sentais comme moi-même. »

Pour Ana, son expérience en Roumanie ressemble à celle de Lina. Toutefois, dans ce témoignage, le rituel illustrant le passage de femme à mère est évident lorsqu'elle décrit son retour de l'hôpital à la maison. Dans le cadre de son entrevue, elle confie aussi que la sexualité n'était pas un sujet dont on parlait ouvertement dans sa famille.

« Quand je suis arrivée chez moi de l'hôpital, ma mère se tenait à l'entrée de ma maison; elle m'a remis une miche de pain et un sac de sel. Cela symbolisait notre nouvelle vie en tant que famille et l'espoir de santé et de prospérité. Ma mère a bien pris soin de moi et de mon enfant pour quelques semaines; une fois que je fus reposée et je me sentais forte physiquement, je fus laissée à moi-même. Généralement, une fois à la maison, nous attendons six à huit semaines avant de reprendre des relations sexuelles avec nos partenaires. Par rapport à mon identité sexuelle je n'y ai jamais réellement réfléchi. Je n'aurais certainement pas eu de relations si je ne l'avais pas voulu. Quand même je me sentais prête et désireuse de m'exprimer à nouveau sexuellement parce que ma mère avait si bien pris soin de moi. »

MATERNITÉ ET « L'AUTRE MATERNITÉ » :

Hermence, une mère haïtienne d'un garçon de trois ans, nous illustre que le prompt rétablissement d'une relation sexuelle

saine à l'intérieur du couple semblerait garantir une relation monogame continue entre mari et femme. Cela pourrait apparaître comme un effort plutôt conscient, non seulement de la part de la nouvelle mère mais aussi chez sa propre mère.

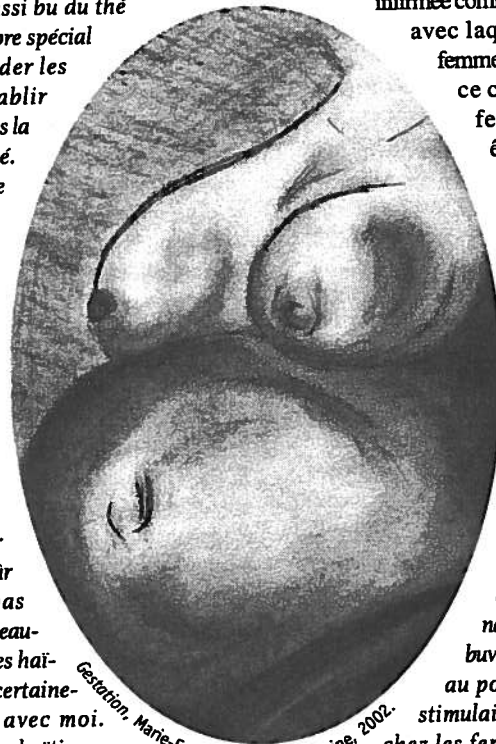
« Lorsque j'ai eu mon fils en 1999, ma mère vint rester chez nous pour deux mois. Elle apporta toutes sortes de thés, de feuilles et de concoctions d'Haïti. Quand je revins chez moi de l'hôpital, ma mère me donna un bain d'eau chaude et doucement tapait des feuilles sur mon dos et mon corps dans le but d'enlever cette impression d'être lutée par un autobus ! Elle versa aussi des sels de bain spécialement mélangés et d'autres ingrédients dans un bain vapeur afin d'accélérer la cicatrisation de mes points de suture. J'ai aussi bu du thé d'une écorce d'arbre spécial reconnu pour aider les femmes à se rétablir physiquement après la naissance du bébé. Beaucoup de femmes de la communauté haïtienne se rassemblent autour des nouvelles mères afin d'assurer l'intégrité sexuelle du couple; le plus rapidement que guérissent les femmes, mieux c'est pour le couple. Bien sûr je ne veux pas généraliser mais beaucoup de mes amies haïtiennes seraient certainement d'accord avec moi. Quelques hommes haïtiens sentent qu'ils ne sont plus reconnus une fois que le bébé est arrivé et la menace des relations extra-conjugales devient réelle.

Avoir eu ma mère avec moi pour près de deux mois fut une bénédiction. Elle pris non seulement soin de moi mais aussi du bébé et de mon mari. Elle cuisinait des repas merveilleux, jouait avec le bébé et me nourrissait de soupes délicieuses et apaisantes. Je lui fus très reconnaissante de son soutien parce que je pouvais me reposer et, lorsqu'elle partie, je sentis que je pouvais assumer mon rôle de mère et de partenaire avec une certaine facilité. Je pensais que si elle pouvait le faire, je le pouvais aussi. En fait, je fus très heureuse

de reconnecter avec mon partenaire et n'ai pas réellement questionné ma sexualité en tant que nouvelle mère. Je sentais que j'étais toujours Hermence mais en « plus » maintenant avec un beau petit garçon. Je savais que je ne voulais pas devenir enceinte à nouveau si vite, ça c'est sûr. Mais reprendre une relation sexuelle avec mon partenaire, c'était ok. Je me sentais entière et sûre de qui j'étais. »

Dans l'entrevue qui suit, Gladys fait écho à l'expérience de ses sœurs chiliennes et haïtiennes. La présence d'un rituel ainsi que le très grand soutien pour la nouvelle mère semblent être des éléments essentiels d'une convalescence accélérée. À nouveau, la question d'une identité sexuelle est d'une certaine façon infirmée comme étant quelque chose avec laquelle les « autres » femmes sont aux prises. Dans ce cas-ci, les « autres » femmes sembleraient être les femmes Blanches.

« En Barbade, dans la ville où j'ai grandi, je me rappelle que les femmes qui avaient des bébés ne quittaient pas leur maison pendant les sept jours suivant la naissance du bébé. Les femmes enterraient le cordon ombilical du bébé pour des raisons que je ne connais pas exactement. Elles buvaient beaucoup de soupe au poulet croyant que cela stimulait la production de lait chez les femmes allaitant. Dans l'ensemble, les femmes étaient traitées avec un énorme respect et recevaient beaucoup d'aide de leurs mères, tantes et voisines. Pour ce qu'il en est de la sexualité, il est difficile de parler de ce sujet parce que nous n'en discutons pas beaucoup. C'était plutôt en terme de sous-entendu. Mais je crois que les femmes redevenaient intimes avec leurs partenaires après quelques semaines de drolotement par leurs mères. La question de la sexualité pour les femmes des Barbade n'est pas quelque chose qui, je pense, existe consciemment dans notre esprit. Nous ne sommes pas autant préoccupées par la sexualité que pourrait l'être d'autres femmes. Je crois aussi, qu'étant donné que nos mères



Gestation, Marie-Eve Surprenant, sanguine, 2002.

et tantes nous aidaient beaucoup quand nous avons nos propres enfants, nous étions en fait d'une certaine façon préparées à être mère. Et bien sûr, dans notre communauté, tout le monde est notre mère. La famille élargie et la communauté sont très présentes dans la vie des nouvelles mères. Nous sommes expertes en maternité parce que nous avons beaucoup de modèles et beaucoup d'aide. Peut-être cela explique en partie pourquoi la redéfinition de nos identités sexuelles n'est pas tellement un problème. C'est difficile à expliquer. »

Les témoignages d'Hermence et Gladys font écho à la littérature sur les femmes Noires et la notion de « l'autre maternité », (« othermothering ») décrit par diverses féministes et intellectuelles Noires (Naples, N., 1998; Collins, 2000; James, 1997; Njoki, 2000). Dans un article intitulé « Reflections on the mutuality of mothering », Njoki affirme que la maternité n'est pas nécessairement basée sur les liens biologiques mais aussi sur ceux qui s'étendent à toute la communauté. La présence des mères et des « autres mères », qui supportent les femmes avec des enfants à l'intérieur de la communauté élargie est extrêmement importante au sein des différentes communautés africaines et afro-américaines. Clairement, la littérature concernant la notion de « l'autre maternité » recoupe les questions liées à la race, la classe sociale et le genre.

Nos efforts pour comprendre la maternité et la sexualité par le filtre de la diversité nous amènent à envisager la possibilité de tracer un pont entre la notion de « othermothering » et ses effets positifs sur la sexualité des mères. Tout en ne voulant pas nous engager dans une étude qui montrerait une « prédilection à placer les femmes Noires dans un cadre comparatif » (Collins, 2000) je crois toutefois, qu'à travers ce résumé, les expériences vécues par les femmes Noires comme mères et « autres mères » peuvent être perçues comme des éléments positifs et importants dans la compréhension de la notion d'identités fragmentées chez les nouvelles mères.

CONCLUSION

Par le biais de cette recherche je fus étonnée et à plusieurs reprises j'éprouvai même une certaine jalousie en réalisant que la question de se réapproprier une nouvelle identité comme mère et être sexuel ne concernait que quelques-unes des répondantes. De toute évidence, les répondantes du

Chili, de la Roumanie, de la Barbade et d'Haïti parvinrent à transcender le monde « des femmes » pour celui « des mères » avec une plus grande facilité que moi.

Par l'intermédiaire de leurs merveilleuses histoires il devint clair pour moi qu'il émergeait un modèle de rituel visant à valoriser le rôle de nouvelle mère. De plus, l'énorme soutien qu'elles recevaient de leurs mères ainsi que les massages, bains vaporisateurs et soupes fortifiantes, étaient tous des éléments servant à assurer un prompt et sain retour à leurs nouveaux rôles. Mon idée initiale que les femmes aient à « réclamer » leurs identités fragmentées n'apparaissait plus si fondée car les répondantes issues des communautés culturelles ne ressentaient pas le besoin de « se réapproprier » d'une identité comme « femme » car elle n'avait jamais été perdue! Comparativement aux autres répondantes (anglophones, francophones et italiennes), elles voyaient leurs identités sexuelles comme faisant partie d'un continuum, à peine interrompu brièvement par la naissance de leurs bébés.

De toute évidence, ma curiosité autour de cette question de maternité et d'identité fragmentée n'est pas satisfaite. En fait, j'ai à peine commencé à comprendre l'idée que la diversité dans le domaine de la maternité a beaucoup à offrir aux chercheuses féministes qui s'intéressent aux questions relatives à la maternité. L'objectif de cette réflexion était d'illustrer mes premières réactions et découvertes sur cette voie de recherche qui demeure très embryonnaire. La thématique des rituels entourant le passage des femmes à la maternité me semble mériter davantage d'attention et d'étude. Les liens entre « l'autre maternité » (othermothering) inhérent à la communauté Noire (mais aussi reconnue dans différentes communautés ethnoculturelles) méritent d'être exploré davantage pour leurs effets positifs sur la sexualité des mères.

Bibliographie

- COLLINS, P. 2000. *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment*, Routledge.
- FEATHERSTONE, B. and HOLLWAY, W. 1997. *Mothering and Ambivalence*, Routledge.
- HRDY, S. 1999. *Mother Nature: Maternal Instincts and How They Shape the Human Species*, Ballantine Publishing Group.
- JAMES, S. 1997. « Mothering: A Possible Black Feminist Link to Social Transformation » in *Theorizing Black Feminism*, eds. Stanlie, J. and Busia, A.P., Routledge.
- NAPLES, Nancy. 1998. *Grassroots Warriors: Activist Mothering, Community Work and the War on Race, Class and Gender*, Routledge.
- NJOKI, N.W. 2000. « Reflections on the Mutuality of Mothering: Women, Children and Othermothering », *Journal for the Association for Research on Mothering*, vol. 2, no. 2.
- VALVERDE, M. 1985. *Sex, Power and Pleasure*, Women's Press.

Journées visqueuses

Par Nathalie Fortin

Étudiante au baccalauréat en Études littéraires, concentration en études féministes depuis 1999, Nathalie partage son temps entre ses études, la photographie et la création littéraire. Elle fait également partie du collectif d'auteurs, *Les Réglisses*, ayant leur propre soirée de lecture au *Café Léopard* à Montréal depuis l'automne 2001. Son écriture est imprégnée d'un questionnement et d'une exploration du corps, du désir, de la musique et de l'identité.

22-09-95. Non, c'est pas vrai. 10h12. Tu voudrais avoir rêvé. Tu ne veux pas y croire. Maudit petit carré de plastique. Signe d'addition. Plus. Positif. Additionner un corps au sien. NON! Pas encore! Cet utérus visqueux et fertile. Qui a dit que l'opresseur était grand et fort?! Big deal! Il est gros comme une poire mais il te tient. Une prison à l'intérieur de soi. C'est la deuxième fois. Elle était quand même chanceuse que Mireille, sa voisine, soit infirmière. Elle avait tout organisé, avec une docteure. Tu avais même vu ce bout de chair, inactif comme un filet de poisson à l'épicerie. Cette masse chaude et gluante; sa pire ennemie. Elles l'avaient libérée de son corps-prison.

Mireille n'est plus sa voisine, il faut qu'elle se débrouille seule. Tu te dis que tu es capable. Elle sait à quoi s'attendre. Comment va-t-elle y aller? Avec qui? Le père? Quel? Elle est bien bonne!!! Comme s'il avait senti la puanteur de ses hormones en délire, il a disparu. Joe!!? Jamais là. Joe??? Complètement libre. Salaud. Il s'emprisonne en elle quand ça l'arrange. On sait bien, c'est lui qui a les clés. Tu n'es qu'une serrure. De toute façon, elle ne veut voir personne. Tout lui donne la nausée. Elle boit, se gèle, fait tout pour que ce minuscule entêté décolle. Rien à faire, il a une volonté de fer. Tu dois te résigner, il faut prendre rendez-vous. Dans tous les bons hôpitaux près de chez vous!

02-10-95. Hôpital. Tout lui est abject ici. Le vieux bronchite chronique qui râle de tout son flegme. L'odeur du sang qu'on a nettoyé. Le sang chaud et gluant

de la femme qui accouche. Le pus de la gangrène. Il te faudrait arrêter tous tes sens. To smell no evil. Première rencontre: infirmière. Qui? Quand? Comment? Pourquoi? Quatre semaines. Pilule. Ben oui. Enceinte. L'enceinte de la prison. Tu ne sais pas pourquoi les femmes vivent dans un corps prison. Vous? Non. Elle non plus. Oui, le père est un con. Oui, seule. Dans deux semaines! Signer? Pourquoi? Pour dégager l'hôpital de toute responsabilité? Bien sûr, on ne peut pas se fier au corps des femmes. Monsieur le docteur Poisseux? Non, connais pas. Vous serez là. Oui. Au moins.

En attendant, elle court, elle saute. Tu espères que son utérus va abdiquer. Pensez-vous vraiment! Jamais de la vie! Organise. Creuse des tranchées. Continue à travailler. Un peu de café? Elle se précipite à chaque lourde charge. Oui, j'arrive. Oui, patron? Tu t'excuses. Besoin d'un congé. Je me fais opérer. Pourquoi? Euh? C'est mes reins, pas compliqué. Chirurgie d'un jour. Je vous apporte un papier si vous voulez? Non. O.K. Oui, c'est seulement une fois. Promis. Elle espère.

17-10-95. Elle se réveille. Il fait soleil. 10h12. Elle sourit. Ta chatte ronronne plus fort qu'à l'habitude. Elle est collante! Merde! C'est aujourd'hui. Elle appelle son lift. Tout est confirmé. Tu vas te laver. Frotte plus fort qu'à l'habitude. Ouch! Trop fort! L'eau n'arrive pas à te relaxer. Serviette. Sèche. Yeux. Mouillés. Habille. 10h23. Rien de trop serré. Confortable. Peut-on vraiment être confortable en un jour comme celui-ci?

Ding-Dong! 10h45. J'arrive! Sourire nerveux. Elle se sent laide. Merci encore!! Ils disent que c'est pas long. Tu as un livre. O.K.. Tu te sens K.O. Son corps est une prison. Joe, c'est le « screw ». Le docteur, le directeur. L'infirmière, c'est l'infirmière. Elle arrive. Dans une demi-heure ce sera la libération. Un peu de bobo c'est bien peu cher. Il faut serrer les dents un peu fort.

Nom? Oui. 11h07. Ça ne sera pas trop long! Oui. Elle s'assoit. Elle frissonne. Entend son nom. Automate. Marche. Ça ne sera pas trop long! Oui! Enfile la jaquette couleur bleu humiliation.

Couche-toi. Respire. Murs blancs tachés de sang transparent. Draps stériles. I wish I was! Tout est froid. 11h15. Le métal des instruments brille. L'infirmière les dispose de ses mains habituées. Coup de vent! Tout habillé de blanc. Le docteur Poisseux entre. Digne. Blanc. Froid comme ses instruments. Tu te demandes s'il jette beaucoup de vêtements blancs, tachés de sang. Un bonjour vide. Des doigts secs. Une main pas sympathique du tout. Rêche. L'infirmière explique la procédure. 11h21. Piqûre. Dilatation. Aspiration. Curetage. Vous aspirez? Oui. J'ai déjà été aspirée. Pas ici. Une docteure. Le silence est lourd. Poisseux ne parle pas. L'infirmière est sa voix. Pourquoi? Retient-il des sanglots? Des rires? Quelque chose?

Un spéculum gluant pénètre en elle. L'aiguille s'enfonce. C'est atroce. Imaginez-vous en train de piquer un muscle complètement tendu. Il la pique quatre fois. Il ne te parle pas. Tu l'entends penser. Toutes des salopes. Tu as envie de lui cracher à la figure, mais le mucus te donne la nausée. En plus, il est le directeur de sa prison. Lui seul peut t'en libérer. Maintenant, son col est anesthésié. Juste le col. Ils veulent que tu les voies. 11h30. Ils veulent que tu pleures. Ils veulent que tu souffres ta libération. Il ne te parle pas. Elle a l'impression que ça fait une heure qu'elle est ici, que c'est un cauchemar. Ce n'était pas la même chose avec Mireille et la dame. Pourquoi? Avec elle tu étais bien. Avec lui tu n'es rien. Elle écrase la main douce de l'infirmière. Tu le vois. Elle pleure. Elle souffre ma libération. Il dilate le col. De plus en plus, il dilate. Il ne te parle pas. À travers le brouillard des larmes tu essaies de le regarder. Il n'a plus de visage. Il est sans âme. Froid comme la mort. Il se confond avec le blanc-remord des murs. Ton cœur bat dans ta tête. L'infirmière s'éloigne. NON! RESTE! Elle revient. Avec l'aspirateur. Commutateur ON>OFF. ON. Bruit infernal. To ear no evil. 11h35. Serpent aspirateur. Sergent libérateur. Entre en toi. Succion. Vidons. OUCH!! Tu sens l'ennemi se décoller. Tu sens le déchirement. Elle a un haut-le-cœur. Elle n'aime pas ce qui est gluant. Ils veulent ça. Encore un peu pour nettoyer. Maintenant. C'est presque fini. Ils veulent que tu le sentes. Que tu prennes conscience de ta prison,

du prix qu'il en coûte pour en sortir. 11h39. Curetage. Ça gratte le long de la paroi. Ça brûle. Il enlève ses gants et s'en lave les mains. Il ne te regarde pas. To see no evil. Il ne te parle pas. To speak no evil. Il sort. 11h45. L'infirmière me transporte dans une sale où d'autres pleurent leur douleur. Tu n'as plus de larmes. Je ferme les yeux. C'est fini. 20-10-95. Retour au travail. La vie continue. Tu ne saignes plus. Elle est libre.

27-10-95. 09h38. Elle se réveille. Il fait soleil. Tu souris. Sa chatte ronronne plus fort qu'à l'habitude. Elle est collante. Elle se sent toute collante. C'est chaud et gluant. Un spasme incontrôlable s'empare de toi. Tu soulèves la couverture. DU SANG!! MOI! PARTOUT. Pourquoi? Elle en a jusqu'aux genoux. Tu es ton abject. Tu prends le temps de récupérer les draps. Sautte dans la douche. L'eau du fond est rouge. Tes yeux aussi. Elle pleure. Elle crie: J'ai peur. Haut le cœur. Ça continue. Ça sort de toi. Ça coule comme un robinet. Va-t-elle mourir? Elle appelle une voisine, qui arrive tout de suite. Vous allez vers un hôpital. NON! Pas le même. Un autre. Tu as peur. Elle renvoie ma voisine. Merci. Oui, oui je t'expliquerai. Comment peux-tu lui expliquer que ce qui t'écoeure le plus sort de ton vagin! Que tu es en train de produire ton abject!

10h48. Salle d'urgence. Carte. Nom. Questions. Merde! Elle saigne. Hémorragie, je crois. OUI. Elle s'assoit avec son ennemi entre les deux jambes. Ce que tu détestes le plus est de toi. Tu en es la productrice. 11h05. Tu entends ton nom. Automate. Marche. Ça ne sera pas trop long! Elle enfile l'humiliation et une sorte de couche de papier, beige et rude comme la haine. Elle s'assoit dans le lit. Elle pleure. Ça coule. Tu as peur. Un docteur entre. Tu sursoutes. Tu cries. NON! Elle se calme. Honte. Je pleure doucement. Il te prend la main. Pouls sans doute. Il te regarde. Il te parle. Mains chaudes. Il t'examine. Il n'a pas l'air d'être dégoûté. Il prend un échantillon de ton sang. Il t'envoie pour une échographie. Il repart. 11h20. Elle est fatiguée. Ils lui font boire de l'eau. Pour mieux voir. Le docteur revient et examine la photo. 11h50. Diagnostic. Elle est toujours enceinte. Enceinte d'une moitié de cadavre de

fœtus. Là, tu t'écoeures au plus haut point. Porteuse de cette masse gluante et chaude. Doucement une terreur s'empare de toi. Tu te sens faible. Il lui dit: « Tu es fatiguée, on va s'occuper de toi ». Ils l'emmènent. 12h10. Une salle d'opération aux lumières violentes. Un anesthésiste arrive. Il lui parle, lui sourit. Elle s'envole comme un oiseau. Tu rêves d'un désert sec et aride. Un Sahara où le sang devient instantanément poussiére.

13h45. Tu te réveilles. La gorge sèche. Les yeux secs. Tu te touches. Tu ne saignes plus. Tu souris. Elle pense à sa chatte. Un cathéter gratte sa main gauche. Tu verses une larme douce, rédemptrice et réconciliatrice. 13h50. Une infirmière vient. Elle te ramène dans une chambre. Tu te rhabilles tranquillement. 14h36. Elle appelle Joe. Tu lui dis de venir. Tu attends. Il arrive. Il ne sait pas quoi me dire. Il te demande ce qui est arrivé. Tu souris. Maintenant tout est fini. Tu es passée à travers cette guerre toute seule. Elle ne lui donnera pas le plaisir de pleurer sur son histoire. Elle est à toi. Tu es à toi. Lui, il n'est qu'un être libre. Il n'a pas à se battre contre ton corps. Il n'est plus ce que tu veux. C'est toi que tu veux. Tu veux être à toi. À soi toute seule.



Fausse couche, Stéphanie Savard, écoline, pastels gras et bandage médical, 1997.

Ateliers de création et

Par le comité éditorial



Éclats d'âme, collectif, fusain, sanguine et pastels secs, 211 cm x 93 cm, février 2002.

L'équipe de la revue *FéminÉtudes* a décidé cette année, d'élargir ses horizons. En plus de préparer la publication de la revue de cette année, les membres du comité ont décidé de mettre sur pied une exposition et des ateliers de création, ouverts à toutes et à tous pour illustrer le thème de la revue, *Femmes et Sexualité(s)*. Ces projets nous ont demandé beaucoup de temps et d'énergie, mais ils ont été très enrichissants. Nous vous présentons donc, dans ce bref article, un bilan des activités les plus marquantes qui se sont déroulées au sein de la revue *FéminÉtudes* cet hiver.

ATELIERS DE CRÉATION

L'idée des ateliers de création a pris forme au cours de l'automne 2001, suite à la suggestion de Marie-Eve Surprenant de mettre sur pied une exposition d'œuvres d'art sous le thème *Femmes et Sexualité(s)*. Étant donné le fait que nous considérons que l'art est accessible à tous et à toutes et que tous les individus possèdent un talent artistique et créatif, nous avons initié les ateliers de création dans le but de réunir des étudiant(e)s de l'UQAM de toutes les disciplines pour mettre nos idées en commun et créer tous ensemble. Les ateliers de création, en plus d'être un espace de création artistique, furent aussi l'occasion de discuter des problématiques féministes liées au corps, aux représentations de la femme, à la sexualité, etc.

Le premier atelier de création a exploré l'espace, les dimensions et les volumes en élaborant une sculpture grandeur nature. Les participantes ont réalisé la sculpture *Femme : une et multiple* à l'aide de matériaux de récupération, de tissus, de découpures de revues, de boyaux d'aspirateurs, de bijoux, bref des matériaux accumulés au fil des années. En jouant avec les divers objets et matières, en discutant sur les femmes et sur les rôles qu'elles peuvent être amenées à tenir au cours de leur vie, les rôles se juxtaposant parfois de façon alarmante, provoquant épuisement et oubli de soi, elles ont créé la sculpture d'une femme aux multiples visages.

Le deuxième atelier, alliant peinture et dessin, fut aussi très riche en discussions et en expérimentations. En effet, l'atelier a fait émerger des questionnements sur la sexualité des femmes et sur les images qui nous sont présentées habituellement par les différents médias. Nous voulions montrer la femme dans ses différents états d'âme, d'esprit et de corps, laisser libre cours à notre imagination. Nous voulions montrer le plaisir des femmes, sans contrainte, sans censure. Pour s'inspirer davantage, les participantes ont décidé d'explorer le modèle vivant et certaines ont bien voulu poser, nues ou semi-nues. C'est ainsi qu'est née l'œuvre *Éclats d'âme*. L'expérience du travail en collectif fut des plus enrichissantes. Les participantes furent étonnées, à la fin du travail de création de constater l'ampleur qu'avait prit l'œuvre. Une œuvre qui va bien au-delà des talents individuels réunis. Les participantes ont bien hâte de se réunir à nouveau pour faire émerger l'inspiration créatrice et créer de nouvelles œuvres. Qui sait, un collectif solide prendra peut-être forme dans les années à venir.

Merci à toutes celles qui ont participé : Hélène Beaudouin, Marielle Demercq, Nathalie Fortin, Marie-Josée Lauzière, Christelle Lebreton et Mylène Slogar. Les ateliers ont été animés par Marie-Eve Surprenant.



Participantes des ateliers de création



Femme : une et multiple, collectif, 2 m x 0,5 m x 0,5 m, janvier 2002

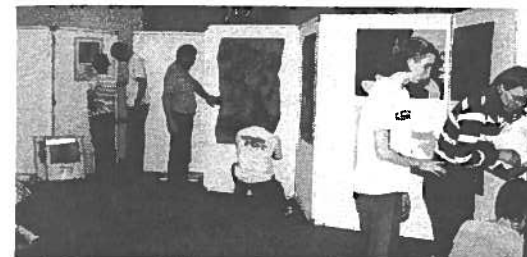
exposition Corps dévoilés



Catalogue d'exposition

EXPOSITION CORPS DÉVOILÉS; LA SEXUALITÉ DES FEMMES MISE À NUE

Du 4 au 6 mars 2002, au local D-R200 du pavillon Athanase-David, a eu lieu l'exposition *Corps dévoilés; la sexualité des femmes mise à nue*, organisée par les étudiantes membres du comité éditorial de la revue *FéminÉtudes* de l'IREF. L'exposition regroupait plus d'une vingtaine d'artistes (hommes et femmes), professionnels et amateurs, ainsi que des œuvres issues des ateliers de création. En tout, plus de 50 œuvres ont été exposées, de tailles, de styles et de techniques différents. L'exposition a connu un franc succès. Même si l'exposition s'est déroulée dans un court laps de temps, de nombreux visiteurs sont venus admirer les créations très diversifiées, mais ayant toutes un point en commun : la sexualité des femmes.



Montage de l'exposition



Vente aux enchères



Vernissage



Musiciens

Le vernissage de l'exposition a eu lieu le mardi 5 mars 2002, de 18h à 20h et a attiré une foule enthousiaste. Artistes, parents, amis, membres de l'IREF, étudiants et étudiantes et passionnés d'art étaient au rendez-vous. Plus de 200 personnes sont venues faire un tour au vernissage. Ce fut l'occasion de rencontrer les artistes, de comprendre leur démarche et d'échanger sur l'art et le féminisme. Ce fut aussi une opportunité, pour certains artistes, d'exposer leurs œuvres pour une première fois et pour d'autres plus expérimentés, d'échanger sur leurs expériences dans le milieu de l'art. La soirée du vernissage s'est déroulée dans une ambiance chaleureuse et survoltée!

Le vernissage fut suivi d'une vente aux enchères où certains artistes ont légué au comité de la revue *FéminÉtudes* une de leurs œuvres, les profits récoltés servant à financer la publication 2002 de la revue *FéminÉtudes*. Catherine Véronneau s'est prêtée au jeu de l'encantrice, détendant l'atmosphère avec humour. Les personnes présentes ont répondu favorablement au projet de vente aux enchères et presque toutes les œuvres ont été achetées en peu de temps. La soirée s'est terminée sur des airs de jazz avec deux musiciens de grand talent; Guillaume Dupré à la guitare ainsi que Patrick Morissette au saxophone. Ce fut l'occasion d'entendre des classiques du jazz ainsi que quelques compositions originales de ce jeune duo. Une soirée mémorable, qui restera longtemps gravée dans la mémoire des organisatrices, des artistes et nous l'espérons, dans la mémoire des spectateurs présents.

Félicitations à tous les artistes qui ont exposé : Marie-Andrée Boivin, Judith Bourguin, Eve-Lyne Busque, Édith Brunette, Pauline Chabot, Caroline Dubois, Séverine Erb, Denis Forcier, Valérie Gilbert, Fabienne Lasserre, Joanne Lépine, Geneviève Lussier, Gynette Mercier, Christine Palmiéri, Marie-Joie Renaud, Roxanne Ruel, Carlos et Jason Sanchez, Stéphanie Savard, Marie-Eve Surprenant et les participantes des ateliers de création. Un merci tout particulier à tous ceux et celles qui ont fait don de leurs œuvres pour la vente aux enchères. Sans vous, ce projet n'aurait pu voir le jour.



Artistes et organisatrices

Le Fonds Anita Caron

Le Fonds veut soutenir financièrement les activités de formation et de recherche des étudiants et étudiantes inscrites dans les programmes de l'Institut ou qui poursuivent des études au doctorat et au post-doctorat à l'UQAM en études féministes.

En plus d'apporter une contribution financière à la publication de la revue *FéminÉtudes*, les principaux projets financés par le Fonds sont les suivants :

BOURSE « ANITA CARON »

Trois bourses d'étude sont offertes annuellement dans le cadre d'un concours des bourses d'excellence de la Fondation UQAM :

- une de \$ 1,000 à la Concentration de deuxième cycle en études féministes
- et deux de \$ 500 à la Mineure pluridisciplinaire en études féministes (premier cycle)

PRIX ANNUEL DE PUBLICATION D'UN MÉMOIRE DE MAÎTRISE EN ÉTUDES FÉMINISTES

Le mémoire sélectionné est publié dans la collection « Les Cahiers de l'IREF » ou aux éditions du remue-ménage (maison d'édition féministe québécoise). À ce jour, quatre étudiantes ont obtenu le prix. Il s'agit de :

2001 Sandrina JOSEPH, études littéraires

Figures d'un discours interdit : les métaphores du désir féminin dans « Villette » de Charlotte Brontë, « Cahiers de l'IREF », no 8, 149 pages.

1998 Nathalie RICARD, intervention sociale

La maternité chez les lesbiennes : diversité de portraits (coédition avec les éditions du remue-ménage, paru en 2001, sous le titre *Maternités lesbiennes*)

1997 Violaine GAGNON, communications

Regard féministe d'une vidéaste autour du monde, « Cahiers de l'IREF », no 2, 152 pages.

1996 Lise LETARTE, sexologie

Quand la violence parle du sexe : analyse du discours thérapeutique pour hommes violents, « Cahiers de l'IREF », no 1, 130 pages.

SOUTIEN AUX ÉTUDIANTS ET AUX ÉTUDIANTES

Pour leur participation à des colloques à des congrès scientifiques et pour l'organisation d'activités publiques : conférences, colloques, présentations de films, etc.

Pour faire un don au Fonds Anita Caron afin de permettre à un plus grand nombre d'étudiants et d'étudiantes :

- de recevoir une bourse d'étude
- de participer à des rencontres scientifiques nationales et internationales afin de mettre à profit les connaissances acquises dans leur formation
- d'initier des projets et de développer des habiletés particulières aux plans du savoir-faire et du savoir-être
- et s'assurer d'une relève de chercheuses en milieu universitaire et de professionnelles qui œuvrent dans les divers milieux d'intervention

S'informer auprès de l'IREF :

Pavillon Thérèse-Casgrain, local W-4290

Téléphone : (514) 987-6587

Télécopieur : (514) 987-6742

Courriel : iref@uqam.ca

Site Web : <http://www.unites.uqam.ca/iref>

Shirin Neshat : la quête d'identité

Par Catherine Véronneau



Rapture Series, Shirin Neshat, 1999
Épreuve argentique. Photo : avec l'aimable permission de la galerie Barbara Gladstone, New York

où un long rideau sépare la salle entre les hommes et les femmes.

Il est difficile de résumer tout ce que représentent les six courts métrages, mais il est clair qu'il s'agit d'une porte d'entrée empreinte de poésie et de réalisme sur des femmes tentant d'exister dans une culture qui définit l'émancipation tout autrement. Même si l'artiste prétend ne proposer aucun message, on ne peut que réfléchir et se questionner plus profondément sur les enjeux découlant du fait de « porter » un sexe de femme, précisément dans la culture iranienne. Plusieurs interprétations ressortent de cette œuvre, mais il n'en demeure pas moins qu'une grande partie de ces métaphores viennent nous chercher dans notre propre identité. Il est clair qu'une telle exposition ne peut que ramener des questionnements sur les conditions des femmes en général. Des comparaisons émergent entre ce que vivent les femmes là-bas par rapport à leurs droits et à leur vouloir être, et entre ce que vivent les femmes d'ici. Mais il y a plus que ces comparaisons : ce qui est si criant à nos yeux dans ces films nous ramène plus subtilement à notre propre condition de femme et nous questionne sur la construction de notre identité de femme.

Cette exposition nous révèle une artiste, mais surtout une femme qui prend la parole à travers ses œuvres. Une exposition artistique comme celle-ci nous donne suffisamment de substance pour réfléchir socialement et politiquement sur la situation des femmes dans le monde, mais surtout, sur notre propre situation. Il s'agit vraiment d'une artiste à découvrir.

L'auteure est bachelière en science politique, concentration en études féministes. Elle poursuit ses études à la maîtrise dans la même discipline. Elle a un intérêt pour le monde arabo-musulman et spécifiquement pour les femmes musulmanes qui feront l'objet de son mémoire de maîtrise. Les féminismes sont pour elle des pistes de réflexion et d'analyse intéressantes pour tenter de comprendre les fonctionnements sociaux.

Cet article propose un compte rendu de l'exposition des œuvres filmographiques et photographiques de Shirin Neshat qui ont été présentées au Musée d'art contemporain de Montréal du 29 septembre 2001 au 23 janvier 2002.



Soliloquy Series, Shirin Neshat, 2000
Épreuve couleur. Photo : avec l'aimable permission de la galerie Barbara Gladstone, New York

L'artiste, née en 1957, est d'origine iranienne. Elle vit et travaille maintenant à New York. Elle aborde dans son œuvre la condition de la femme iranienne à travers les thèmes du désir, de la solitude, de la mort ainsi que de l'enfermement et de l'aliénation. L'exposition était composée essentiellement de six installations vidéo-

graphiques, soit *Turbulent* (1998), *Rapture* (1991), *Fervor* (2000), *Soliloquy* (1999), *Pulse* (2001) et *Passage* (2001), ainsi que d'une quinzaine de photographies tirées de ces courts métrages. L'originalité des installations vidéographiques, comme par exemple, la disposition de deux écrans face à face jouant simultanément deux scènes différentes, nous permet d'entrer de plein fouet dans l'œuvre métaphorique de l'artiste.

À travers les six installations, la quête d'identité de la femme musulmane se fait sentir, que ce soit par son corps, ses actes, ses chants, ses paroles ou ses silences. L'univers que présente Shirin Neshat nous démontre la difficulté d'être femme ainsi que les réalités socio-culturelles qui construisent les relations entre les sexes. À ce titre, plusieurs métaphores se reflètent dans ses œuvres pour exprimer la condition des femmes musulmanes. Ainsi, les hommes sont souvent vêtus de chemises blanches, alors que les femmes portent le long voile noir, ce qui donne un effet dichotomique entre les sexes par l'effet de contraste entre le noir et le blanc. De cette façon, le corps des femmes est marqué, quelles que soient leurs actions. De plus, ce sont les hommes qui font usage de mots, et ce, autant dans la discussion que dans la chanson, alors qu'il en est tout autrement pour les femmes, lesquelles s'expriment par des sons ou par le silence. L'artiste est très explicite dans son film *Turbulent* quant aux différences de droits entre hommes et femmes. Sur l'un des écrans, un homme chante des paroles, dos au public. Sur l'autre écran, une femme seule devant des sièges vides entame un chant sans mot, mais ce chant en dit tout autant. Cette image prend encore plus de force lorsque les pistes de lecture nous indiquent que les femmes, en Iran, n'ont pas le droit de chanter en public. La division masculin-féminin est aussi très présente, notamment dans *Fervor*, où un homme et une femme se rencontrent à une croisée de chemins, se regardent et poursuivent leur route respective sans parole et sans contact. Cet aspect binaire prend toute son ampleur lors d'un discours sur la vision coranique de la sexualité et du sacré, discours fait par un orateur homme,

De la sexualité dans la danse : et dans l'œuvre féminine en particulier

L'auteur de cet article œuvre dans le milieu de la danse contemporaine montréalaise en tant qu'interprète depuis maintenant cinq ans. Elle a dansé pour différents chorégraphes de la nouvelle génération dont Estelle Claretton, Martin Bélanger et Manon Oligny.

La danse et la sexualité sont intimement reliées car elles impliquent le même objet, soit le corps. De la ballerine à longues jambes sous un tutu gardant le spectateur à distance, à Martha Graham dansant avec son vagin, la danse et la sexualité se sont toujours côtoyées sur scène. Mais comment exactement se sont inter-influencées l'évolution de la sexualité dans la vie des femmes et son utilisation dans l'œuvre chorégraphique? Je souhaite ici explorer la relation des transformations de l'inconscient collectif de la sexualité féminine et de l'art chorégraphique dans le contexte québécois (ou montréalais) à partir de l'œuvre de trois femmes chorégraphes, soit Marie Chouinard, incarnant les années '80, Lynda Gaudreau, représentant les années '90, et Manon Oligny, ouvrant la voie au nouveau millénaire.

DE LA « SEXUALITÉ ET L'ACCOUPEMENT » : L'UNIVERS CHORÉGRAPHIQUE FERTILE DE MARIE CHOUINARD

Marie Chouinard invente sa gestuelle en s'inspirant de la physicalité de la copulation et de la sexualité génitale. À l'instar des hommes chorégraphes de cette période tel Daniel Léveillé et Paul-André Fortier, elle est la seule femme qui prend le créneau sexuel comme fondement chorégraphique.

Au début de sa carrière, à partir de la fin des années '70 et au début des années '80, Chouinard crée et danse ses propres solos. Elle est surnommée l'enfant terrible de la danse car elle choque le public en faisant allusion à la sexualité. L'œuvre *Marie Chien Noir* (environ 1982) est :

« une sorte de cérémonie auto-

biographique intimiste, exaltant une sensualité primitive où la peau et tous les sens étaient mis à contribution dans une expérience ludique, jouissive et immédiate, jubilation narcissique et auto-érotique contagieuse »(1).

À l'apogée de la pièce, elle se masturbe en vocalisant l'accélération du rythme jusqu'à l'orgasme. La crudité des thèmes qu'elle aborde dans sa facture repousse les limites de la représentation de la sexualité. Chouinard nous livre une œuvre d'un grand souci artistique et esthétique remplie de signifiants. Elle prouve que les femmes possèdent une réflexion propre sur la sexualité.

Plus tard, elle poursuit sa quête en détruisant les frontières sexuelles dans *L'Après-midi d'un faune* (1987), version revisitée du ballet de Nijinsky dont elle s'inspire pour la gestuelle. Interprétant elle-même le faune, personnage mythique et viril, elle déjoue les rôles traditionnels des genres. Elle arrache une des cornes qu'elle a sur la tête afin de la fixer entre ses jambes, phallus qui « s'efforce (...) de pénétrer à plusieurs reprises »(2) les faisceaux lumineux représentant les nymphes. Elle enveloppe l'objet phallique d'un « prophylactique rouge télescopant par ce geste, à travers Temps et Histoire, la sexualité des années '80 et l'angoisse sidéenne omniprésente »(3). Femme manipulant le symbole viril, elle se moque de l'emblème de la puissance masculine. Par l'évocation d'une sexualité intense et d'une ambiguïté des genres, Marie Chouinard est la figure de la puissance féminine.

DU CORPS COMME « MATIÈRE EXPOSÉE » : L'OBJET FAIT DE PEAU ET D'OS RÉVÉLÉ PAR LYNDA GAUDREAU

Le scandale des chorégraphies à thème sexuel des années '80 terminé, la voie est ouverte à Lynda Gaudreau afin d'explorer les limites du corps sous un autre angle.

Selon elle, l'acte chorégraphique permet « l'expression d'une vision intérieure de

Par Anne-Marie Boisvert



Photo : Claude Morin

l'être »(4). Elle tient d'abord à se situer en tant que femme et c'est pourquoi elle construit d'abord *Solos pour trois femmes* (1992), « de courtes pièces axées sur la recherche corporelle qui révèlent différents visages de l'identité féminine »(5). Elle entreprend ensuite ce qui, encore aujourd'hui, est sa principale préoccupation chorégraphique, soit une recherche axée sur la gestuelle et l'abstraction :

« Sans souci du spectaculaire, sa danse s'attache aux postures et aux gestes les plus anodins, elle travaille les articulations, les étirements, (...) et doucement imprime sa qualité de toucher » (6).

La chorégraphe analyse l'objet/corps et répertorie les mouvements dans une série de pièces chorégraphiques assemblées dans une encyclopédie des possibilités gestuelles. Afin d'examiner le mouvement en profondeur, elle dévêt ses danseurs afin de mettre en évidence l'action du muscle et de la peau. Dans la pièce *Still Life no. 1* (1996), les interprètes, soit une femme et un homme, dansent torse nu, simplement vêtus d'une culotte. La femme se tient debout côté jardin (côté gauche de la scène selon le point de vue du spectateur) et se meut dans une gestuelle désarticulée tandis que, simultanément, l'homme se démembré sur une table située au centre de la scène. Ils bougent en isolant les différentes sections du corps, divisées au niveau des articulations; une élévation de l'épaule gauche suivie d'une rotation de la hanche droite puis d'une translation du

torse initiée par les côtes, créant une danse presque lascive. Le corps est objet déséqué. Gaudreau emploie le nu afin de mieux observer le geste, sans souci de différenciation des genres. La sexualité n'est pas le propos premier de la chorégraphe même si l'aspect sensuel du corps dénudé est indéniable, mais les corps ne sont pas érotisés en soi. Elle porte un regard objectif sur le corps universel et s'intéresse à ce qu'il est plutôt qu'à ce qu'il représente. Dans cette pièce, la femme et l'homme se tiennent à égalité. Aucune action ne les détermine dans un rôle sexuel quelconque.

Après un bref effleurement de l'identité féminine, la neutralité latente des genres dans les pièces plus récentes de Gaudreau permet de constater la diminution des revendications féminines sous la menace masculine. Les femmes peuvent maintenant s'attarder à des sujets plus universels.

LE « DÉSIR CHARNEL » : LA DANSE DANS UN CONTEXTE THÉÂTRAL MISE EN SCÈNE PAR MANON OLIGNY

Manon Oligny s'intéresse aux pulsions et aux désirs féminins. Elle manie la théâtralité de la danse et l'aspect émotif qui s'en dégage. Dans ses dernières créations, regroupées en trilogie, la chorégraphe aborde la problématique du corps interrogeant l'objet versus le sujet. Elle expose le corps-objet dans *Xx...x (étude #1 sur la séduction)* dans une série de tableaux de danse très sexuels ou de situations d'exploitation physique. Le corps-sujet est étudié dans *La Fiction du désir (étude #2 sur la séduction)* où la chorégraphe met en scène différentes relations de désir entre hommes et femmes. Elle tente enfin la réconciliation entre l'objet et le sujet dans *24 X Caprices*.

Dans cette dernière pièce, elle exploite la multiplicité de la femme. Elle met en scène quatre femmes et, grâce au microscope de la scène, sonde les désirs profonds de chacune d'elles. La première femme, frondeuse, dénonce d'être la seule à ne pas se vider les tripes et à ne pas pleurer. La seconde, insécure, s'évertue à jouer la comédie : la femme fatale, la gamine, la tragédienne, la cantatrice, enfin tout pour être vue, être aimée et ainsi exister. La troisième, dans un désir excessif de plaire, ne subsiste que dans l'approbation de l'autre. Et la quatrième femme est prise avec une sexualité trouble, à la recherche de l'absolu et du bonheur dans l'épanouissement de ses désirs subversifs.

Oligny se permet de manipuler les clichés féminins. Alors que la revue *Châtelaine* dénonçait en 1973 le fait que :

« Le magasin La Baie, situé dans le centre-ville montréalais, possède, au septième étage, un restaurant, « self-service » très achalandé. Deux salles à manger sont ouvertes aux clients. [...] celle qui accueille les femmes, elle se nomme très candidement « Le Caprice » (7). »

Oligny titre sa dernière pièce *24 X Caprices*. En empruntant les idées préconçues de la féminité, un préjugé dénoncé en 1973 devient un pied-de-nez à l'humanité. Aussi, elle approche les différentes pathologies dites « féminines » comme la nymphomanie, l'hystérie et la névrose, mais toujours sous l'angle de la dérision. Elle ouvre toutes les perspectives possibles aux femmes : le droit d'être jolie et sexy, d'avoir des moments de doute, le devoir de se reprendre en main, d'être indépendante et de foncer.

UN SUJET UNIVERSEL

Dans l'univers de la danse actuelle à Montréal, il y a différents mouvements célébrant l'alliance de la danse et de la sexualité. Je pense notamment à Benoît Lachambre qui, avec la pièce *Confort et complaisance* (2000), évoque un « hédonisme ludique » à l'intérieur d'un travail chorégraphique innovateur illustrant une sexualité enfantine, et à l'événement *Moment'homme* produit par l'Espace Tangente qui se démarque en présentant des œuvres à thème homo-sexuel : sexualité brute ou tendresse entre hommes. Mais il est impossible d'éclipser « le rôle remarquable des femmes dans la danse » (8).

« La danse, en effet, exprime de multiples manières la libération du corps des femmes et sa transfiguration de l'état d'objet à une source d'énergie corporelle autonome »(9).

La liste de femmes s'exprimant à travers la danse ne fait que s'allonger depuis la participation des chorégraphes Françoise Riopelle et Françoise Sullivan, signataire du manifeste *Refus global* en 1948. Ces deux chorégraphes furent les pionnières de la danse moderne au Québec.

Comme nous l'avons vu, il y a Marie Chouinard, interrogeant la valeur des genres en élaborant son œuvre à partir de la « sexualité et l'accouplement » bestiaux, Lynda Gaudreau, enrayant l'aspect sexuel du nu dans une « matière exposée » afin de démontrer la mécanique du corps et ainsi

atteindre l'universel, et Manon Oligny, scrutant, sur le mode dérision, la séduction, la féminité et le « désir charnel ».

Ainsi, la danse en tant que forme d'art est une transcription de la réalité. Elle n'a pas de répercussion directe sur la société, mais réagit aux modèles inconsciemment véhiculés car les chorégraphes sont acteurs et témoins de leur communauté. Toutefois, dans le milieu de la danse contemporaine, l'utilisation de la sexualité et de la nudité est controversée. S'agit-il d'une technique de promotion utilisée par les chorégraphes, ou est-ce la pudeur des dénonciateurs qui crient au scandale? La réponse est délicate et provoquera encore de nombreux débats. Mais, comme l'a déjà dit Marie Chouinard, la danse étant un travail du corps, la question n'est pas pourquoi dénuder le corps, mais plutôt pourquoi et comment l'envelopper.

Notes

- 1 Michèle FEBVRE, 1991, « Réflexion sur le parcours de la danse au Québec », *Programme du Festival International de Nouvelle Danse*, édition Parachute, p. 50.
- 2 Iro TEMBECK, 1992, *Danser à Montréal : Germination d'une histoire chorégraphique*, Presses de l'Université du Québec, p. 243.
- 3 *Ibid.*
- 4 Lynda GAUDREAU, 1992, *Programme du Festival International de Nouvelle Danse*, édition Parachute, p. 57.
- 5 *Ibid.*
- 6 Lynda GAUDREAU, 2001, Compagnie de Brune, *Programme du Théâtre de la Ville de Paris*, saison 2001-2002, p. 30.
- 7 COLLECTIF CLIO, 1982, *L'histoire des femmes au Québec : depuis quatre siècles*, Montréal, Éd. Quinze, Coll. Idées, p. 481.
- 8 *Ibid.*
- 9 *Ibid.*



"Relique I-II"
Chorégraphe et interprète: Anne-Marie Boisvert
Photo : Martin Beaulieu, 1996

L'utilisation du **CORPS** des femmes au cinéma

Texte tiré d'une entrevue avec Jean-Michel Poulin

Propos recueillis par Marie-Eve Surprenant

Jean-Michel Poulin travaille à l'UQAM depuis 23 ans et occupe le poste de commis au service aux usagers à l'Audiovidéothèque depuis 10 ans. Une de ses grandes passions est le cinéma. En plus de visionner les nouveautés à l'Audiovidéothèque, il aime voir environ 3 à 4 films par semaine soit au cinéma ou dans le confort de son salon. Nous nous sommes entretenues avec lui sur différents sujets concernant le thème des femmes et du cinéma, notamment la censure, la nudité, la sexualité et les personnages féminins.

ÉVOLUTION DE LA CENSURE AU CINÉMA

La censure a souvent été au centre de nombreux débats. Étant donné que le cinéma américain représente la plus grande partie du cinéma mondial, Jean-Michel Poulin nous parlera ici des règles de la censure américaine. La censure des années '40-'50 était extrêmement sévère. Il y avait des règles très strictes. Par exemple, lorsqu'un couple était présenté à l'écran, si le couple était assis sur le lit, les pieds des deux acteurs devaient absolument toucher par terre. Sinon, le comité de censure coupait la scène parce qu'elle devenait indécente. Il faut noter, de plus, que l'on montrait à l'écran uniquement des scènes d'amour entre des partenaires mariés. La censure était plus stricte pour les gestes des partenaires féminins, que masculins, très stricte également en ce qui concernait l'habillement. De plus, on ne montrait aucune scène qui se passait dans une salle de bain, même si le personnage était habillé. Ça c'était un tabou, un interdit absolu.

La révolution sexuelle des années '60 a permis une plus grande permissivité face à la sexualité au cinéma. Il y a eu la mode des hippies et les réalisateurs se sont dit : « puisque l'amour libre existe, pourquoi ne pas le montrer au cinéma ? ». Donc, la sexualité au cinéma a été plus ouverte, plus montrée. À cette époque-là, (années 60-70) les

actrices, sauf les grandes stars, n'avaient presque jamais le choix d'accepter ou non de faire une scène de nu. Les grandes stars pouvaient refuser, mais si elles acceptaient, elles pouvaient se faire payer davantage pour la scène de nu.

Dans les années '60, au Québec, il y a eu des films où l'utilisation de la sexualité était présente et ces films ont été de gros succès commerciaux, notamment les films *Deux femmes en or* et *Valérie*. Une des raisons qui explique le grand succès de ces films, c'est qu'ils contenaient tous deux des scènes de nudité. Le cinéma québécois, à cette époque, était beaucoup plus libre et ouvert que le cinéma américain, ce qui est encore vrai aujourd'hui. Les Américains ont toujours eu un certain puritanisme que Jean-Michel Poulin qualifie même d'hypocrite car, la censure aux États-Unis est très forte en ce qui concerne les scènes osées (dite à caractère sexuel), mais permettait la projection au grand écran de films d'une violence absolument incroyable.

Les normes de la censure varient beaucoup d'un pays à l'autre et même, dans le cas des États-Unis, d'un État à l'autre. Afin de démontrer ces différences, prenons le cas du film *Caligula*, qui est sorti aux États-Unis au début des années '70. Les manifestations et le battage médiatique autour de ce film jugé scandaleux ont attiré de nombreux spectateurs en salle, piqués par la curiosité. Suite à cela, les autres États (le film ayant été présenté à New York dans un premier temps), ont voulu acheter et présenter ce film, mais avant de le projeter en salle, le comité de censure passait le film au peigne fin. C'est ainsi qu'il a été possible, selon l'État dans lequel vous étiez, de voir cinq versions différentes de *Caligula*. Il existe une version originale d'une durée de 160 minutes et plusieurs versions censurées dont la plus coupée ne contient que 105 minutes.

Actuellement, la censure repousse toujours plus loin ses critères de sélection en ce qui concerne les images osées. Plus les réalisateurs et les réalisatrices poussent les limites de ce qui est acceptable, en montrant toujours quelque chose de plus que

le réalisateur précédent, plus la sexualité pourra être montrée au cinéma. Bien entendu, la censure va de concert avec la tolérance des gens dans la société, elle s'adapte en fonction des mœurs et des époques. Aujourd'hui, il est possible de montrer à peu près tout au cinéma, même si des films comme *Romance X* et *Baise-moi* suscitent énormément de critiques et de débats. Un des derniers domaines où la censure demeure très sévère est celui des films homosexuels (gais et lesbiennes). Selon Jean-Michel Poulin, les règles de la censure qui s'appliquaient dans les années '60-'70 aux couples hétérosexuels s'appliquent maintenant aux couples gais. On montre très peu de personnages homosexuels ayant des relations sexuelles. De plus, les films traitant de l'homosexualité sont encore très peu nombreux, surtout aux États-Unis. Certains pays étrangers comme la Corée et l'Angleterre se sont davantage intéressés à l'homosexualité et ont produit de très bons films. En ce qui concerne le marché américain, les films sur l'homosexualité représentent à peine 1 % de tous les films tournés en une année. De plus, les films traitant de l'homosexualité sont habituellement des films que l'on pourrait classer dans la catégorie répertoire, ce qui signifie qu'ils rejoignent un public beaucoup plus restreint, ce qui peut expliquer aussi le peu d'intérêt démontré par les réalisateurs pour ce genre de films.

LA NUDITÉ AU CINÉMA

Il y a deux types de nudité au cinéma. La nudité gratuite et celle qui s'intègre au scénario, qui apporte quelque chose à la compréhension de l'histoire, qui fait partie du vécu des personnages. La nudité gratuite arrive plutôt comme un cheveu sur la soupe, elle n'est pas nécessaire à l'histoire, on pourrait très bien enlever ces scènes du film et cela ne changerait strictement rien à sa compréhension. Selon Jean-Michel Poulin, les films qui utilisent la nudité gratuite sont en général de très mauvais films côté scénario et jeu des acteurs, mais connaissent de gros succès commerciaux et financiers. L'utilisation de la nudité au cinéma est pour plusieurs producteurs un atout commercial majeur.

Les scènes de sexualité gratuite servent surtout à attirer un public d'hommes. Ces scènes ont toujours été utilisées, à toutes les époques du cinéma. Elles avaient raison d'être parce que les réalisateurs pensaient que les hommes seraient plus intéressés à aller voir un film où il y a une belle femme nue. Par contre, ils pensaient que de montrer des hommes nus à l'écran n'attireraient pas davantage les femmes. Pour plaire aux femmes, on montrait plutôt de beaux hommes, bien bâtis, la chemise déboutonnée ou un bel homme dans la cinquantaine qui dégageait une belle assurance. Les réalisateurs se disaient que les hommes étaient plus attirés par le physique des actrices que par l'histoire. Ces idées préconçues sont encore très actuelles dans le milieu du cinéma. C'est la même chose lorsqu'il s'agit de montrer un homme nu de front. C'est très rare au cinéma. Il n'y a que très peu de films qui ont osé le faire et ces scènes sont très courtes. Les scènes de femmes montrées nues de front font pourtant l'objet d'une utilisation récurrente.

D'autres films, par contre (et heureusement) utilisent la nudité de façon intelligente et pertinente. Par exemple, le film *Le Lauréat*, version française de *The Graduate*, montre une scène de nu, mais elle est essentielle dans le film. Elle montre la relation ambiguë qui se construit entre les personnages. Cette scène est très bien filmée et elle est très courte.

Le film *Romance X* est un film où il y a beaucoup de nudité, cependant la nudité s'insère parfaitement dans le style du film. La réalisatrice, Catherine Breillat a voulu faire un film style vérité, c'est-à-dire montrer ce qui se passe réellement dans la vie d'un couple, sans rien cacher. Non pas dans le but d'être sensationnaliste, mais plutôt dans le but de dévoiler ce qu'on cache si souvent. Elle nous montre ses personnages dans leur quotidien. C'est comme si elle avait mis des caméras dans l'appartement du couple, les caméras auraient tout filmé constamment, la nudité comme le reste. Dans ce film, le personnage principal est une femme qui a des aventures avec des hommes parce que son conjoint refuse d'avoir des relations sexuelles avec elle. La réalisatrice s'est dit : « je montre tout, je ne cache absolument rien ». C'est ce qui fait la particularité de ce film de Catherine Breillat, selon Jean-Michel Poulin.

La sexualité est rarement montrée explicitement au cinéma. Habituellement,

lorsqu'il est question de relations sexuelles, les réalisateurs nous montrent quelques images qui laissent sous-entendre que les personnages sont en train de faire l'amour. Catherine Breillat va à l'encontre de la convenance et des règles de la censure en montrant plutôt le couple une fois déshabillé, en pleine action, au moment des rapports sexuels. Ce qui l'intéresse, c'est de montrer la vraie vie, pas nécessairement de choquer en montrant des images qu'on ne voit jamais au cinéma, mais plutôt de dire, de montrer ce qui se passe à tous les jours dans la vie de millions de femmes et d'hommes. En fait, pourquoi a-t-on peur de montrer au cinéma des choses dont on entend parler quotidiennement? Breillat nous montre des personnages qui ont des aventures, des relations sexuelles, de la sexualité dite « normale » ou « anormale », dans ce cas-ci, le sado-masochisme, un viol, une fellation, un examen gynécologique et un accouchement, sans la moindre hésitation, sans camouflage.

Catherine Breillat était cependant très consciente que les critiques et la censure pourraient bloquer son film et le classer X, 18 ans et plus. Elle a pris le risque parce qu'elle voulait vraiment faire un film comme elle le voulait, pousser les limites, non pas seulement pour choquer, mais pour être authentique face à elle-même, pour être en mesure d'exprimer ce qu'elle avait envie de dire. Le film a finalement été classé X, mais de l'avis de Jean-Michel Poulin, ce ne sont pas les scènes de sexualité qui ont été les plus choquantes, mais bien la scène d'accouchement, scène à laquelle il ne s'attendait pas. Breillat a encore une fois, repoussé les limites du déjà vu en montrant l'enfant en train de naître, c'est-à-dire sortant du corps, avec un gros plan sur les organes génitaux. Au cinéma, en salle, il y a eu de très fortes réactions lors de cette scène en particulier.

SEXUALITÉ ET SANG

De bons exemples de films où la sexualité gratuite est utilisée sont les films d'horreur pour ados (*Frissons I, II, III et Freddy I, II, III, IV...*). Les films d'horreur très commerciaux sont à peu près tous basés sur le même type de scénario. Il y a des ingrédients qui sont indispensables aux films d'horreur, beaucoup de sang, beaucoup de violence et un peu de nudité. Ces films utilisent abondamment le côté séduction des femmes et la nudité pour rendre leurs films encore plus attrayants pour leur jeune clientèle.

Dans le milieu du cinéma, il y a d'autres films qui sont considérés comme des films osés. Par exemple, *Crash*, est un film qui traite de sexualité et de mort. Film très sombre et morbide qui raconte l'histoire d'un homme qui collectionne les photos d'accidentés de la route. Il fantasme sur les blessures et les cicatrices des accidentés. Il incite un couple dont les partenaires ont des relations extra-conjugales à aller au-delà de leur limite. C'est un film très dur où la sexualité est présentée sous un angle inusité, qui cherche à aller au-delà des tabous. Cœurs sensibles, s'abstenir!

TRAITEMENT DES PERSONNAGES FÉMININS

Depuis le début du cinéma, la sexualité des femmes au cinéma a toujours été contrôlée par les hommes. C'était la norme et c'était aussi le reflet de ce qui se passait dans la société. Les films ont toujours été de bons moyens de faire passer des messages à la population et d'assurer un certain contrôle sur la sexualité des femmes. Si dans un film, une femme avait une sexualité trop libre, elle était inévitablement punie, elle payait pour ses « péchés », par exemple, la maîtresse mourrait ou elle héritait d'une maladie vénérienne. Peu à peu, il y a eu plus de films où l'on montrait des femmes indépendantes et autonomes, qui contrôlaient leur vie et leur sexualité. Cependant, il y avait peu d'issues sociales pour ces femmes, que l'on pense, entre autres, au film *Thelma et Louise*. Il y a peu de film où la femme est assez forte pour vaincre tous les obstacles qui se dressent sur son chemin.

Selon Jean-Michel Poulin, un film comme *Lara Croft* amène une autre image de la femme. Même si Lara Croft est plutôt stéréotypée physiquement (poitrine très généreuse, courbes pulpeuses, etc.), elle incarne une femme forte et indépendante. Ce qui fait l'originalité de ce film, version féminine de James Bond, c'est que l'héroïne possède des qualités qui sont habituellement attribuées aux hommes : force physique à toute épreuve, ruse, intelligence, indépendance économique et liberté. Lorsqu'il y a des scènes de combat, Lara Croft se bat avec des hommes et les vainc par la ruse, d'autres fois, par la force. Cela remet en question l'idée selon laquelle une femme ne peut pas battre un homme car, il est toujours plus fort qu'elle. Par contre, il ne faut pas oublier que même si Lara Croft montre une image nouvelle de la femme, elle reste avant tout un personnage de jeu vidéo qui plaît essentiellement aux hommes, non seulement par sa force de caractère et sa

débrouillardise, mais plutôt par son apparence sexy.

SEXUALITÉ DES FEMMES : HÉTÉRONORMATIVITÉ

En fait, en analysant de plus près les images et les scénarios qui sont présentés sur nos écrans, on se rend bien compte que même si le corps des femmes est montré fréquemment et que les scènes de nudité et de sexualité sont courantes, la sexualité des femmes est à peu près absente. Les films montrant la sexualité ne s'intéressent pas aux femmes et à leur sexualité. Les femmes servent plutôt de faire valoir aux hommes. Il n'y a généralement pas de questionnements qui sont présentés sur la sexualité des femmes dans les films. La sexualité est à peu près toujours basée sur la norme hétérosexuelle, orientée en fonction du plaisir masculin. Cette réalité n'est certainement pas étrangère au fait que ce sont majoritairement des hommes qui réalisent et qui produisent les films. Le cinéma est une industrie majoritairement contrôlée et dirigée par les hommes. C'est pour cela qu'il est important qu'il y ait de plus en plus de réalisatrices et que le milieu du cinéma, ainsi que le public leurs fassent plus de place, ne serait-ce que pour faire place à la diversité des points de vue et des expériences.

SUGGESTIONS DE FILMS

(DISPONIBLES À L'AUDIOVÉDIOTHÈQUE DE L'UQAM)

- *Deux femmes en or*, Claude FOURNIER, Sunset video, VHS.
- *Valérie*, Denis HÉROUX, Éd. Saint-Laurent, Québec, Films Lions Gate, 100 mins, VHS, couleur, 1968, 1998.
- *Le déclin de l'empire américain*, Deny ARCAND, Montréal, Corporation Image M&M, Montréal, Office national du film du Canada, 102 mins, couleur, VHS, 1986.
- *Orlando*, Sally POTTER, Sony Pictures Entertainment, Londres; British Screen, 94 mins, couleur, VHS, 1992.
- *Crash*, David CRONENBERG, Alliance Communications, Fine Line Features, 100 mins, couleur, VHS, 1996, 1997.
- *Romance X*, Catherine BREILLAT, France, CB Films, Arte France Cinéma (Firme), pour Montréal; Alliance Atlantis Vivafilm, 99 mins, couleur, VHS, 1999.
- *Baise-moi*, Coralie TRINH THI et Virginie DESPENTES, France, Le Studio Canal+, couleur, VHS, 18 ans et plus, 77 mins, 2000.

Femmes et sexualité(s) : fictions et témoignages - quelques titres

Liste fournie par Lori Saint-Martin, professeure au département d'études littéraires avec la collaboration de Lorraine Archambault, IREF.

- Anne-Marie ALONZO, *Geste*, Paris : Des femmes, 1979, 147 p.
- Raphaëlla ANDERSON, *Hard*, Paris : Bernard Grasset, 2001, 266 p.
- Christine ANGOT, *L'inceste*, Paris : Stock, 1999, 216 p.
- Nelly ARCAN, *Putain*, Paris : Seuil, 2001, 187 p.
- Marie-Claire BLAIS, *Les nuits de l'underground*, Montréal : Stanké, 267 p.
- Marie-Hélène BOURCIER, *Lesbos oui*, Paris : Gaies et lesbiennes, 2000.
- Catherine BREILLAT, *La pornocratie*, Éditeur Denoël, 2001.
- Nicole BROSSARD, *Le désert mauve*, Montréal : L'Hexagone, 1987, 220 p. et *Baroque d'aude*, Montréal : L'Hexagone, 1995, 260 p.
- Diane CARDINAL, *L'amoureuse*, Montréal : Triptyque, 1989, 75 p.
- Claire CASTILLON, *Le grenier*, Éditeur : Anne Carrière, 2000.
- Anne CLAIRE, *Le pied de Sapho*, Éditeur : Trois, 2001.
- Catherine CUSSET, *Jour*, Paris : Gallimard, 1999, 123 p.
- Anne DANDURAND, *Voilà c'est moi : c'est rien, j'angoisse*, Montréal : Triptyque, 1987, 77 p. et *Un cœur qui craque*, Montréal : VLB Éditeur, 1990, 131 p.
- Régine DEFORGES, Françoise REY, Muriel CERF et onze autres femmes, *Troubles de femmes*. Nouvelles érotiques, Paris : Spengler éditeur, 1994, 170 p.
- Virginie DESPENTES, *Baise-moi*, Éditions J'ai lu, 1999, 249 p.
- Annie ERNAUX, *Passion simple*, Paris : Gallimard, 1994, 77 p.
- Gloria ESCOMEL, *Fruit de la passion*, Laval : Trois, 1988, 169 p.
- Marie GRAY, *Nouvelles histoires à faire rougir*, Laval : G. Saint-Jean, 1996, 185 p.
- Pauline HARVEY, *Un homme est une valse*, Montréal : Les herbes rouges, 1992, 157 p.
- Marie-Sissi LABRÈCHE, *Bordeline*, Montréal : Boréal, 2000, 159 p.
- Catherine MILLET, *La vie sexuelle de Catherine M.*, Paris : Seuil, 2001, 220 p.
- Anaïs NIN, *Les petits oiseaux*, Paris : Stock, 158 p.
- Françoise REY, *La femme de papier*, Paris : Ramsay, 1989, 220 p.
- Alina REYES, *Le boucher*, Paris : Seuil, 90 p.
- Parmi les classiques : Colette, Violette Leduc, Gertrude Stein, Renée Vivien.

Pourrons-nous encore danser ensemble ?

Couples et rapports de sexe : en quête d'un nouveau regard

Par Francine Descarries

Professeure au département de sociologie depuis 1986, Francine Descarries est également directrice universitaire de l'Alliance de recherche IREF/Relais-femmes (ARIF). Ses intérêts de recherche portent sur la conciliation travail/famille, la maternité, les théories et l'épistémologie féministes. Francine Descarries nous propose dans l'article qui suit, des questionnements bien actuels sur le couple, les rôles sexuels et les rapports amoureux entre les hommes et les femmes. Le texte présenté ici regroupe des extraits choisis du texte original.

Le présent article se veut une invitation à parler plus ouvertement entre féministes des pratiques socio-affectives des femmes québécoises qui continuent d'encadrer, sinon de régir leurs attentes et leurs attitudes à l'égard des rapports amoureux et de la conjugalité. Il nous apparaît important, de ce point de vue, d'essayer de comprendre les limites des approches élaborées au sein du discours du mouvement des femmes au cours des dernières décennies sur un sujet que les féministes ont, faut-il en convenir, souvent hésité à aborder de front. Le présent article se veut également une invitation à interpeller plus directement les spécialistes du couple et de la famille de manière à favoriser un dialogue interdisciplinaire afin, non seulement de contribuer au renouvellement du discours savant sur le couple, la famille et les rapports sociaux de sexe, mais encore pour faire obstruction aux discours populaires qui, trop souvent, font silence sur toute possibilité de vivre « autrement » les rapports hommes/femmes.

COUPLE ET FAMILLE DES RÉALITÉS DISTINCTES

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, depuis que le mariage « arrangé » est disparu du contrat conjugal quelque part au début du siècle au profit du mariage d'amour » (Marcil-Gratton, 1996: 10), et

que la satisfaction amoureuse, de même que la recherche du bien-être et de la réalisation de soi au sein des couples, est progressivement devenue un enjeu prioritaire dans nos sociétés modernes aux dépens de la pérennité de la famille, une démarcation idéale et sociale très nette s'est graduellement instaurée entre vie de couple et vie familiale (Comaille et Singly, 1997; Conseil de la famille, 1996; Kaufmann, 1993). Certes, au cœur de la représentation idéalisée du couple conjugal, la famille continue de jouer un rôle primordial. Dans la vie de tous les jours cependant, la dissociation qui s'opère progressivement constitue l'une des mutations modernes les plus profondes ayant affecté la nature et la finalité de l'une et l'autre réalité. Bien souvent pris pour synonymes l'un de l'autre, couple et famille représentent dorénavant deux réalités distinctes qui ne relèvent plus de la même dynamique sociale ni des mêmes finalités socio-affectives. Couple et famille sont dorénavant possibles à l'exclusion l'un de l'autre et ne constituent plus un seul et même espace de socialisation ou d'expériences sociales. Tout compte fait, conclut Renée Dandurand (1990: 50), « le couple n'est plus essentiel à la définition de la famille. Le mariage n'est plus nécessaire à la vie en couple et aux naissances. La vie conjugale n'est plus requise à la procréation ». À un point tel d'ailleurs, ajouterions-nous, que l'ambition même de réussir son couple risque dorénavant d'aboutir à une plus grande instabilité familiale et à la multiplication des unions. Et si la famille contemporaine, malgré ses transformations s'inscrit toujours dans la durée, à travers le maintien des liens parentaux et filiaux, le couple conjugal, pour sa part, est bel et bien entré dans l'ère du recyclable, du dissoluble, bref de « l'éphémère ».

Jamais dans l'histoire des sociétés occidentales, les rapports entre les hommes et les femmes n'auront-ils fait l'objet d'une remise en question aussi globale. Non seulement le « flou » et « l'incertain » qui en résultent bouleversent nos façons de voir et de faire au quotidien, entraînant des rapports interpersonnels inconnus à

ce jour, mais encore ils appellent à une redéfinition des schèmes de pensée et des représentations sociales. En l'occurrence, il n'est plus possible de penser et d'agir les rapports hommes/femmes comme avant: les modes et les espaces de vie, tout comme les besoins, les intérêts et les attentes de chacun et de chacune, ayant été profondément altérés.

LA VIE À DEUX ET SES RAISONS D'ÊTRE

Le couple se vit désormais à l'écart de la plupart des contraintes religieuses et civiles qui pourraient subsister. L'engagement conjugal, que l'on continue pourtant de souhaiter stable et permanent, est désormais perçu par la majorité des Québécois et des Québécoises comme un lien librement consenti, non réductible à des normes religieuses ou à des obligations civiles et familiales restrictives (Dandurand, 1988). Même s'il demeure considéré, à tort ou à raison - il est difficile de le dire - comme le meilleur arrangement social pour mener une vie familiale régulée, sa raison d'être et de durer repose désormais, à toutes fins pratiques, sur les gratifications personnelles que les deux conjoints peuvent en retirer. Celles-ci étant fonction de l'effervescence amoureuse et de la plénitude affective et sexuelle expérimentées par chacun des membres du couple. Dès lors, parce que plusieurs cherchent dans le couple et non dans la famille - la distinction est importante - leur épanouissement personnel, l'union conjugale se révèle plus aisément remise en question sitôt que ferveur et effervescence amoureuses manquent au rendez-vous ou ne suffisent plus à assurer la qualité de la relation et de la vie commune. En d'autres mots, la fragilité du couple contemporain s'explique en bonne partie par l'ampleur des exigences et des attentes entretenues à son égard.

Ainsi, la plupart des valeurs et des normes qui pendant si longtemps avaient régi les rapports de couple sont devenues obsolètes et les modèles qu'elles régissaient, non fonctionnelles face aux nouvelles attentes. Néanmoins, en dépit de leur désuétude, plusieurs d'entre elles con-

tinuent implicitement de structurer les façons de penser et de faire de milliers d'hommes et de femmes, alors qu'en dépit de notables changements, la famille contemporaine se présente toujours sous les traits d'une organisation sociale façonnée à l'aune d'un rapport asymétrique entre hommes et femmes, particulièrement en ce qui concerne le partage des responsabilités et des tâches lorsque surgit la prise en charge des enfants. Aussi co-existent aujourd'hui des façons d'être et de « faire » à deux encore impensables hier et d'autres qui semblent incrustées dans un héritage patriarcal plus que résistant. L'observation quotidienne des mentalités, des expériences de vie, des relations affectives ou professionnelles des unes et des autres nous laisse songeuse, sinon perplexe. Ici un geste, une action, une parole nous amène à croire que dorénavant homme et femme partagent une même destinée, des objectifs compatibles et une vision comparable du monde. La mixité aurait fait son chemin, les anciens schèmes semblent en voie de disparition et ne trahissent plus désormais que des différences générationnelles. Là, par contre, un autre geste, une autre action, une autre parole, nous ramène à la case zéro et nous questionne quant à l'intensité véritable et la direction des changements survenus, et ceci quel que soit le groupe d'âge sous observation. Ainsi, tour à tour et souvent chez les mêmes personnes, peuvent être observés tantôt des comportements et attitudes « modernes » et progressistes, tantôt des relents de conformisme et de traditionalisme qui reconduisent les distinctions et les clivages de la division et hiérarchie des sexes. Ce qui n'est pas, faut-il en convenir, sans entraîner de multiples paradoxes et contradictions dans les relations observées, comme dans nos façons de les problématiser.

La stabilité conjugale des générations antérieures, la preuve n'est plus à faire, reposait largement sur la coercition des lois religieuses et civiles, la dépendance économique des femmes, l'absence de contrôle de leur fécondité, leur quasi exclusion du marché du travail et l'adhésion à une éthique du sacrifice, inculquée dès leur plus jeune âge aux femmes des générations précédentes. Or, si aujourd'hui le repli sur l'individualité est un trait caractéristique de la dynamique sociale et que l'accent mis en conséquence sur le désir de s'auto-réaliser et de mener une vie régulée par la satisfaction affective est

dorénavant partagé par les hommes et les femmes, il nous faut aussi remarquer que le déclin du couple « uni pour la vie » est loin d'être la seule conséquence de ce que certains considèrent comme un individualisme de mauvais aloi. Il participe, d'une part, de la nécessaire érosion de l'esprit de sacrifice qui était donné comme la vertu féminine par excellence et de la remise en question de la vision patriarcale de la famille et de l'amour qui s'en est suivie. D'autre part, ces mutations accompagnent l'accession des femmes à une relative autonomie socio-économique qui leur permet désormais d'envisager la poursuite d'un projet personnel de vie et d'entretenir d'autres attentes à l'égard de leur(s) partenaire(s). De ce point de vue, nous assisterions à l'heure actuelle non pas nécessairement à une crise de la famille, mais bien davantage à une crise au niveau des représentations sociales de la famille et des rôles sexuellement assignés dans la sphère privée, autrement dit de l'idée que l'on s'était faite de la famille et de son organisation.

IMPACT DU FÉMINISME SUR LES TRAJECTOIRES AMOUREUSES

Dès lors, à la nostalgie et à la tradition patriarcale, à la vision instrumentale parsonnienne ou encore aux différentes reconstitutions médiatiques idéalisées du couple et de la famille d'autrefois, l'analyse sociologique doit substituer une nouvelle lecture qui fera appel à l'imagination et à l'invention et tiendra compte de la diversité des pratiques conjugales et familiales actuelles. Pour atteindre cet objectif, elle devra cesser, non seulement de traiter de manière dissociée et asymétrique les faits sociaux que représentent le couple, la famille, la maternité et la paternité, mais encore elle devra faire une plus large place aux avancées féministes dans l'élaboration de ses schèmes d'observation et d'interprétation, de même que dans la construction de ses outils conceptuels ; notamment en ce qui concerne le caractère patriarcal et hiérarchique du rapport conjugal et de la famille, l'effet pervers de la notion de complémentarité entre les sexes pour expliquer les places et positions réservées aux femmes dans la famille et la société en général, ou encore la façon dominante de dire la vie à deux et d'interpréter l'orthodoxie familiale.

À n'en pas douter, en effet, l'ère de la non-mixité qui, pendant si longtemps, a présidé à la reproduction de l'ordre patriarcal est

l'absence relative de véritables rapports entre les hommes et femmes est bel et bien révolue dans notre société. Et si un sexisme latent continue d'entacher plusieurs des rapports entre hommes et femmes au quotidien, les Québécoises ont tout de même désormais en main, du moins en principe, les outils formels pour atteindre l'autonomie et rejeter la tradition des rapports asymétriques entre hommes et femmes. Une majorité d'entre elles bénéficient maintenant de la possibilité de réaliser leur potentiel, d'aménager leur espace, de choisir leurs relations, bref de cesser de vivre par procuration ou en état de dépendance. Évidemment cette possibilité est encore appelée à varier en fonction des groupes ethniques, des milieux sociaux d'appartenance et de la force des résistances rencontrées. Ceci dit, sans risque de se tromper il est possible d'affirmer que, dans le contexte de la modernisation de la société québécoise, les rapports hommes/femmes ont été interpellés de façon spectaculaire par le(s) projet(s) féministe(s) et les transformations institutionnelles qu'il sous-tendaient, alors que les rôles conjugal et maternel ont subi d'importantes mutations. Ceci, bien entendu, s'est aussi répercuté sur la façon de vivre des hommes et leur façon de se penser père, sur nos façons respectives de vivre la mixité et, plus globalement, d'envisager les rapports entre les femmes et les hommes.

Les femmes, sans pour autant abandonner conjoint, enfants et vieux parents, ont été plus ouvertes aux changements proposés et aux revendications mises de l'avant. Elles ont été, pour la plupart, appelées à repenser leur vie face à une gamme de choix qui n'existaient pas auparavant. Les hommes ont définitivement été plus lents à réagir et éprouvent encore beaucoup de difficultés à voir les avantages qu'ils pourraient tirer de nouveaux modes de rapport. Plusieurs d'entre eux essaient « bravement » d'échapper à l'enfermement des stéréotypes sexuels. Cependant, d'autres demeurent encore sur la défensive ou se sentent fortement déstabilisés, sinon agressés en voyant disparaître un à un les espaces publics et privés de leurs prérogatives masculines. Pour ces derniers, plus souvent qu'autrement, comme le note Germain Dulac (1994 : 130) « le processus actuel de reconstruction sociale du masculin passe par la célébration nostalgique des caractéristiques les plus viriles de la masculinité et du pater familias » ou alors cherchent à rejoindre

le féminin en eux et à élargir l'éventail de leurs expériences en cherchant à retrouver une nature féminine refoulée. Mais, il faut être clair. Les représentations comme les façons d'être de la masculinité ne peuvent être détachées de la vie réelle. Travailler à changer les valeurs et les normes, sans changer le substrat social, sans changer les conditions matérielles et concrètes qui les fondent et les légitiment, risque fort peu de rencontrer le succès. En d'autres mots, il ne suffit pas de dire, de construire des nouvelles femmes, ni même des nouveaux hommes pour abolir le sexisme et de faire fonctionner notre société sur un véritable principe de mixité. Il est aussi nécessaire que les conditions socio-culturelles, politiques et économiques de l'actualisation des rapports de sexes soient transformées et surtout que s'estompent les effets de la hiérarchisation sociale introduite par la division de la société en deux classes de sexes. Les femmes et les hommes continuent souvent d'accorder une importance, une finalité différente au couple, à la famille, tandis que très souvent, les raisons mises de l'avant par l'un et l'autre pour rechercher la permanence de l'une ou l'autre unité sont fort distinctes et ne produisent pas les mêmes attentes ni les mêmes comportements.

Cela dit, en dépit du potentiel stratégique de sa critique, il est vite apparu que le mouvement des femmes aurait à composer avec une autre réalité pour faire accepter son point de vue : soit celle de leur perpétuelle quête d'une histoire d'amour réussie. En l'occurrence, la difficulté à comprendre la complexité des attentes et des rapports en cause, la diversité de leurs formes et de leurs enjeux, de même que les nouvelles contradictions inhérentes à leur mutation et à l'indéfectible attachement des femmes aux rapports amoureux et à la vie de couple, ont donc donné lieu à des revendications et à des pratiques qui, d'une décennie à l'autre, d'une collectivité à l'autre, ont tantôt fait appel à l'accommodement, à la complémentarité, au partage ou à la solidarité entre les sexes, et à d'autres moments à la dénonciation, au refus, ou à l'exclusion. La simple observation démontre, en effet, que l'analyse féministe tout comme les revendications du mouvement des femmes ont continuellement été déstabilisées, sinon délestées par les aspirations, réalistes ou non, entretenues à l'égard des rapports amoureux et conjugaux, et encore davantage par l'idéalisation de

tels rapports. Car s'il est vrai que la lutte des femmes pour réduire les inégalités sociales entre hommes et femmes a souvent été abusivement qualifiée de guerre des sexes, il est tout aussi vrai que la plupart des femmes, souvent avec encore beaucoup d'idéalisme, sinon de romantisme et d'illusions, continuent, comme le démontrent nombreux sondages et études, de privilégier la vie en couple pour satisfaire leurs besoins socio-affectifs. De telles aspirations répondent à un désir de protéger les rapports avec l'Autre dans tous les domaines de la vie en société. De toute évidence, la zone d'incertitude engendrée par le choc des nouveaux et des anciens modèles, la montée des divorces, la multiplication des unions séquentielles et la déstabilisation des trajectoires familiales qui s'ensuit, concourent à rendre encore plus enviable l'apparente simplicité et permanence de la mise en scène Harlequin.

On comprend dès lors la réticence que certaines femmes entretiennent à l'égard du féminisme, surtout si on le qualifie de radical, puisque de ce mouvement elles ne retiennent que la seule idée d'un féminisme conflictuel que certaines vont même jusqu'à rendre responsable des problèmes qu'il cherche à solutionner. En l'occurrence, l'attrait exercé par l'idéalisation des rapports de couple, conjugué dans le cas de plusieurs femmes à l'absence de véritables solutions de rechange, déterminent très souvent la nature et l'étendue des concessions qu'elles sont prêtes à faire dans leur vie personnelle et affective. Elles sont, en effet, encore très nombreuses à accepter de changer le moins de choses possibles au sein de leur couple, craignant qu'un brouillage des modèles familiaux du féminin et du masculin les prive de la possibilité de réussir leur histoire d'amour. Ce sont des inquiétudes du même ordre qui amènent une forte proportion des plus jeunes femmes à vouloir rompre avec toute forme de radicalisme qui identifierait trop rapidement l'ennemi principal à l'homme-partenaire, ou qui verrait dans la famille le lieu premier de l'expression du pouvoir masculin, plutôt qu'un espace de réalisation affective et personnelle (Émond, 1997). De toute évidence, il ne s'agit pas pour elles de faire marche arrière face aux revendications traditionnelles du mouvement des femmes, mais elles souhaitent éviter « à tout prix » la rupture avec l'Autre; risque inhérent, selon plusieurs, à une adhésion au féminisme trop radical de leurs aînées. Elles sont réticentes face à toute problé-

matique qui s'exprimerait en termes d'opposition. D'une part, elles ne veulent d'aucune manière risquer de perdre la sécurité affective qu'elles aspirent trouver avec un homme-partenaire et se montrent soucieuses d'établir des rapports de solidarité avec l'autre sexe dans une conjoncture marquée par l'insécurité socio-politique. Et si, d'un côté elles approuvent majoritairement un ensemble de revendications au cœur des luttes féministes, elles veulent s'assurer, de l'autre, que celles-ci ne seront pas formulées dans des termes provocateurs qui pourraient mettre en jeu leurs chances de réussir une relation de couple dans laquelle elles continuent de projeter leurs ambitions de bonheur et de sécurité, alors qu'il leur importe de rester en contact avec leur féminité. Elles privilégient donc une approche « raisonnable » dans lequel elle pourrait affirmer leur féminité et sauvegarder l'image qu'elles se font du couple idéal. Dès lors, il ne faut pas s'étonner si la question des rapports entre les hommes et les femmes et celle de leur possible évolution harmonieuse revient de plus en plus comme une interrogation névralgique adressée à la problématique féministe.

D'autre part, les femmes, comme les hommes, ont tendance à favoriser des solutions individuelles et à se responsabiliser pour faire face aux transformations des rapports de sexe et pour gérer les incertitudes et les nouvelles contradictions qui en découlent. Nombreux, en effet, sont celles et ceux qui croient que leur seule bonne volonté suffira à provoquer les changements anticipés au sein de leur couple, tout comme dans l'ensemble des rapports sociaux de sexe. Ceci explique sans doute pourquoi des approches aussi simplistes, et même parfois tout à fait réactionnaires, comme celles qui sont présentées par des pseudo-experts ou expertes sur les relations de couple font « recettes ». Pourquoi les messages véhiculés par cette littérature expéditive et normative semblent-ils rencontrer les inquiétudes et les besoins exprimés par un si grand nombre d'hommes et de femmes? Nous ne pouvons escamoter une telle question si nous voulons provoquer une rupture radicale avec les anciens schèmes traditionnels et les remplacer par de nouveaux modèles de rapports dont la nature ne serait ni un rapport dominant-dominé classique, ni un rapport asexué. Comment, d'autre part, faire comprendre - alors que la multiplication des exemples des rapports de sexage tels l'enfermement des femmes prônés par divers intégrismes,

les mutilation sexuelles, la violence conjugale, la pornographie, le viol, pour n'en nommer que quelques-uns, n'y suffisent pas - que l'instauration de nouveaux rapports hommes/femmes dépasse largement l'ordre du personnel. Comment faire comprendre que toute évolution en ce sens est irrémédiablement dépendante d'une volonté sociétale d'engager une réflexion, puis une négociation collective qui toutes deux interpelleraient autant les rapports de couple et de parentalité que l'ensemble des processus sociaux sexués qui les encadrent. C'est un enjeu didactique et stratégique de taille que le féminisme rencontre là.

Par ailleurs, il nous apparaît également urgent de travailler activement à contrer certains discours savants et populaires qui ont une forte propension à associer les revendications et les actions du mouvement des femmes en faveur d'une plus grande égalité et équité entre les sexes, tant au sein des couples que dans les autres sphères du social, à un projet basement individualiste, voire à un projet d'enfants gâtées, de femmes frustrées, ou pis encore de « mères égoïstes ». Que la société actuelle soit fortement tournée vers les droits des individus et de la satisfaction de ses besoins immédiats, il nous serait difficile comme sociologue de ne pas en convenir. Néanmoins, associer la quête des femmes pour devenir sujet de leur histoire, actrice de leur propre vie, ou dit autrement, associer leur désir de se réaliser et de ne plus vivre par procuration ou dans l'abnégation, à une simple crise identitaire, nous apparaît être une sérieuse dérive intellectuelle et idéologique.

À cet égard, l'ouverture d'un dialogue avec tous les intellectuels intéressés à la condition masculine, aux relations de couple ou à la famille, qui serait axé ni sur la culpabilisation ou la dénonciation, ni sur une surenchère « victimaire », de part et d'autre, s'impose comme une étape nécessaire préalable à l'élaboration de solutions qui impliqueraient collectivement hommes et femmes dans la transformation de la culture organisationnelle et familiale... et mèneraient éventuellement à partager en partant du même pied une « piste de danse commune ». Idéalement, un tel dialogue devrait donner lieu à un débat critique autour des divers présupposés et hypothèses qui informent nos champs disciplinaires respectifs et les approches normatives des relations hommes/femmes qu'ils véhiculent. C'est à une telle concertation qu'invite le présent article.

Une telle invitation, en guise de conclusion, peut sembler banale et manquer d'originalité. Mais si nous jugeons nécessaire de la formuler au terme de cette réflexion, c'est que notre fréquentation des écrits féministes et celle de la littérature contemporaine sur le couple et la famille nous confirment qu'un tel arrimage est très rarement effectué alors que la dissociation qui s'ensuit dans la formulation des modèles d'analyse joue contre les femmes et leur volonté de changement.

Bibliographie

- COMMAILLE, Jacques et François DE SINGLY (dirs.). 1997. *La question familiale en Europe*, Paris, L'Harmattan.
- CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA FAMILLE. 1996. *Recueil de réflexions sur la stabilité des couples-parents*. Québec, Conseil de la famille: 7-24.
- DANDURAND, Renée, B. 1990. « Transformation et diversification de la vie familiale au Québec entre 1940 et 1990 », Montréal, *Intervention*, no 88, mars, 26-35.
- DANDURAND, Renée, B. 1988. *Le mariage en question. Essai sociohistorique*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- DESCARRIES, Francine et Christine CORBEIL. 1994. « Entre discours et pratiques: l'évolution de la pensée féministe sur la maternité depuis 1960 », *Nouvelles Questions Féministes*, Paris, vol. 15, no 1, 69-93.
- DULAC, Germain. 1994. *Penser le masculin, Essai sur la trajectoire des militants de la condition masculine et paternelle*. Québec, IQRC.
- ÉMOND, Sophie. 1997. « Les nouvelles féministes. Moins bruyantes et radicales que leurs aînées militantes, elles sont tout aussi déterminées à faire avancer la cause des femmes », *Le Soleil*, Week-end Magazine, vendredi 7 mars, C1.
- KAUFMAN, Jean-Claude. 1993. *Sociologie du couple*, Collection Que Sais-je?, Paris, PUF.
- MARCIL-GRATTON. 1996. « Cesser d'être en couple et demeurer parents: les conditions nouvelles de la stabilité familiale », in CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA FAMILLE. *Recueil de réflexions sur la stabilité des couples-parents*. Québec, Conseil de la famille: 7-24.



Nanaspirateur, Edith Brunette, sérigraphie sur papier, 1999.

Psychanalyse et psychologie différentielle des sexes

Par François Jetté

François Jetté complète la première année d'un doctorat en psychologie à l'Université du Québec à Montréal, approche psychodynamique.

Le mouvement psychanalytique, comme le mouvement féministe, a profondément bouleversé le 20^e siècle. Freud, fondateur de la psychanalyse, s'est penché sur ce qui fait les fondements de l'espèce humaine. Il a amené, avec l'aide de ses collaborateurs, une vision révolutionnaire du fonctionnement psychologique en découvrant un espace psychique jusque-là négligé par la science : l'inconscient. Cette nouvelle conception n'a laissé personne indifférent. Après la révolution de Copernic, qui démontrait que la terre n'était pas le centre de l'univers, et celle de Darwin, qui révélait que l'on descendait du singe et non d'Adam et Ève, Freud amenait une troisième blessure narcissique : l'être humain n'est pas maître en sa demeure : des forces inconscientes agissent sur lui sans qu'il ne s'en rende compte. L'homme n'est pas qu'un être rationnel; des pulsions inconscientes motivent aussi ses choix et ses actions. Complètement à contre-courant des paradigmes de son époque, Freud va montrer l'importance majeure des facteurs psychologiques issus de l'interaction entre le corps doté de pulsions et l'environnement.

Explorant les régions les plus obscures de l'esprit humain, les psychanalystes ont toujours dû faire face à une difficulté méthodologique majeure, qui est de ne pouvoir fonder leurs théories sur des données « objectives » comme le font les sciences expérimentales. Pourtant, la psychanalyse a su faire avec cette difficulté en développant des méthodes d'investigation de la psyché qui palliaient relativement bien à ce désavantage. Par l'écoute attentive et inconditionnelle des personnes souffrantes, un savoir a su émerger et éclairer les processus psychiques morbides et normaux (1). Avec le temps, la psychanalyse a établi ses bases conceptuelles et en est venue à considérer

des principes de fonctionnement psychique communs à toute l'espèce. Ce savoir est sans aucun doute d'un grand intérêt pour en arriver à une compréhension large et profonde de l'être humain (2).

PSYCHOLOGIE DE LA FEMME ET PSYCHOLOGIE DE L'HOMME

Autant la psychanalyse a découvert une base de fonctionnement psychique commune à toute l'espèce, autant elle a découvert qu'il y a des particularités uniques aux femmes, et d'autres exclusives aux hommes (3). Ces distinctions psychologiques relatives à chacun des deux sexes sont à considérer comme étant le résultat de différences biologiques importantes (gènes, hormones, instincts, constitution physique) qui seraient observables au niveau du comportement, et ce, dès la naissance.

Françoise Dolto, grande psychanalyste d'enfants, a fait des recherches d'observation très intéressantes auprès de nourrissons. Elle a démontré que les bébés avaient très tôt des réactions d'attraction innée envers les personnes de sexe opposé. Cette découverte a fait comprendre deux choses importantes concernant le facteur sexe des parents sur le développement relationnel de l'enfant: premièrement, que la petite fille va développer une relation particulière avec chacun de ses parents, entre autres parce qu'ils sont de sexe différent; deuxièmement, que le petit garçon n'a pas la même relation avec sa mère et son père que la petite fille, puisqu'ils n'ont pas le même rapport étant donné leur sexe respectif. Cette constatation est très importante pour comprendre les différences du développement de la fille et du garçon. On sait qu'il se développe un premier lien très fort entre le bébé et sa mère, pendant la grossesse et après la naissance. La première relation importante de l'enfant se crée dans l'immense majorité des cas avec une femme (la mère) et cette relation sera différente pour l'enfant selon son sexe. Cet aspect

aura un impact déterminant sur la façon dont va se construire le Moi de l'enfant au cours de son développement et sur la manière dont il va entrer en relation avec des femmes autre que sa mère, avec son père et d'autres hommes.

De nombreuses études ont tenté de convaincre que les facteurs environnementaux étaient les seuls facteurs expliquant les différences psychologiques et comportementales observées entre les hommes et les femmes. Récemment, un cas célèbre est sérieusement venu remettre en question cette vision réductrice des choses: c'est le cas de David Weimer de Winnipeg (4). Quelques mois seulement après sa naissance, le petit David a dû être opéré au pénis pour une infection urinaire. Au cours de son opération, son sexe a été gravement amputé. Devant l'impossibilité de lui confectionner un pénis artificiel, on lui a greffé un vagin artificiel temporaire, ce qui était plus facile du point de vue chirurgical. Étant donné le jeune âge de David, les parents ont suivi les avis d'un spécialiste (John Money), qui leur a conseillé de lui cacher la vérité et de l'éduquer exactement comme si c'était une petite fille, l'enfant s'en porterait très bien. David est devenu Brenda.

Malgré tous les efforts des parents pour éduquer l'enfant comme une petite fille, Brenda a plutôt des comportements typiques des garçons de son âge. À la maternelle, Brenda se bat beaucoup avec ses copains, joue avec les camions, boude les poupées, veut faire partie des scouts et urine debout. Quand elle se dessine, Brenda se représente comme un garçon; lorsqu'elle rêve, elle se voit portant une moustache au volant d'une automobile. Tout au long de son cheminement scolaire, l'enfant a de nombreux problèmes et doit changer plusieurs fois d'école. Vers l'âge de dix ans, Brenda développe des sentiments amoureux pour une petite fille, sentiments qu'elle affirme n'avoir jamais ressentis pour un garçon. À la puberté, Brenda est confuse et perturbée. Devant ces difficultés, ses parents décident de

lui avouer toute l'histoire. C'est un grand choc. À seize ans, Brenda subit une autre opération de changement de sexe et redevient David. Après la prise d'hormones mâles et une période de transition, David se marie avec une femme qui a trois enfants. Il mène aujourd'hui une vie tranquille.

Le cas de David Weimer est exceptionnel (5) et demeure célèbre dans le monde scientifique et médical. Par contre, il est facile d'en tirer de fausses conclusions, par exemple, d'affirmer que l'identité sexuelle est uniquement héréditaire et génétique. Pour ma part, je pense plutôt que le cas Weimer aura eu la grande utilité de relancer le sempiternel débat entre l'inné et l'acquis, en revalorisant l'influence des facteurs biologiques, qui avaient été un peu mis de côté depuis quelques années par l'approche scientifique. Une chose est certaine, nous sommes façonnés par de nombreux facteurs héréditaires et environnementaux. Il faut d'ailleurs prendre en cause l'interaction de ces deux grandes catégories de facteurs pour en arriver à une compréhension plus juste de la psychologie de la femme et de l'homme.

PSYCHANALYSE ET SEXUALITÉ

La psychanalyse est sans aucun doute la branche de la psychologie qui donne le plus d'importance et d'influence à la sexualité sur le développement psychique. En effet, les expériences sexuelles vécues au cours du développement sont considérées comme étant fondatrices de la personnalité. Dès la naissance, l'expérience de la sexualité prend ses racines dans les contacts physiques et d'amour, ainsi que dans les expériences de satisfaction et de plaisir. Puis, l'attraction envers les parents, voire l'attraction, va se développer progressivement, pour ensuite être freinée, refoulée et déplacée (si tout se passe bien) par l'éveil du tabou de l'inceste et la résolution du complexe d'Oedipe (6). Puis, viennent ensuite les premiers amours (autres que les parents), la maturité sexuelle et les premières expériences sexuelles (masturbation, coït, etc.). Évidemment, chacun vit ses expériences de façon particulière et développe un rapport unique à la sexualité. Tout cela est aussi à mettre en lien étroit avec l'éducation qui est transmise et ce que l'individu en retient au

niveau conscient et inconscient. De plus, la sexualité s'inscrit et s'imbrique dans l'ensemble plus large des expériences de vie de l'individu, ce qui n'en simplifie pas la compréhension.

C'est dans cette optique que la psychanalyse refuse de considérer les dysfonctions sexuelles chroniques (7) comme des troubles ayant des causes essentiellement organiques, comme le font de nombreuses approches en psychologie. À moins qu'ils ne soient le résultat d'une lésion physique, la psychanalyse considère ces troubles sexuels comme des épiphénomènes d'une problématique personnelle plus large, comme des symptômes évocateurs de difficultés profondes. Un siècle d'expériences cliniques le démontre. D'innombrables cas de gens étant entrés en analyse et ayant des problèmes et dysfonctions sexuels, en sont sortis avec la capacité d'avoir une sexualité « normale » et satisfaisante. Par contre, ils ont dû faire un lent défrichage de leur histoire pour laisser progressivement remonter à la conscience les fantasmes, souvenirs et affects intolérables (8) du passé qui étaient jusque-là maintenus dans l'inconscient. De plus, des changements s'observent généralement dans bien d'autres sphères de l'être, comme l'augmentation de l'estime de soi, de la capacité d'affirmation, de la capacité de concentration, de la créativité, du sentiment d'être soi-même, des qualités interpersonnelles et bien d'autres aspects, ce qui n'est pas à négliger.

Un autre fait intéressant est à souligner concernant la sexualité en lien avec la clinique. Au Québec, depuis la Révolution tranquille, on peut dire que notre vision collective de la sexualité a bien changé. On est passé d'une société qui réprimait fortement la sexualité des gens, à une société assez ouverte. On n'a qu'à penser à la diffusion de nombreuses émissions de radio et de télévision sur la sexualité, à la publication d'articles dans les revues ou les journaux, à l'éducation sexuelle à l'école, etc. La sexualité est devenue un sujet digne d'intérêt. Malgré cela, les cliniciens s'entendent généralement pour dire que depuis cinquante ans, il ne semble pas y avoir eu de changements réels au niveau de la fréquence des cas de dysfonctions ou de difficultés sexuelles rencontrées en clinique. Évidemment, pour expliquer

cette stabilité, de nombreux facteurs peuvent entrer en jeu. Mais, ce qu'il faut retenir, c'est que l'éducation sexuelle, quoique extrêmement importante et nécessaire, ne peut éradiquer à elle seule le développement de problèmes sexuels chez un très grand nombre d'individus, ce qui montre en fait toute la complexité de la sexualité et de la psyché humaine. Ce n'est pas pour rien qu'un très grand nombre de personnes doivent recourir à la psychothérapie ou l'analyse pour parvenir à être bien avec eux-mêmes et avec leur sexualité.

PSYCHANALYSE ET FÉMINISME : DEUX VISIONS IRRÉCONCILIABLES?

Un des sujets les plus controversés en psychanalyse est la psychologie de la femme. Depuis les années 30, deux principales écoles s'opposent à ce sujet : l'école de Vienne, qui est en continuité avec la vision de Freud (9), et l'école de Londres, qui conteste la première vision et en propose une différente (10).

Parallèlement, dans les années 30, des débats houleux ont également eu lieu entre des tenants de la psychanalyse et ceux du mouvement féministe. De façon très résumée, les féministes ont accusé la pensée psychanalytique d'être phallocentrique et misogyne; les psychanalystes ont interprété ces accusations comme étant le fruit de résistances inconscientes de la part des féministes face aux théories analytiques. Il faut souligner que Freud a parfois utilisé un vocabulaire méprisant envers les femmes, ce qui a choqué bien des féministes qui ne retenaient souvent que ces éléments péjoratifs du discours sans tenir compte de l'ensemble des propos. C'est une des raisons qui explique la popularité de l'école anglaise, par le succès des théories de Melanie Klein, Karen Horney et Ernest Jones.

Il faut attendre les années 60 avec la relance des mouvements féministes pour que de nouvelles controverses voient le jour en Europe et aux États-Unis. Les pressions des femmes analystes de plus en plus nombreuses dans les organisations psychanalytiques, ainsi que les réactions de celles-ci face aux théories classiques, amènent un nouvel intérêt pour les thèmes les plus controversés concernant la psychologie de la femme. D'importants débats et réflexions amèneront la publication

d'articles et d'ouvrages novateurs qui auront beaucoup de succès (11). Dans les années 70, pendant une recrudescence du mouvement féministe, une nouvelle vague de débats très féconds aura lieu sur la question de la féminité. Depuis ce temps, les réflexions et ouvrages sur le sujet se multiplient. Le sujet de la masculinité et de la féminité reste un sujet chaud pour les psychanalystes. Par contre, aucun auteur n'a encore tenté une unification des points de vue sur le sujet. Les recherches et les réflexions continuent.

La complexité de l'être humain semble parfois sans borne. La psychanalyse est d'après moi une approche incontournable pour approfondir la connaissance de l'être humain. Par contre, la compréhension de ses apports théoriques ne se fait pas sans obstacle. Premièrement, de l'effort et du temps doivent être fournis pour en arriver à avoir une vision assez large et intégrative de ces différentes facettes de la théorie psychanalytique. De plus, au cours de son histoire, le mouvement psychanalytique a vu apparaître en son sein un certain nombre de courants théoriques ayant certaines divergences d'opinion, ce qui n'aide pas à s'y retrouver. Pour compléter le tout, s'intéresser à la psychanalyse crée inévitablement une confrontation à soi-même, à son inconscient, ce qui en complique énormément la tâche de compréhension.

Devant tant de difficultés, beaucoup de gens renoncent à s'intéresser à la psychanalyse. C'est d'ailleurs le cas de beaucoup de femmes qui reculent encore aujourd'hui devant la vision et les termes péjoratifs utilisés par Freud au sujet de celles-ci. Pourtant, la psychanalyse a beaucoup évolué depuis Freud. D'ailleurs, le mouvement féministe a grandement contribué à cette évolution en favorisant l'avènement de grands débats psychanalytiques, qui ont poussé un grand nombre d'hommes et de femmes analystes à remettre en cause certains points de vue du fondateur, à développer des idées nouvelles et ainsi élargir le champ de connaissance de la psychanalyse.

Depuis les années 70, les relations entre les deux mouvements se sont quelque peu refroidies. Comme conséquence, beaucoup de femmes ont senti qu'il fal-

lait choisir entre deux visions exclusives: soit la psychanalyse, soit le féminisme. Pourtant, ces deux mouvements ont aidé des millions de femmes à se « libérer du carcan de la destinée dite féminine (12) ». Personnellement, je pense que ces deux mouvements auraient tout avantage à renouer des liens, à recommencer à échanger et à débattre sur des sujets qui les concernent tous les deux.

J'espère humblement qu'un article parlant de psychanalyse publié dans une revue féministe peut contribuer à ranimer l'intérêt pour les théories analytiques et à recréer des liens entre ces deux grands mouvements. Peut-être que le 21^e siècle en sera un de réconciliation?

Pour terminer, j'aimerais vous suggérer quatre idées de lecture fort intéressantes sur la psychologie de la femme. Ma première suggestion est l'extraordinaire livre de Marie Cardinal intitulé *Les mots pour le dire*. L'histoire raconte la naissance psychologique d'une femme (l'auteure) au cours de sa psychanalyse. Percutant.

Ma deuxième suggestion est tirée d'un ouvrage collectif intitulé *Résonances* (1998, aux Éditions Liber). C'est un article qui est intitulé « Psychanalyse et féminisme. Un malentendu historique ». Il a été écrit par Louise Grenier, psychanalyste et chargée de cours au département de psychologie de l'UQAM. Il traite principalement des débats psychanalytiques au sujet de la psychologie de la femme. De plus, l'auteure témoigne de son cheminement personnel et intellectuel qui l'a amenée à être ce qu'elle est aujourd'hui : psychanalyste et féministe. Nécessaire.

Ma troisième suggestion est un classique de la psychanalyse écrit par Hélène Deutsch (1949) intitulé *La psychologie des femmes*. Ce livre contient de nombreux cas cliniques et est relativement accessible à ceux et celles qui ont été initiés aux bases théoriques de la psychanalyse. Incontournable.

Pour les plus téméraires, ma quatrième et dernière suggestion est intitulée *La sexualité féminine*, publiée en 1964 sous la direction de Janine Chasseguet-Smirgel. On y trouve un compte rendu des termes du conflit entre les deux

grandes écoles (viennoise et anglo-saxonne) au sujet de la sexualité de la femme. À l'époque, ce livre a ramené la question de la sexualité de la femme à l'ordre du jour et a connu un immense succès.

Notes

- 1 Les psychanalystes s'entendent généralement pour concevoir l'individu « normal » comme étant quelqu'un qui s'arrange bien avec ses conflits intrapsychiques, sans se paralyser lui-même, ni se faire rejeter par les autres.
- 2 On a souvent accusé (à tort) la psychanalyse de négliger l'influence du milieu sur le développement psychique, au profit des facteurs biologiques. En fait, la psychanalyse n'a jamais nié que l'environnement joue un rôle considérable, qu'il crée des problèmes et en détermine des solutions. Par contre, les théories psychanalytiques tentent principalement d'éclairer l'arrière-plan biologique et pulsionnel qui détermine le fonctionnement psychologique par son interaction avec les facteurs sociaux.
- 3 Selon certains psychanalystes d'enfants, ces différences sont observables très tôt dans le développement.
- 4 Voir le livre de John COLAPINTO intitulé *As nature made him: the boy who was raised as a girl*, Éditions Harper Collins, 279 p.
- 5 L'aspect exceptionnel est que cet enfant, né de sexe mâle, ait été élevé très tôt comme une petite fille, et ce sans qu'il ne le sache.
- 6 Il est nécessaire de souligner que la psychanalyse a démontré l'importance de la manière dont se résout les conflits oedipiens, non seulement sur le développement subséquent de la sexualité de l'individu, mais aussi sur la manière globale d'être en relation avec autrui et le monde qui nous entoure.
- 7 Anorgasme, impuissance, obsession sexuelle, éjaculation précoce, inhibition sexuelle, frigidity, vaginisme fonctionnel, pour ne nommer que les principaux.
- 8 Agressivité, envie, frustration, haine, honte, culpabilité, etc.
- 9 Cette vision dite « orthodoxe » croit qu'il n'y a qu'une seule libido (mâle), qu'un seul organe (phallique : le pénis ou à la rigueur le clitoris), présupposant donc la méconnaissance du vagin chez les petites filles jusqu'à la puberté.
- 10 L'école anglaise soutient la thèse de la connaissance du vagin chez la petite fille; la bisexualité psychique; la complémentarité, l'aspect enviable et la peur de castration chez les deux sexes. Pour plus d'information, je vous réfère aux suggestions de lecture à la fin de l'article.
- 11 Voir Maria HAZAN et Katia MERCIER, « Fille ou garçon? », *Filigiane*, no1, 1992.
- 12 Louise, GRENIER. 1998. « Psychanalyse et féminisme », in *Résonances*, sous la dir. de Simon HAREL, Montréal, Ed. Liber.

La reconnaissance des couples de même sexe : une avancée pour les lesbiennes ?

Par Louise Brossard

Ayant terminé un baccalauréat en travail social en 1999, j'ai œuvré comme intervenante communautaire dans différents groupes de femmes depuis près de 12 ans, dont la *Table des groupes de femmes de Montréal*, un organisme regroupant une soixantaine de groupes de femmes sur l'île de Montréal, que j'ai coordonné pendant six ans. Je travaille présentement sur mon projet de mémoire qui a pour sujet le concept de contrainte à l'hétérosexualité et qui s'inscrit dans le cadre d'une maîtrise en sociologie et en études féministes à l'Université du Québec à Montréal.

La reconnaissance légale, politique et sociale des conjoints de même sexe a connu des avancées indéniables depuis les vingt dernières années au Québec et au Canada. Ces avancées sont évidemment le fruit des nombreuses luttes qu'ont menées les lesbiennes, les gais et les différents mouvements sociaux. Actuellement, le mouvement des lesbiennes et des gais, appuyé par plusieurs organisations sociales, a principalement axé sa lutte sur la question de la reconnaissance légale des couples homosexuels et du droit au mariage pour ces derniers. L'élimination des discriminations à l'égard des conjointes et conjoints de même sexe demeure tout à fait souhaitable et nécessaire. Cela dit, pouvons-nous affirmer que l'accession légale aux institutions du mariage, de la famille et du couple constitue une avancée pour les lesbiennes et pour l'ensemble des femmes? Dans les lignes qui suivent, je tenterai de répondre à cette question en mettant en parallèle les revendications mises de l'avant par le mouvement des gais et lesbiennes, représenté principalement au Québec par la *Coalition québécoise pour la reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe* (1) et par la *Table de concertation des lesbiennes et des gais du Grand Montréal* (2), et les théories féministes développées par Adrienne

Rich, Christine Delphy, Colette Guillaumin, Sarah Franklin, Jackie Stacey et Line Chamberland.

L'ÉTAT DE DROIT AU QUÉBEC ET AU CANADA EN MATIÈRE DE RECONNAISSANCE DES CONJOINTES ET CONJOINTS DE MÊME SEXE

La loi 32, adoptée en juin 1999 par le Parlement de Québec reconnaît, au palier provincial, les mêmes droits aux couples homosexuels vivant en union de fait que ceux dont disposent les couples hétérosexuels. Au Canada, c'est la loi C-23 adoptée en avril 2000 par la Chambre des communes qui a modifié la législation en ce sens. Ces lois reconnaissent donc des droits aux couples de même sexe sauf celui de se marier (3) et de former une famille au sens de la loi. Conséquemment, un certain nombre de droits et d'obligations découlant du mariage ne s'applique pas aux couples homosexuels en union de fait, soit : le consentement à recevoir des soins de santé en cas d'invalidité, l'héritage sans testament, la répartition du patrimoine familial en cas de séparation, le versement d'une pension alimentaire en cas de séparation, la solidarité des dettes, les droits parentaux, etc.(4)

Au Québec, le gouvernement a déposé en décembre 2001 un avant-projet de loi qui vise à reconnaître une forme d'union entre conjointes et conjoints de même sexe s'apparentant au mariage (5). Ce contrat d'union différerait du mariage, notamment au niveau des droits parentaux (6). Le gouvernement québécois dit ne pouvoir faire plus étant donné qu'il n'a pas le pouvoir de modifier la définition du mariage laquelle relève du gouvernement fédéral. La *Coalition québécoise pour la reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe* s'est opposée à ce projet de loi, arguant que celui-ci créerait une « catégorie distincte de citoyens » (7) chez les couples de même sexe. La Coalition réclame des droits égaux et non un accommodement qui relèverait davantage de la tolérance. Irène Demczuk, porte-parole et coordonna-

trice de la Coalition, s'exprime ainsi :

« La création de partenariats enregistrés pour les couples de même sexe donnerait un signal que ces derniers sont moins dignes d'être reconnus comme époux que les couples hétérosexuels. [...] Si nous adhérons véritablement comme société aux valeurs de respect, d'égalité et de dignité telles que promues dans la Charte, nous ne pouvons qu'être en désaccord avec toute proposition qui accorderait aux couples de même sexe et à leurs familles un statut différent de la majorité, voire un statut moindre ». (8)

Au niveau des droits parentaux, on observe également des discriminations dont les mouvements de lesbiennes et de gais réclament l'abolition. En effet, le Code civil du Québec ne permet pas qu'un enfant puisse avoir deux pères ou deux mères. Une personne homosexuelle ne pourra donc pas adopter l'enfant de son ou sa conjointe. Même si légalement, l'adoption au Québec n'est pas interdite aux personnes homosexuelles, dans les faits, les services d'adoption québécois et surtout les services internationaux leur refuseront ce droit. Il en va de même pour l'accès à l'insémination artificielle pour les femmes. En général, les cliniques de fertilité refuseront leurs services aux femmes célibataires et aux lesbiennes (9). Enfin, selon une étude menée par Ann Robinson de l'Université Laval, « lorsque la garde de l'enfant est objet de litige entre une mère lesbienne et son ex-conjoint hétérosexuel, le juge accorde, le plus souvent, la garde au père hétérosexuel. » (10)

UNE DEMANDE D'ACCÈS À L'ÉGALITÉ AVEC LES COUPLES HÉTÉROSEXUELS ...

La *Coalition québécoise pour la reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe* cherche principalement l'égalité avec les couples hétérosexuels en exigeant le droit, pour les couples homosexuels, d'accéder aux institutions

reconnues légalement que sont le mariage et la famille. En exigeant une légitimité sociale et juridique, la Coalition politise la question de l'homosexualité en la rendant publique :

« À l'aube du troisième millénaire, il est grand temps que les conjugalités gaies et lesbiennes sortent du placard de la sphère privée, où les préjugés et l'opprobre les avaient précipités (sic), pour occuper leur juste place dans l'espace public. » (11)

La Coalition remet en question la norme hétérosexuelle des institutions précédemment citées, réclame la fin de certaines discriminations et promeut l'égalité des droits formels pour tous et toutes dans un esprit de justice sociale :

« Permettre aux couples de même sexe de se marier est une question de justice sociale, d'égalité des droits et d'égalité de statut entre les citoyens. Nous demandons aux gouvernements du Québec et du Canada d'éliminer cette discrimination fondée sur l'orientation sexuelle qui porte atteinte à la dignité des couples de gais et de lesbiennes en les traitant comme des citoyens et citoyennes de seconde classe, d'affirmer les représentantes des trois centrales syndicales ». (12)

... ET UNE RECONSTRUCTION DES INSTITUTIONS DU COUPLE, DU MARIAGE ET DE LA FAMILLE

Par ailleurs, tout en remettant en question la norme hétérosexuelle sur laquelle se fondent les institutions du couple, du mariage et de la famille, ces mouvements de lesbiennes et de gais ne visent pas la transformation de ces institutions :

« ... « Or, il n'y a que le mariage comme institution qui puisse contrer la dévalorisation des couples homosexuels et fournir une reconnaissance sociale pleine et entière aux conjugalités gaie et lesbienne », a déclaré Mme Demczuk. [...] Pour la présidente de la Fédération des femmes du Québec, Mme Vivian Barbot, « l'accès des lesbiennes et des gais au mariage ne met nullement en péril la famille comme le prétendent certaines organisations, au contraire. Cela signifie que le

mariage en tant qu'institution peut et doit s'adapter à la diversité réelle des couples et des familles présente (sic) dans la société québécoise. » (13)

Pourtant, les institutions du couple, du mariage et de la famille font l'objet de critiques importantes par les mouvements féministes, de lesbiennes et de gais. Ces mouvements revendiquent de vivre librement leur amour et leur sexualité en dehors de toutes institutions. En ce sens, la revendication entourant le droit de se marier ne fait pas du tout l'unanimité. Cette divergence est reconnue dans le document produit par la *Table de concertation des lesbiennes et des gais* :

« même si cette revendication (du mariage) ne fait pas l'unanimité au sein des communautés gaie et lesbienne, on peut comprendre pourquoi elle exerce un attrait si grand tant au plan symbolique qu'au plan des protections légales ». (14)

UNE REMISE EN QUESTION DES INSTITUTIONS DU COUPLE, DU MARIAGE ET DE LA FAMILLE

Une partie importante du mouvement des lesbiennes, appuyée en cela par plusieurs théoriciennes, adoptait, dans les années '80, une perspective so-cologique féministe pour critiquer la norme hétérosexuelle et revendiquer la reconnaissance de l'existence lesbienne. Les deux concepts majeurs repris par ce mouvement de lesbiennes sont la division hiérarchique du travail entre les sexes, développée surtout par Christine Delphy, et la contrainte à l'hétérosexualité, dont Adrienne Rich et Monique Wittig furent les instigatrices. À travers cette division et cette contrainte, la catégorie sociale des hommes s'approprierait le corps et le travail de la catégorie sociale des femmes. Cette appropriation se matérialiserait entre autre à travers les institutions du couple, du mariage et de la famille.

LA DIVISION HIÉRARCHIQUE DU TRAVAIL ENTRE LES SEXES

Partant du concept de la division hiérarchique du travail entre les sexes, les lesbiennes féministes dénoncent les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes qui se manifestent à travers les institutions du couple, du mariage et de

la famille. Cette division sexuelle du travail se traduit par l'assignation des femmes à la sphère privée, d'une part, et d'autre part, par un investissement majoritairement masculin de la sphère publique.

Dans la sphère privée (ou la sphère domestique), les femmes assurent la production et la reproduction de la cellule familiale. Encore aujourd'hui, ce sont principalement les femmes qui assurent les soins aux enfants et aux adultes et prennent en charge les tâches domestiques. La gratuité et le caractère naturel du travail domestique produit par les femmes constituent deux traits marquants de ce travail. Les théoriciennes parlent donc d'appropriation du travail des femmes puisqu'il est gratuit. Étant considéré comme une caractéristique féminine naturelle, le travail domestique n'est pas compris comme un travail et ne fait pas partie du calcul du produit intérieur brut des États. Sur le marché du travail rémunéré, les emplois qu'occupent majoritairement les femmes, surtout des emplois dans les services, constituent le prolongement du rôle de maternage et sont à ce titre sous-évalués.

De leur côté, les hommes occupent principalement la sphère publique composée, d'une part, du marché de la production des biens et des richesses et, d'autre part, du pouvoir politique. De cette situation découle une répartition inégale des richesses et du pouvoir entre les hommes et les femmes où ces dernières sont les grandes perdantes.

Cette division hiérarchique du travail et du pouvoir maintient les femmes dans un rapport de dépendance économique et politique vis-à-vis des hommes. Ne possédant soit aucun revenu, soit des revenus moindres, étant mobilisées de façon beaucoup plus importante par le travail domestique, les femmes sont plus vulnérables économiquement et doivent compter davantage sur les hommes pour assurer leur survie économique et celle de leurs enfants.

Christine Delphy fut l'une des théoriciennes importantes qui développa le concept de division sexuelle du travail et resitua le travail domestique dans les procès de production. L'originalité de son travail consiste à démontrer com-

ment cette division du travail, loin d'être complémentaire, est marquée par une hiérarchie où le travail des femmes est dévalorisé et approprié à travers l'institution du mariage, entre autres, et imposé par la contrainte à l'hétérosexualité :

« la hiérarchie des genres constitue le fondement de l'hétérosexualité telle qu'elle a été institutionnalisée dans la société et la culture : l'appropriation par les hommes du corps et du travail des femmes est en effet le pilier du contrat matrimonial (Delphy et Léonard, 1992) ». (15)

Les théoriciennes ont aussi développé le concept d'appropriation du travail domestique produit gratuitement par les femmes. Selon Guillaumin, le mariage constitue un contrat légal où le travail domestique produit par la classe des femmes serait approprié par la classe des hommes :

« Le temps est approprié explicitement dans le « contrat » de mariage en ce qu'il n'y a aucune mesure de ce temps, aucune limitation à son emploi, ni exprimée sous forme d'horaire comme c'est le cas dans les contrats de travail classiques, qu'ils soient salariaux ou non (...), ni exprimée sous forme de mesure en monnaie : aucune évaluation monétaire du travail de l'épouse n'est prévue. Plus, ce n'est pas seulement de l'épouse qu'il s'agit, mais bien des membres en général du groupe des femmes. Puisqu'en effet, les mères, sœurs, grand-mères, filles, tantes, etc. qui n'ont passé aucun contrat individuel avec l'époux, le « chef de famille », contribuent au maintien et à l'entretien des biens, vivants ou non, de celui-ci [...] ». (16)

Guillaumin développe aussi son analyse en matière d'appropriation du corps de la classe des femmes par la classe des hommes. Cette appropriation prend diverses formes : les femmes comme monnaie d'échange dans plusieurs cultures, la prostitution, le viol et enfin, les services sexuels dans le mariage. Elle argumente que dans le mariage, la relation sexuelle doit être consommée, au risque de voir le mariage annulé (il n'est pas question ici de divorce, il est question d'annulation) et que l'adultère

constitue un motif de divorce qui ne s'applique pas de façon égale pour les femmes et pour les hommes (17). Depuis la rédaction de cet article en 1978, les mesures légales concernant l'annulation et le divorce ont été grandement modifiées. On peut y voir un acquis du mouvement féministe. Par contre, comme il existe un rapport de dépendance économique plus important des femmes vis-à-vis des hommes, on peut penser que, dans les faits, plusieurs femmes demeureront dans une union sans en avoir le désir réel et, qu'à ce titre, les relations sexuelles risquent d'être davantage de l'ordre du service sexuel.

LA CONTRAINTE À L'HÉTÉROSEXUALITÉ

Les lesbiennes féministes ont également soutenu que les institutions du couple, du mariage et de la famille se fondent sur la norme hétérosexuelle dans le but de maintenir la division hiérarchique entre les sexes. Elles se sont principalement appuyées sur le concept de contrainte à l'hétérosexualité développé par Monique Wittig et Adrienne Rich pour développer leur analyse :

« (...) la grande question du féminisme est-elle seulement celle de « l'inégalité entre les sexes », de la colonisation de la culture par les hommes, des « tabous sur l'homosexualité » ou bien n'est-ce pas aussi celle de la contrainte à l'hétérosexualité pour les femmes, comme moyen d'assurer un droit masculin de jouissances physique, économique et affective sur les femmes? ». (18)

L'outil idéologique pour perpétuer cette norme hétérosexuelle consiste à faire croire que l'hétérosexualité est un donné biologique qui relève de la nature. Afin de déconstruire ces présupposés biologiques, des théoriciennes ont voulu démontrer que la sexualité est une construction sociale et, qu'en cela, l'hétérosexualité et l'homosexualité ne relèvent nullement d'un ordre naturel ou biologique. Elles démasquent ainsi la norme hétérosexuelle visant principalement à maintenir la hiérarchie entre les sexes.

En bref, les théoriciennes ont démontré comment la division sexuelle du travail s'est appuyée sur la contrainte à

l'hétérosexualité afin d'assurer, dans toutes les sphères de la vie, la hiérarchie entre les sexes et l'appropriation du corps et du travail de la catégorie sociale des femmes par la catégorie sociale des hommes.

CONCLUSION

Actuellement au Canada et au Québec il faut, pour former aux yeux de la loi un couple marié ou en union de fait, répondre aux conditions suivantes : les époux sont de sexes différents; les époux doivent cohabiter; les époux se doivent secours et assistance; l'union des époux est connue de leur entourage. (19)

En tenant compte de l'analyse développée plus haut, on peut déduire que l'obligation d'assistance mutuelle aura elle aussi un caractère inégal où les femmes seront davantage les bénéficiaires de cette assistance et, conséquemment, seront plus vulnérables à la dépendance économique vis-à-vis des hommes. Il y a donc institution de la dépendance où, dans les faits, ce sont majoritairement les femmes qui risquent de développer un rapport de dépendance vis-à-vis des hommes. Aussi, une multitude de programmes sociaux ainsi que le système fiscal sont basés sur le revenu familial. Ce revenu global cache encore une fois les inégalités de revenus entre les hommes et les femmes et privent celles-ci, dans bien des cas, d'un soutien financier de l'État. Par ces mesures, il y a encore une fois, institutionnalisation et renforcement de la dépendance des femmes vis-à-vis des hommes.

En revendiquant l'accès des lesbiennes et des gais à ces institutions, la Coalition québécoise pour la reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe consacre la notion de dépendance dans les relations amoureuses homosexuelles. Pourtant, selon une étude produite par Carol-Anne O'Brien et Lorna Weir et reprise par le Conseil du statut de la femme :

« Il semble que les relations des gais et des lesbiennes soient plus égalitaires, notamment dans le processus décisionnel. Le plus grand degré d'autonomie s'expliquerait en partie par le fait que, dans la grande majorité des unions, les deux partenaires gagnent un revenu. » (20)

Aussi, dans une autre étude produite par Luce Bertrand en 1984 et citée dans un autre document du Conseil du statut de la femme : « En ce qui a trait à l'administration financière, très peu de lesbiennes ont signalé qu'elles faisaient vivre leur partenaire ou que celles-ci les faisaient vivre. » (21) Alors que les lesbiennes semblent plus autonomes financièrement, pourquoi demander l'accès à une institution qui formalise la dépendance économique des couples?

Aussi, cette disposition d'assistance fait en sorte que la prise en charge des personnes repose d'abord et avant tout sur le couple, avant même d'être une question de solidarité sociale. Or, ne faudrait-il pas plutôt mettre de l'avant des valeurs de prise en charge collective à travers des mesures sociales?

À la manière d'un certain courant développé parmi les lesbiennes dans les années '80, il me semble que la politisation de la question lesbienne soit la bataille principale pour laquelle il faille lutter dans un esprit de libération de l'ensemble des femmes.

LA POLITISATION DE LA QUESTION LESBIENNE

Prenant en considération l'analyse de l'appropriation du travail et du corps des femmes, les lesbiennes apparaissent comme une menace « objective » à l'institution de l'hétérosexualité puisqu'elles échappent, en partie, à l'appropriation individuelle de leur corps et de leur sexualité :

« Le tabou qui frappe le lesbianisme dans notre société n'est pas seulement dû à la phobie des pratiques sexuelles différentes, il résulte aussi de la crainte de la revendication par les femmes de droits de contrôle absolu de notre sexualité, de notre corps, de notre pouvoir de reproduction ». (22)

Line Chamberland (23) nous rappelle que les lesbiennes, tout en appartenant à la classe sociale des femmes échappent, dans une certaine mesure, à l'appropriation privée :

« Dans cette perspective, (féministe matérialiste) les lesbiennes peuvent être définies comme celles qui non seulement se refusent à un usage

particulier de leurs corps par les hommes, mais échappent à la forme principale de rapport de sexe. N'étant pas appropriées individuellement dans leur intégralité corporelle et mentale, elles ne subissent pas les effets d'une telle appropriation [...]. Mais elles continuent d'appartenir à la classe des femmes, car elles n'échappent pas à l'appropriation collective ».

Dans un texte où elles critiquent les études féministes dispensées dans une université anglaise, Sarah Franklin et Jackie Stacey concluent que les lesbiennes, tout en partageant un rapport d'appropriation semblable à celui de l'ensemble des femmes, occupent une position à partir de laquelle les féministes peuvent critiquer et démasquer la division sexuelle du travail, l'appropriation du corps et du travail des femmes et la norme hétérosexuelle. En ce sens, elles appellent l'ensemble des féministes, hétérosexuelles et lesbiennes, à politiser l'existence lesbienne et à l'intégrer dans leur analyse. Il me semble que cette orientation soit davantage prometteuse pour permettre de joindre les luttes des femmes tant hétérosexuelles que lesbiennes et développer une remise en question des fondements mêmes de la hiérarchie entre les sexes.

Notes

- 1 Les membres de cette Coalition sont : Alliance des professeurs de Montréal, CEDEC Centre-Sud et Plateau Mont-Royal, Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ), Confédération des syndicats nationaux (CSN), Conseil central du Montréal métropolitain de la CSN, Conseil des travailleurs et travailleuses du Montréal métropolitain FTQ, Fédération des femmes du Québec, Fédération du personnel de soutien (CEQ), Forum des gais et lesbiennes syndiqués du Québec, Ligue des droits et libertés du Québec, Réseau des lesbiennes du Québec, Syndicat canadien de la fonction publique section Québec, Syndicat des travailleurs et travailleuses des postes, Table de concertation des lesbiennes et des gais du Grand Montréal.
- 2 Cette Table a produit un document sur ce sujet : Irène DEMCZUK, Annick GARIÉPY, 1999. *Deux. Un droit au cœur de nos vies. La reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe*. Table de concertation des lesbiennes et des gais du Grand Montréal en collaboration avec la Coalition québécoise pour la reconnaissance des conjoints et conjointes de même sexe, 57 p.
- 3 Mario CLOUTIER, 2001. « Québec reconnaîtra l'union civile homosexuelle. Paul Bégin travaille à un avant-projet de loi consacrant les droits des couples de même sexe. » *Le Devoir*, 9 novembre, p. A1 - A10.
- 4 COALITION QUÉBÉCOISE POUR LA RECONNAISSANCE DES CONJOINTS ET CONJOINTES DE MÊME SEXE, 2001. *Droit au mariage pour les couples de même sexe*, Communiqué, 7 novembre, p. 2.
- 5 Ce projet de loi ressemble beaucoup au pacte civil de solidarité, le PACS, adopté en France en 2000.
- 6 COALITION QUÉBÉCOISE POUR LA RECONNAISSANCE DES CONJOINTS ET CONJOINTES DE MÊME SEXE, *op. cit.*, p. 2.
- 7 Jeanne CORRIVEAU, 2001. « Mariage entre homosexuels. Non à l'union civile! Les gays et lesbiennes veulent un statut égal à celui des hétérosexuels. » *Le Devoir*, 10 et 11 novembre, p. A3.
- 8 COALITION QUÉBÉCOISE POUR LA RECONNAISSANCE DES CONJOINTS ET CONJOINTES DE MÊME SEXE, *op. cit.*, p. 2.
- 9 Irène DEMCZUK, Annick GARIÉPY, *op. cit.*, p. 35.
- 10 *Ibid*, p. 35.
- 11 *Ibid*, p. 4.
- 12 COALITION QUÉBÉCOISE POUR LA RECONNAISSANCE DES CONJOINTS ET CONJOINTES DE MÊME SEXE, *op. cit.*, p. 2.
- 13 *Ibid*, p. 2.
- 14 Irène DEMCZUK, Annick GARIÉPY, *op. cit.*, p. 34.
- 15 Stevi JACKSON, 1996. « Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe », *Nouvelles questions féministes*, vol.17, no 3, (août), p.15.
- 16 Colette GUILLAUMIN, 1978. « Pratique du pouvoir et idée de nature : 1. L'appropriation des femmes », dans *Questions féministes*, no 2, février, p. 10.
- 17 Guillaumin fait une longue démonstration de cette inégalité que nous ne reproduisons pas ici afin d'éviter les technicalités juridiques.
- 18 Adrienne RICH, 1981. « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », dans *Nouvelles questions féministes*, no 1 (mars), p. 31.
- 19 Irène DEMCZUK, Annick GARIÉPY, *op. cit.*, p. XI.
- 20 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME, 1999. *Commentaires sur le projet de loi concernant les conjoints de fait de même sexe*. Recherche et rédaction : Guylaine Bérubé, Gouvernement du Québec, p. 11.
- 21 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME, 1998. *Une plus une : recherche sur la reconnaissance légale des couples de lesbiennes*. Recherche et rédaction : Guylain Bérubé, Gouvernement du Québec, p. 32.
- 22 Sarah FRANKLIN, Jackie STACEY, *op. cit.*, p. 127.
- 23 Line CHAMBERLAND, 1989. « Le lesbianisme: continuum féminin ou marronnage? Réflexions féministes pour une théorisation de l'expérience lesbienne », *Recherches féministes*, vol. 2, no 2, p. 135-145.
- 24 *Ibid*, p. 139.

Le dildo lesbien

Par Julie Ouellette

Julie Ouellette a des intérêts pour la sociologie et l'anthropologie. Elle étudie actuellement à la maîtrise en études littéraires et fait une concentration en études féministes. Elle travaille sur l'hétéronormativité dans *Elles se rendent pas compte* de Boris Vian. De plus, elle a des intérêts très marqués pour l'analyse queer, le jardinage, les poissons et les femmes!

Mais non, je ne parlerai pas de *Baise-moi*, le livre, ni même du film, malgré le fait que ceux et celles qui me connaissent savent très bien que c'est là mon sujet préféré. Je voudrais plutôt aborder la question du pénis synthétique dans le cadre de relations sexuelles lesbiennes. J'ai de très bonnes amies hétérosexuelles qui me taquent, pas trop méchamment, mais quand même, en me disant « Si t'as pas besoin de pénis, pourquoi est-ce que tu t'en achètes un ? » En effet, j'ai fait l'acquisition d'un gode et de la ceinture de cuir, vraiment *dark*, toute noire, un peu SM, qui va avec. Je trouve ça très drôle et très sexy. Excitant aussi, il faut bien l'avouer. Je la porte comme culotte parfois, c'est vous dire à quel point elle m'emballa.

« il s'agit de repenser la position piégée du corps lesbien entre artefact et nature » (1)

Beatriz Preciado

Cet article est donc un peu une réponse à tous ceux et celles qui se disent que finalement, les lesbiennes s'ennuient d'un pénis, d'un vrai, parce que quand même, une bite, c'est toujours bon par où ça passe. Je sais bien, j'ai déjà été hétéro... mais je vous jure, c'est juste vraiment pas pareil! Et donc c'est un peu cette idée qu'ils et elles défendent que, finalement, les lesbiennes, au lit, ne rêvent que d'avoir un pénis, d'être des hommes ou de baiser avec des mecs, ou des femmes avec de vrais pénis. Bref,

encore la crise de définition de la sexualité « féminine » (entendons ici, de genre féminin) qui se crée par le manque du pénis, allo grand-papa Freud :

« Heather Findlay revient dans un article sur l'interprétation de Freud selon laquelle le fétiche est un substitut de pénis, ou plus exactement un substitut du pénis de la femme-mère castrée. Pour elle, contrairement à ce que dit Freud, la fonction du gode est plus de cacher « la chatte non désirée » que de pallier au manque du pénis. Le vrai fétiche serait le harnais de cuir qui, en occupant la place de la toison pubienne, permet à la lesbienne de parodier le jeu de la différence sexuelle. Le harnais-gode dit : je l'ai/je l'ai pas (la chatte et/ou le pénis)(3) »

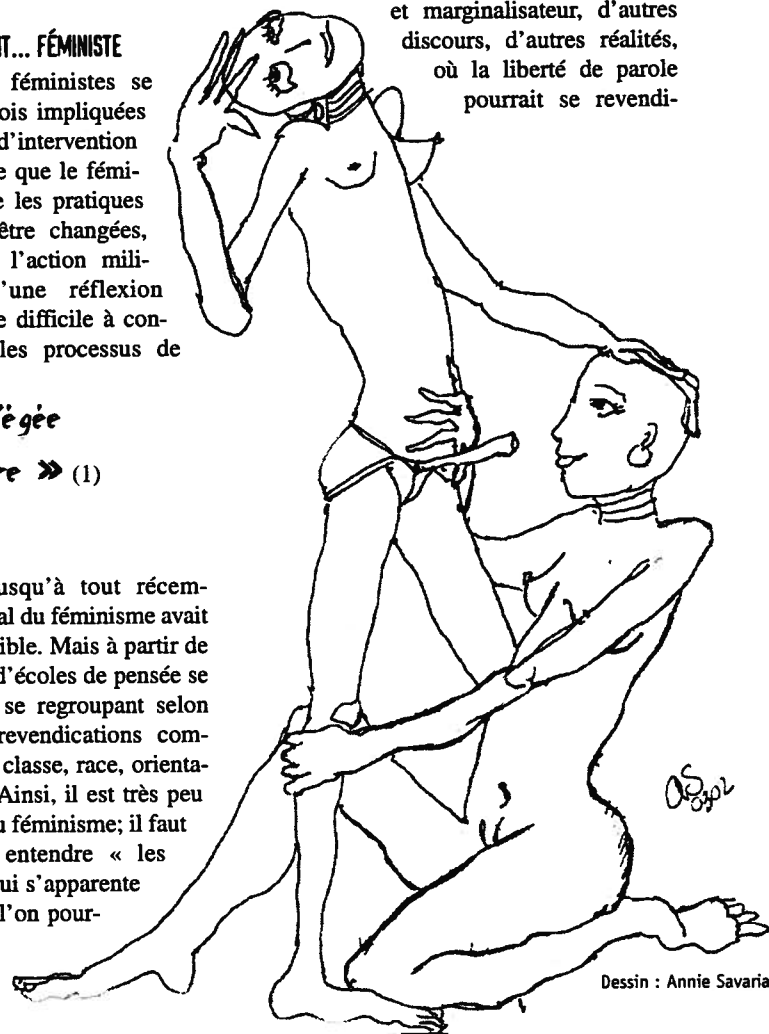
PARLONS DU MOUVEMENT... FÉMINISTE

Les théoriciennes féministes se trouvent aussi parfois impliquées dans les groupes d'intervention sur le terrain, parce que le féminisme suppose que les pratiques sociales puissent être changées, modifiées, et que l'action militante doublée d'une réflexion théorique, bien que difficile à concilier, accélèrent les processus de

transformation. Jusqu'à tout récemment, l'axe principal du féminisme avait le patriarcat pour cible. Mais à partir de là, toute une série d'écoles de pensée se sont développées, se regroupant selon certaines règles, revendications communes, croyances, classe, race, orientation sexuelle, etc. Ainsi, il est très peu sérieux de parler du féminisme; il faut plutôt désormais entendre « les féminismes », ce qui s'apparente à un discours que l'on pour-

rait qualifier de « méta-féminisme », ou discours féministe sur un discours féministe, ce qui implique une certaine forme d'autocritique.

Le mouvement mondial des femmes actuel, illustré par un événement comme La Marche mondiale des femmes à New York, a permis la création d'un lien imaginaire fort avec les autres femmes de partout à travers le monde. Mais leurs revendications ne sont pas partout pareilles; les enjeux et implications d'une prise de parole non plus. Il y a tant d'inégalités! Parler de droit à l'éducation et de droit au dildo pourrait alors sembler disproportionné et dérisoire. Et pourtant, le droit à l'éducation permet une certaine autonomie intellectuelle et aide à critiquer, à comprendre le monde, à opposer à un discours contraignant, dominateur et marginalisateur, d'autres discours, d'autres réalités, où la liberté de parole pourrait se revendiquer.



Dessin : Annie Savaria

« Fucking a gay boy with a strap-on (penis).

is one of my favorite fantasmes » (2)

Jane M. Ussher

quer à l'aide d'un dildo comme extension de la main lesbienne.

HÉTÉRONORMATIVITÉ, POIL AUX PIEDS

On savait déjà avec de Beauvoir, « qu'on ne naît pas femme, on le devient » La culture patriarcale façonnait les femmes, mais façonnait les hommes aussi, les hétérosexuels comme les homosexuels. Et voilà que dans les études gaies et lesbiennes, d'autres voix marginalisées font entendre leurs échos : ce sont les queers des queers : trans, trave, bis, SM, etc. Avec Foucault, on apprend l'histoire de la répression sexuelle à travers le jugement d'un comportement par une grille normal/anormal. Les homosexuels, les travestis, les hermaphrodites, les berdaches existent dans l'histoire écrite sous formes de textes littéraires, d'œuvres d'art, de témoignages, de textes de lois, de mythes, de contes populaires, de croyances, de préjugés. Pourquoi ont-ils été balayés de l'histoire alors? Ils ne cadraient tout simplement pas dans la vision binaire homme/femme.

Le genre féminin est construit, il est une performance, presque théâtrale selon Judith Butler (4), une des populaires théoriciennes queer américaines. Le genre masculin l'est tout autant, mais différemment. Cette structure s'opère par une hiérarchisation binaire des genres, le masculin valorisé par rapport au féminin. Le travesti incarne dans la fantasmagorie des théories queer le lieu de la confusion des genres. Le concept politique par excellence. Mascotte et arme, le travesti queer: le drag king, qui s'applique au « gender fucking », rend donc le travestissement subversif. Démocratisant les codes du « féminin » et du « masculin », il fait du sujet et de son corps un terrain de jeu, où le théâtre du genre se donne en spectacle :

« Selon les grilles psychanalytiques, le gode tire sa force du déplacement symbolique qui permet à un objet-fétiche de prendre la position du phallus. Les analyses lesbiennes ou féministes qui s'en inspirent oscillent entre une critique virulente de

la reproduction des rôles hétérosexuels phallogocentriques et un éloge de la force subversive de la parodie. Néanmoins, elles s'appuient sur un même présupposé : la relation qui existe entre un gode et un pénis est une relation de mimesis. Elles ne prennent pas en compte le gode en tant qu'objet et la relation spécifique que celui-ci entretient avec le corps lesbien et la production de plaisir »(5).

Ainsi, l'axe du plaisir envisagé par Beatriz Preciado, dans son article *Simili sexe notes pour une théorie radicale des jouets sexuels*, permet de considérer le gode sous un nouvel angle. Preciado fait l'histoire du gode à partir de celle des « prothèses et des appareils de répression/production de l'orgasme (6) ». Ce qui permet de comprendre le contexte de l'émergence de ce qu'elle nomme « les jouets sexuels » comme une « réappropriation de symboles de domination en outils de plaisirs ». Ce qui laisse entrevoir une possibilité conceptuelle de gender-fucking tout à fait intéressante. Se jouer des genres, de leurs représentations, détruit la fausse image de « naturel » liée à la sexualité, aux genres et aux sexes. Le plaisir de se savoir en train de jouer. Jouir du jeu.

MADAME, DITES-MOI OÙ SE SITUE VOTRE CLITORIS?

Il y a beaucoup de couples hétéros qui pratiquent d'autres formes de sexualité que la pénétration pénis-vagin. Ce n'est donc pas qu'une question d'intérêts strictement homosexuels, et la classification normal/anormal de certains comportements peut affecter les uns comme les autres. Le concept d'hétéronormativité explique bien les contraintes sociales qui sont exercées sur le corps et la sexualité à partir de cette conception de la sexualité très réductrice. Et non, je n'ai rien contre les pénis, je les trouve même très mignons d'ailleurs, attendrissants parfois, doux, lisses et durs aussi au toucher, ce qui n'est pas désagréable en soi, mais c'est que « J'aime énormément les filles » (7); je leur consacre donc tous mes efforts!

C'est forcément un peu politique aussi, toute cette question : « the study of anormality is one of the main ways that power relations are established in society »(8). Avoir une idée figée d'une relation sexuelle, voilà une chose triste, navrante et réductrice de l'immense potentiel humain. C'est pourquoi je vous propose cette courte réflexion sur le dildo comme extension de la main lesbienne principalement inspirée du texte de Preciado que je vous invite à lire tant je le trouve pertinent et génial. Car enfin, encore combien de temps nous faudra-t-il supporter cette idée de la sexualité lesbienne comme inachevée, incomplète et insatisfaisante? : « Qu'est-ce que le sexe « réellement » lesbien et quelles sont les limites de la féminité « naturelle »? En d'autres termes, « combien de « nature » faut-il à la sexualité lesbienne pour qu'elle soit « vraie »? » (9).

HISTOIRE DE LA CEINTURE DE CHASTÉTÉ QUI SE MÉTAMORPHOSE EN CEINTURE PORTE-GODE

La ceinture de chasteté, à quoi servait-elle? Empêcher le viol lors des voyages? Empêcher les relations sexuelles hommes-femmes en l'absence du mari? Les techniques de répression sexuelle, nous le savons bien, ne datent pas d'hier. Ensuite, la masturbation sera considérée comme dangereuse, pouvant provoquer toute une série de maladies allant de la surdité à la mort. Des objets ont alors été inventés, contraignant le corps des femmes et des enfants afin d'empêcher cette « perversion ». Puis, l'hystérie féminine, très préoccupante pour la science dès le dix-septième siècle (10), devint l'ennemi à détruire, on la soignait... par la production de l'orgasme. Les vibrateurs mécaniques virent le jour et l'invention de la pile permit la démocratisation de l'objet qui se retrouve à la portée de chacune (de nos jours, qui n'en possède pas un, pour les temps de disette, ou les défaillances érectiles du chum stressé?). La femme désormais peut s'administrer elle-même ce « remède » auparavant prodigué par le médecin.

La Première Guerre mondiale et ses victimes mutilées exercent des pressions sur l'industrie prothétique. Les amputés aspirent à une réinsertion sociale :

« La reconstruction prothétique du

corps masculin marque le passage d'une économie de guerre à une économie de travail »(11) . « Dans ce processus, c'est la production de la main et non la prothèse du pénis qui est centrale dans la reconstruction de la masculinité »(12).

Le corps est envisagé comme un outil de production. Production de biens manufacturés, de gestes codés : la main en crochet, la main de parade :

« Les mains prothétiques servaient donc non seulement à la reconstruction du corps « naturel » mais permettait également au corps masculin d'être rattaché à la machine en tant qu'outil humain » (13).

Le nouveau membre ainsi créé est intégré à la corporalité du sujet, et ce, malgré l'aspect fabriqué de ce dernier. Déplaçant ainsi la construction de son identité sur la fonction ou le résultat et non la forme ou la « naturalité » du nouveau membre. C'est donc le besoin qui crée ici le membre(14):

« De manière similaire, l'on pourrait dire que le gode vibromasseur, après le mouvement féministe des années 60, a évolué comme une prothèse complexe de la main lesbienne plutôt que comme une imitation du pénis »(15).

Avec beaucoup d'humour, Preciado fait remarquer la similitude de la ceinture de chasteté, des harnais antimasturbatoires et du porte-gode lesbien. Très bel exemple de ce que Butler nomme « resignification »(16) qui consiste à se réapproprier un élément de domination avec comme conséquence l'invention d'un nouveau sens, d'une nouvelle identité. Cette stratégie est bien connue des communautés homosexuelles qui se sont emparées des injures à leurs égards et se sont elles-mêmes nommées *queer* (17).

LE GODEMICHÉ LESBIEN ET SES PARTICULARITÉS PARTICULIÈRES, SELON PRECIADO

Ainsi, le godemiché aurait certaines spécificités qui permettent de le placer au rang d'instrument de subversion des genres masculins/féminins. Pour Preciado le rapport du godemiché au corps lesbien ou au corps féminin tout court permet cette brèche essentielle au questionnement des identités mascu-

lines/féminines trop figées. Les caractéristiques du godemiché lesbien sont donc :

- 1- Une décontextualisation : hors du corps masculin.
- 2- Plasticité : toujours bandé : ce qui met fin à la pression de la performance de l'érection.
- 3- Incorporation : ce qui pose la question de savoir où et comment se produit la jouissance?(18) Il faut alors se demander ce qui donne le plaisir, pénétrer, être pénétré, ou autre chose encore!

« Je vous encule tous avec mon clitoris géant ».

Virginie Despentes

- 4- Alternance : les partenaires peuvent se l'échanger, ou s'interpénétrer.
- 5- Identification au pénis masculin par une femme, ce dont Preciado ne parle pas.
- 6- Et une réappropriation féministe : changeant son image, se distanciant du référent pénis, le godemiché devient ici la main lesbienne, à travers l'histoire des objets sexuels et des appareils prothétiques.

Ainsi, dans un contexte où l'on considère les genres comme des constructions sociales, le plaisir et le désir ne sauraient échapper, du moins en partie, à cet aspect culturel de la chose. Il n'est pas nécessaire de connaître l'« essence » de la sexualité lesbienne puisque cette dernière est investie par des individus, des sujets complexes mais culturalisés, elle n'existe pas unifiée, mais multiple, pas naturelle, surtout. Un gode n'est pas un pénis, mais peut le devenir pour quelques instants, dans un imaginaire ou l'autre, et alors, que signifie-t-il, dressé sur le bras, le front d'une femme qui en aime une autre? Il y a le rire, son importance pour plusieurs lesbiennes qui utilisent ces objets, le jeu aussi, nique ton genre, explore les possibilités qui sont mises à ta disposition, invente, crée ton plaisir : « poor is the men who is pleasure depend on the permission of one other ». Santa Madonna!

« [...] ce que Deleuze apporte, en même temps que Foucault, c'est qu'il conçoit l'identité non pas comme une essence mais comme une position, c'est-à-dire qu'il spatialise

les rapports de pouvoirs ». « [...] Deleuze parle de territoire et de mouvement, des différentes positions qui correspondent aux différentes identités qu'on peut choisir; il analyse les mouvements de solidification d'une identité comme étant des stratifications à un point du territoire et il parle de déterritorialisation comme d'un mouvement de changement d'identité par rapport à un pouvoir, pour éviter d'être pris dans un jeu de pouvoir »(19).

IDENTITÉ ET TRANSGRESSION

Bouger, traverser les frontières ne signifie pas perdre son identité, mais l'accepter comme étant en partie construite, en partie subjective, et donc disponible à notre propre version, à nos propres stratégies de réappropriation. Notre identité est bâtie sur des fantasmes. Ceux de notre époque, ceux de nos ou notre genre(s). Fantasmes des autres et de nous-même sur nos objet sexuels, partenaire(s) sexuels, de nos pratiques, ceux de notre inconscient, voyez-vous comme nous ne sommes jamais seuls lorsque nous nous masturbons. Comme c'est complexe un être humain, imaginez tout un paquet ensemble, ça c'est la société, ça ne se change pas comme une vieille bobette trouée...? Si tu fais un trou assez grand, tu pourras peut-être t'enfuir. Ou mettre un gode si t'es féministe, si t'es un gars aussi, nique ton genre, l'hétéronormativité, le patriarcat, la dictature de la pensée unique, le binarisme...

Et donc non, je ne crois pas que l'utilisation de dildo par les lesbiennes puisse être considéré comme une réaffirmation du manque du pénis dans la sexualité féminine, mais plutôt comme la possibilité d'un autre rapport au genre où le pénis n'est plus nécessairement au centre de la relation sexuelle en tant que fondateur de l'identité masculine faisant chorus avec le sexe biologique masculin. Il me semble ici, que tous les mecs hétéros comme homos devraient crier ouf!!! Tous ensemble. La pression du pénis bandé, de la mauvaise performance au lit, de l'éjaculation trop ou

pas assez rapide. Dans le texte de Jane M. Ussher, *Fantasies of femininity : reframing the boundaries of sex*, l'auteure émet même l'hypothèse selon laquelle la violence de la porno hétérosexuelle sur les femmes serait principalement « un reflet des fantasmes, des peurs, de l'anxiété des hommes au sujet des femmes et du sexe », la fameuse performance masculine du pénis infallible. Je n'ose proposer à ces mecs donc, l'emploi d'un dildo, car comme le Viagra, après tout, ça coûte cher... Ce qui leur permettra de penser à autre chose que de bander dur et rendra peut-être la porno plus intéressante, les baisés plus variés et plus passionnantes... Qu'on se « débloque du cul quoi! »(20)

C'est donc dire qu'un dildo n'est pas masculin en soi. Qu'il est un instrument de plaisir principalement, de réflexion aussi. Dernière question, est-ce aussi agréable de faire une pipe à une vraie bite que de le faire à un dildo? Pour la personne qui fait la pipe, c'est pas un peu pareil, non ?

Dans ce contexte, faudra-t-il repenser notre propre rapport à l'identité, à la différence sexuelle et à l'altérité?

Notes

- 1 Beatriz PRECIADO, « Simili sexe notes pour une théorie radicale des jouets sexuels » *Espace lesbien, Rencontres et revue d'études lesbiennes*, no 1, octobre 2000, Actes du Colloque national d'études lesbiennes, Toulouse, 13-15 mai 2000, Bagdam Espace Édition.
- 2 Jane M. USSHER, 1997. *Fantasies of femininity: Reframing the boundaries of sex*. Londres, Penguin books.
- 3 Lydia Alix FILLINGHAM, *Foucault for beginners*, New York, Éd. Writers and Readers, coll. Ritters and Readers documentary comic books, 1993, p.100.
- 4 Alors que Butler parle de performance de genre, Teresa de Lauretis propose le terme « technologie de genre ».
- 5 Beatriz PRECIADO, *op cit.*, p. 100.
- 6 *Ibid*, p. 100.
- 7 Boris VIAN, *Elles se rendent pas compte*, Édition 10/18, 1953, p.19.
- 8 Lydia Alix FILLINGHAM, *op cit.*, p.10.
- 9 Beatriz PRECIADO, *op cit.*, p.112.
- 10 *Ibid*, p.43.
- 11 *Ibid*, p.107.
- 12 *Idem*
- 13 *Ibid*, p.108.
- 14 On pense à l'histoire de Darwin qui réinvente la théorie de l'évolution humaine à partir du principe de sélection naturelle et donc hasardeuse à la théorie précédente de Lamarch qui disait que le besoin créait l'organe comme

à partir du célèbre exemple de la girafe dont le cou s'étire pour atteindre le feuillage. C'est presque la même chose pourtant. Darwin parlait de la reproduction comme facteur évolutif. Au niveau des gènes. Les gènes qui se transmettent, mais dont l'organisation des contextes de transmission serait ce qu'on appelle la société: la culture, la construction du corps, du sexe, de la sexualité et des relations inter-individuelles et maintenant internationales. Et maintenant dès que l'on fait mention d'un singe, on se sent concerné. Et il ne vient à personne l'idée que ce qui est en train de se produire avec les manipulations génétiques, le clonage, nous sommes en train, comme bassin de population, de potentialités humaines, de culture et de tradition, de langues, de pensées, etc. de permettre à un petit nombre d'individus la prise en charge de cette sélection qui était « naturelle », ou hasardeuse, transforme l'idée même de l'identité humaine et animale : Un gène humain, un d'épinard, un de

cochon : un lait de cochon humain et végétal. Un singe qui nous ressemble tant. Pourrait-on un jour leur donner la peine et la charge de porter les enfants des riches, des vedettes, les nouvelles tendances de chirurgies esthétiques... De telles possibilités transformeront-elles notre vision actuelle des processus identitaires?

- 15 Beatriz PRECIADO, *op cit.*, p. 108.
- 16 Judith BUTLER, 1993. *Bodies that matter. On the discursive limits of « sex »*, New York, Routledge.
- 17 Didier ÉRIBON, 1999. *Réflexions sur la question gay*, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- 18 Beatriz PRECIADO, *op cit.*, p.107.
- 19 Philippe COLOMB, 1998. « Queer made in France », in *Q comme queer. Question de genre, les séminaires Q du zoo (1996-1997)*, sous la direction de Marie-hélène Bourcier. Paris, Zoo, les cahiers gai kitsch camp, 125 pages. Tiré de *Capitalisme et schizophrénie* de Deleuze.
- 20 Expression empruntée à Virginie Despentes dans *Baise-Moi*.

Auto-plaisir

Par Nathalie Fortin

un grondement de moteur qui s'infiltré entre les rideaux la lumière de la ruelle, humide, reluisante le cadran, il est minuit deux dois me lever tôt demain

rappel et re visitation des corps croisés effleurés les regards allumés se promenant sur ma chair de poule

mes doigts repliés contre la paume de ma main, humide cette dernière, reposant nonchalamment entre le haut de mes cuisses il suffit du moindre mouvement volupté la chaleur du bout de mes doigts brûlant mon temple

unique détentric, pourvoyeuse bénéficiaire de désir de plaisir

des visages, des mains, des lèvres dans ma tête ma main entre les jambes

augmente le tempo crispée passe ma langue sur mes lèvres consentantes staccato

ultime moment un cri doux s'échappe d'entre les deux lèvres de ma bouche remonte les couvertures bonne nuit chérie bonne nuit...

IREF

Institut
de recherches
et d'études
féministes

COURS OFFERTS À LA CONCENTRATION DE 1ER CYCLE ET À LA MINEURE PLURIDISCIPLINAIRE EN ÉTUDES FÉMINISTES

La concentration (6 cours — 18 crédits) est offerte à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans le cadre de leur programme de baccalauréat à l'UQAM pourvu que la structure du programme le permette.

La mineure (10 cours — 30 crédits) est accessible à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans l'un des programmes de majeure disciplinaire suivants : études urbaines, géographie; histoire; histoire, culture et société; philosophie; science politique, sciences des religions; sociologie, sciences, technologie et société.

Session d'été 2002

COM4512-10

Femmes et cinéma

Lundi et mercredi
18h00 – 21h00

SOC2710-20

Famille et sociologie

Mardi et jeudi
09h30 – 12h30
Professeure : Anne Quéniart

FEM1000-30

Introduction à la pensée féministe

Mercredi 14h00 – 17h00

GEO4326-30

L'espace sexué : perspectives géographiques

Mercredi 18h00 – 21h00

HIS4565-10

Histoire des femmes au Québec

Lundi 09h30 – 12h30

HIS5780-30

Histoire des femmes en Occident

Mercredi 09h30 – 12h30

Session d'automne 2002

LIT252S-30

Corpus d'auteur :

Marguerite Yourcenar
Mercredi 09h30 – 12h30

LIT351K-20

Corpus d'auteur :

Gabrielle Roy
Mardi 14h00 – 17h00

POL4022-10

Femmes et développement

Lundi 18h00 – 21h00

POL4102-10

Femmes et politique

Lundi 09h30 – 12h30

REL3230-20

Mythologie de la femme

Mardi 18h00 – 21h00

SEX4002-50

Sexologie et condition féminine

Vendredi 14h00 – 17h00

SHM4000-30

Homosexualité et société

Mercredi 18h00 – 21h00

SOC6130-30

Anthropologie de la condition des femmes

Mercredi 14h00 – 17h00

TRS2301-30

Rapports de sexe, vie privée et intervention sociale

Mercredi 14h00 – 17h00

CONCENTRATION DE 2^E CYCLE EN ÉTUDES FÉMINISTES

Les personnes intéressées par la concentration doivent :

- être admises dans un programme de maîtrise à l'UQAM;
- faire connaître, auprès de l'Institut de recherches et d'études féministes, leur intention de s'inscrire à la concentration;
- s'inscrire dans le cadre de leur programme, au cours FEM7000 **Séminaire multidisciplinaire en études féministes** qui s'offrira à la session d'automne 2002, les vendredis de 9h30 à 12h30, professeure Micheline de Sève;

- compléter six crédits en études féministes dans le cadre de leur programme de maîtrise;
- rédiger un mémoire sur un sujet en lien avec les études féministes et être accompagnées, dans la poursuite de leur projet, par une personne considérée apte à diriger ou co-diriger des travaux dans ce domaine.

Les personnes ayant satisfait aux exigences de la concentration recevront, en fin de programme, une attestation de deuxième cycle en études féministes. Pour plus d'information, communiquer au : (514) 987-6587
Courriel : iref@uqam.ca

Céline O'Dowd,
secrétaire de direction

Marie-Lise Brunel,
coordonnatrice des études

<http://www.unites.uqam.ca/iref>